

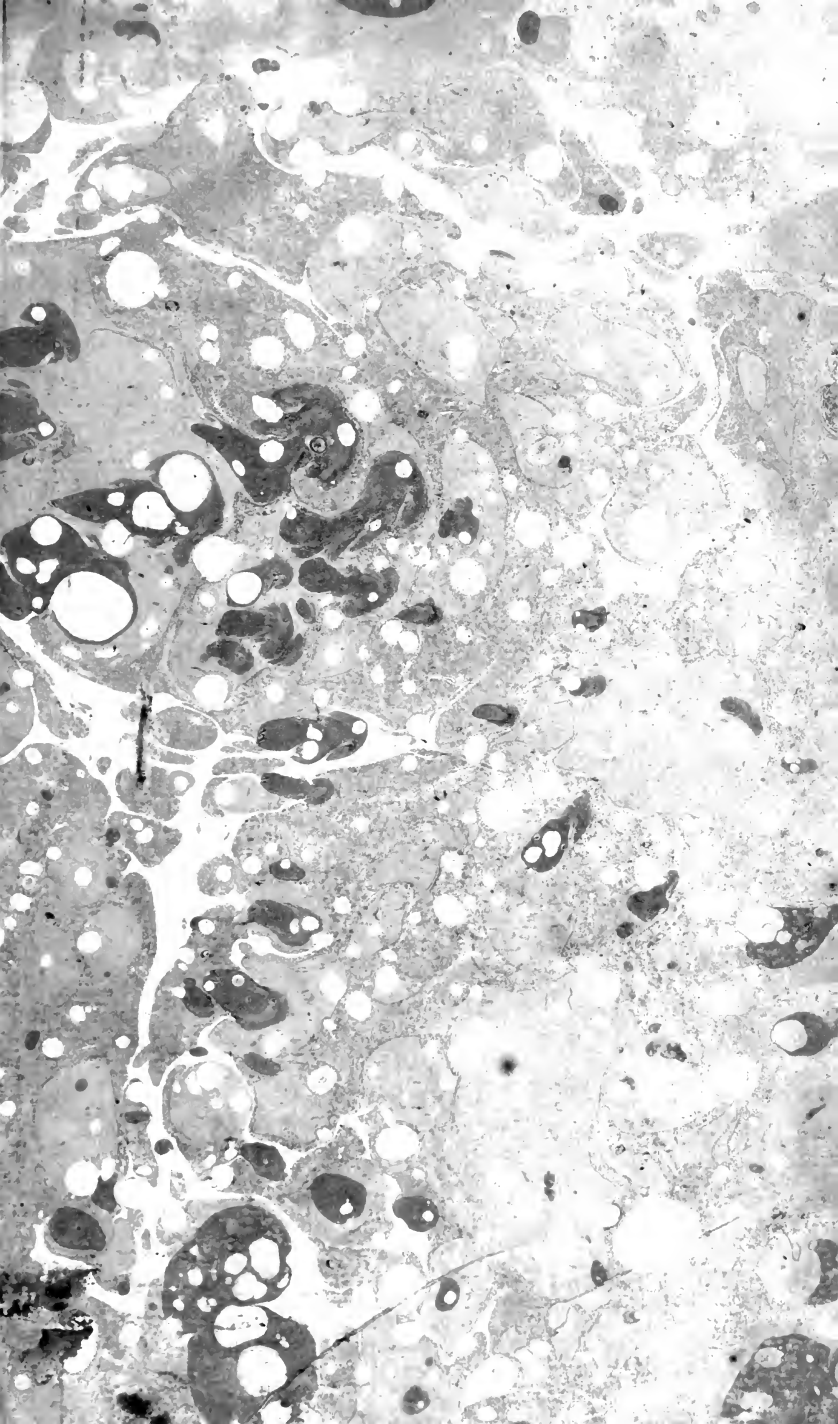




*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL







# ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

*DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,*

CITOYEN DE CALAIS.

---

*TOME SECONDE.*

---



# ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE BELLOY,

*DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE,*

CITOYEN DE CALAIS.

---

TOME SECOND.

---



*A PARIS,*

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la  
REINE, de MADAME, & de Madame la Comtesse  
D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

---

M. DCC. LXXIX.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

PQ

1957

B33

1779

t. 2



793693

# LE SIÈGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE,

DÉDIÉE AU ROI;

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 13 Février 1765.

SUIVIE DE NOTES HISTORIQUES.

---

*Vestigia Græca*

*Ausi deferere & celebrare domestica facta. Hor. (1).*

---

(1) M. de Belloy avoit pris d'abord pour Epigraphe ce vers de Virgile :

*Vincet amor patriæ laudumque immensa cupido.*

Cette Epigraphe étoit plus relative au sujet : l'autre l'est davantage à l'Auteur. *Note de l'Editeur,*

THE  
SINGING  
OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS

OF  
THE  
SACRED  
SONGS



## EXTRAIT

*DU second Livre du TRAITÉ DE  
L'AMITIÉ, par M. de SACY, con-  
tenant le sujet du SIÈGE DE CALAIS ,  
une invitation aux Auteurs François de  
traiter ce sujet , & des réflexions sur  
l'amour de la Patrie.*

» **P**OURQUOI chercher chez les Etran-  
» ger des exemples de l'amour de la pa-  
» trie ? N'en avons-nous pas en France ,  
» qui , pour n'avoir pas été tant célébrés ,  
» n'en sont pas moins admirables ? J'a-  
» voue que j'aime assez ma Nation , pour  
» ne voir point , sans une vraie douleur ,  
» qu'une infinité d'actions héroïques fai-  
» tes par nos François , demeurent comme  
» ensevelies dans l'oubli , faute d'avoir  
» été placées dans quelque ouvrage capa-  
» ble de les en tirer. Rien ne devrait ,  
» selon moi , faire mieux sentir à nos

» Héros , combien il leur importe de pro-  
» téger les Belles - Lettres , & l'intérêt  
» qu'ils ont de les honorer pendant leur  
» vie , pour engager ceux qui les culti-  
» vent , à les porter à un degré , où elles  
» puissent éterniser les vertus & les gran-  
» des actions de leur siècle.

» En effet , ( pour revenir à ce que  
» nous disions ) si on parle de l'amour de  
» la patrie , on trouve assez de gens prêts  
» à citer les Grecs & les Romains , que  
» cet amour a rendus illustres ; mais on  
» ne trouve presque personne qui con-  
» noisse ceux qu'un pareil amour devoit  
» immortaliser en France.

» Nous en avons pourtant un grand  
» nombre. Entre plusieurs exemples que  
» je pourrois rapporter , il y en a un qu'on  
» ne peut , à mon gré , célébrer assez.  
» Après la mort de Charles le Bel , arri-  
» vée en 1328 , la Couronne fut dévolue  
» à Philippe de Valois , qui se trouva le



» plus proche parent de la ligne mascu-  
 » line du Roi.

» Edouard III, Roi d'Angleterre, reven-  
 » diqua la succession, & prétendit qu'elle  
 » ne pouvoit lui être disputée. Il étoit par  
 » sa mère, Isabelle de France, petit-fils  
 » de Philippe le Bel. Comme il n'osa pas  
 » choquer ouvertement la Loi Salique, à  
 » laquelle il voyoit les François trop at-  
 » tachés, il soutint seulement d'abord  
 » que cette loi ne lui pouvoit être appli-  
 » quée; qu'il étoit vrai qu'elle excluoit  
 » les femmes, parce qu'elle ne vouloit pas  
 » que des femmes commandassent à des  
 » hommes : mais il disoit qu'elle ne don-  
 » noit point d'exclusion au plus proche  
 » héritier mâle, quoiqu'il descendu d'une  
 » femme. Qu'il étoit dans ce cas, le plus  
 » proche héritier mâle; & qu'ainsi la  
 » Couronne ne lui pouvoit être légitime-  
 » ment contestée.

» Philippe de Valois au contraire sou-

» tenoit, que la Loi Salique, en excluant  
» les femmes, excluait nécessairement  
» leurs descendans, parce qu'il n'est pas  
» possible que le droit de succéder puisse  
» être transmis par une personne qui ne  
» l'a point (1). Qu'aussi, depuis la fon-  
» dation de la Monarchie, il n'y avoit  
» pas d'exemple, que les mâles descendus  
» de femmes, en quelque degré qu'ils  
» fussent, eussent été admis à succéder.

» Alors Edouard voulut contester la Loi  
» Salique & la traiter de supposée. La que-  
» relle s'échauffa. Les Etats du Royaume

---

(1) Cette raison ne paroît pas être la bonne ; mais ce qui tranche toute difficulté, c'est que l'objet véritable de la Loi Salique est d'empêcher que le sceptre ne passe à un Etranger, ou même à une autre Maison que celle à laquelle on s'est soumis : la Nation n'ayant point prétendu se dépouiller du droit de choisir, ni la Noblesse de l'espérance d'être choisie, en cas d'extinction de la Maison régnante. Voilà ce qu'on répondoit à Edouard, & voilà ce qui dicta la décision des Etats-Généraux. Nous verrons que M. de Belloy, dans *le Siège de Calais*, a beaucoup mieux traité cette question envers, que la plupart des Historiens & des Publicistes ne l'avoient traitée en prose. *Note de l'Editeur.*

» s'assemblèrent , les Ambassadeurs du  
» Roi d'Angleterre furent entendus , &  
» n'oublèrent rien pour faire valoir sa  
» prétention. Mais malgré toutes leurs  
» subtilités , la Loi Salique prévalut , &  
» par le consentement unanime de la Na-  
» tion , le droit de Philippe de Valois fut  
» confirmé. Edouard qui avoit acquiescé ,  
» réveille sa prétention plusieurs années  
» après , & prend le parti de suppléer à la  
» justice par la force. Il entre en France  
» avec une puissante armée. Il se présente  
» devant Calais , qui refuse de le recon-  
» noître ; & après un long siège , il met  
» cette ville en état d'être emportée d'as-  
» faut. Les habitans demandent à capituler ,  
» il refuse de les écouter , si ce n'est  
» sous une condition , & il ne leur laisse  
» que trois heures pour en délibérer.  
» Cette condition est , qu'on lui livre six  
» des principaux habitans en chemise , la  
» corde au col , pour être aussi-tôt immo-  
» lés à sa vengeance. Il avoit résolu , par  
» un si cruel exemple , d'intimider toutes

» les autres villes ; & il croyoit pouvoir  
» user de cette rigueur sur des ennemis  
» qu'il traitoit de sujets rebelles.

» Dans une extrémité si terrible, lorsqu'  
» que tout paroissoit désespéré, six de  
» plus distingués habitans déclarent au  
» peuple assemblé, qu'ils sont prêts de  
» subir la loi que l'implacable Edouard  
» impose ; qu'ils se croient trop heureux  
» d'être de la qualité de ceux que sa  
» colère demande ; & qu'ils mourront  
» avec plaisir, puisque leur mort assurera  
» la vie de tous leurs concitoyens.

» En vain l'admiration du peuple pour  
» une vertu si singulière, & la tendresse  
» des parens voulurent s'opposer à une  
» si généreuse résolution. Rien ne put les  
» ébranler. Il fallut céder à leur noble  
» empressement. Ils furent livrés au vain-  
» queur, dans l'état humiliant qu'il avoit  
» prescrit : il ordonna qu'on les condui-  
» sât au supplice. Ils y allèrent avec la

» contenance de gens qui courent à la  
» gloire. Mais avant que les ordres d'E-  
» douard pussent être exécutés, la Reine  
» sa femme fut si bien toucher son  
» cœur par ses larmes, & intéresser sa  
» politique & sa gloire par ses raisons,  
» qu'elle obtint leur grace. Ces hommes  
» si dignes de l'immortalité, méritent  
» bien d'être nommés & de n'être ja-  
» mais oubliés. Ils s'appelloient Eustache  
» de S. Pierre, (ce fut lui qui s'offrit le  
» premier) Jean d'Aire, Jacques & Pierre  
» Wissant. Les noms des deux autres ont  
» échappé à l'exactitude des Historiens.

» Je me suis sans doute trop étendu  
» sur cette histoire; mais elle m'a tou-  
» jours causé tant d'admiration, que je  
» n'ai pu me refuser le plaisir de l'écrire.  
» Revenons aux conséquences qui ré-  
» sultent de ces grands exemples. Ils éta-  
» blissent parfaitement que dans tous les  
» tems, parmi les peuples les plus célè-  
» bres par leurs lumières & par leurs ver-

» tus , l'amour de la patrie a été regardé  
» comme supérieur à tous les autres. Nous  
» ne conserverions pas , malgré la dis-  
» tance de tant de siècles , une si pro-  
» fonde vénération pour ces hommes  
» extraordinaires , s'il n'étoit pas aussi  
» juste que glorieux , de s'arracher à sa  
» famille , à ses amis , à la vie même ,  
» dès que le bien de la patrie le de-  
» mande. «





# A U R O I.

SIRE,

*DE tous les peuples de la terre , le  
vôtre est celui qui fait le mieux aimer ; &  
vous êtes le Roi qu'il a jugé le plus digne  
de son amour. Père de la patrie , daignez  
agréer un ouvrage entrepris pour elle. Ce  
Drame , tout foible qu'il doit paroître , a  
été l'occasion des nouveaux témoignages*

*de tendresse mutuelle que la France & son Maître viennent de se donner. Dès que l'on parle à ma Nation de ce zèle ardent qui l'a toujours enflammée pour ses Souverains , avec quel secret plaisir , avec quels doux transports tous les cœurs se tournent vers VOTRE MAJESTÉ ! Calais a rappelé Metz : époque à jamais attendrissante , devenue l'éloge immortel du Monarque & de son peuple. Ah ! SIRE , que vous sentez vivement tout ce que méritent de tels sujets ! Mais aussi que ne doit pas attendre d'eux un Prince qui leur fait adorer sur le Trône l'ame la plus vertueuse de son Empire ? le cri public ajoute , la plus modeste : & ce mot m'avertit que le silence est mon devoir.*

*Je suis avec la vénération profonde que je dois à Votre Personne Sacrée , & la reconnaissance respectueuse qu'exigent vos bienfaits ,*

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble , très-obéissant  
& très-fidèle sujet ,  
DE BELLOY.



---

---

*P R É F A C E.*

VOICI peut-être la première Tragédie Française où l'on ait procuré à la Nation le plaisir de s'intéresser pour elle-même. J'ai dû à cet avantage de mon sujet un succès que je n'aurois pu mériter à d'autres titres. Les Etrangers se demandent comment il est possible que, chez un peuple qui est en possession depuis plus d'un siècle de l'emporter sur tous les autres peuples dans l'art dramatique, on ait si peu puisé dans son Histoire les sujets dont on a enrichi son théâtre. Le grand homme qui, depuis quarante années, soutient la gloire de la Scène Française avec tant d'éclat, est le seul qui y ait fait entendre quelquefois des noms chers à la patrie. Mais un intérêt national, fondé sur un événement purement historique, étoit encore un sujet que le Sophocle François n'avoit pas traité.

Cependant la plupart des Tragédies Angloises sont tirées de l'Histoire d'Angleterre. Les Grecs n'empruntoient guère aux Etrangers les grandes actions qu'ils célébroient dans leurs Drames. Nous voyons singulièrement dans la Tragédie des *Perses*, dans celle des

*Suppliantes*, & dans celle d'*Œdipe à Colonne*, que la gloire des Athéniens y fut le premier objet d'Eschile, de Sophocle & d'Euripide. Mais les Grecs n'avoient pas eu avant eux d'autres peuples célèbres, & sur-tout des Romains, dont l'Histoire pût leur fournir, comme à nous, tant d'évènemens dignes du cothurne.

D'ailleurs, on a grand soin dans notre enfance de nous instruire aussi peu de notre Histoire que de notre langue. Nous savons exactement tout ce qu'ont fait César, Scipion, Titus : nous ignorons parfaitement les actions les plus fameuses de Charlemagne, de Henri IV, du Grand Condé. Demandez à un enfant qui sort du collège, quel fut le Général vainqueur à Marathon ou à Trébie ; il vous répondra sur le champ. Demandez lui quel Roi, ou quel Général François gagna la bataille de Bovines, d'Ivri, de Fornoue, ou de Ravenne ; il restera muet.

Imitons les Anciens en nous occupant de nous-mêmes : & sans vanité, nous en valons bien la peine. Que le brave *Eustache de Saint-Pierre* n'étoit-il bourgeois d'Albe ou de Préneſte ! tous les Poètes de la République Romaine auroient chanté son courage intrépide. Ils ne se feroient pas embarrassés si le nom

de ce généreux Citoyen pouvoit prêter au ridicule. Les Romains ne rioient pas quand on leur nommoit *Régulus*, dont le nom cependant ne devoit pas être bien majestueux à Rome, puisqu'il signifie un *Roitelet*. Accoutumons-nous à dresser des monumens aux vertus de nos compatriotes. C'est en excitant la vénération de la France pour les grands hommes qu'elle a produits, qu'on parviendra à inspirer à la Nation une estime & un respect pour elle-même, qui seuls peuvent la rendre ce qu'elle a été autrefois. L'ame est entraînée par l'admiration à imiter les vertus, sur-tout quand elle ne les voit pas absolument hors de sa portée. Qu'on ne dise plus sans cesse, en sortant de notre théâtre : Les grands hommes que je viens de voir représenter étoient Romains, je ne suis pas né dans un pays où je puisse leur ressembler. Mais que l'on dise au moins quelquefois : Je viens de voir un Héros François, je puis être Héros comme lui.

Voilà le nouveau genre que je desirois de voir introduit sur notre Scène, & que j'ai eu le bonheur de faire goûter à ma Nation. Le premier de mes vœux, celui qui fera le plus facilement rempli, c'est de me voir surpassé dans la nouvelle carrière où je suis

entré. Les graces que le Roi a daigné répandre sur moi, les bontés dont le public m'accable, ne doivent être regardées que comme un encouragement qu'ils donnent à ceux qui sont en état de les mériter mieux. J'ai voulu être utile à ma patrie : elle m'a fu gré du projet : que ne doivent pas attendre les Génies heureux qui l'exécuteront ? Du moins ai-je donné occasion aux François de prouver encore aux Etrangers que la légèreté de notre esprit n'ôte rien de la force de notre ame ; & qu'il ne faut qu'une étincelle pour enflammer à l'instant ces semences de feu que nous portons toujours au fond du cœur. Je crois bien connoître ma Nation, je l'ai bien étudiée : voilà pourquoi je l'aime si passionnément.

Venons au sujet particulier de cette Tragédie. Je le regarde comme un des plus grands évènements de notre Histoire. La Couronne de France, disputée à l'héritier légitime par le Monarque le plus illustre que l'Angleterre ait vu sur son Trône ; la politique profonde & insinuante de l'ambitieux Edouard qui déployoit tous ses talens & toutes ses graces pour séduire les Grands & le peuple ; la généreuse résistance des Citoyens de Calais, que les armes ni les bienfaits ne purent vaincre ;  
le

le courage héroïque de ces six Bourgeois, qui se dévouèrent au supplice pour la gloire de l'Etat, pour le salut de leurs Concitoyens, & pour le soutien des Loix fondamentales de la Monarchie, Voilà sans doute les plus belles sources de ce pathétique sublime qui pénètre l'ame sans l'amollir, & qui l'élève en l'attendrissant. Je suis très-surpris qu'aucun de nos grands Maîtres ne se soit emparé avant moi d'un champ si vaste & si fertile. Eh ! que de beautés n'en auroit pas tiré le Génie profond de l'Auteur de *Cinna*, ou le Génie brillant de l'Auteur de *Brutus* ! La force du sujet a soutenu ma foiblesse : l'amour de la Patrie a donné à mon ame un essor qui l'a élevée au dessus d'elle même. Tout mon mérite, s'il y en a quelqu'un dans cet ouvrage, a été de me bien pénétrer de mon sujet & de l'appréhender dans toute son étendue.

Ceux qui n'avoient pas approfondi cette époque si intéressante de notre Histoire, n'attendoient dans ma Tragédie que la peinture d'une action courageuse, faite dans un siège ordinaire, pour dérober au ressentiment du Vainqueur un peuple malheureux & soumis. Sous ce point de vue même, le sujet offroit déjà de grandes beautés. Et c'est ainsi qu'il a été présenté par tous nos Historiens, & par

le Roman ingénieux que l'on relit encore avec tant de plaisir. Mais lorsque je regardai cette action dans son principe, dans ses suites, & entourée, pour ainsi dire, de tout l'appareil de ces circonstances; je conçus une bien plus haute idée de mon sujet, & des richesses qu'il sembloit me prodiguer de toutes parts. Je m'applaudis sur-tout d'y voir réuni ces deux objets utiles que le Citoyen de Genève, & l'Auteur du Journal Etranger se plaignoient de ne rencontrer dans aucune de nos Tragédies : je veux dire la peinture des mœurs de notre Nation, & l'avantage de lui faire aimer, par cette peinture même, ses Loix & son Gouvernement.

Je commençai donc par défendre à mon imagination de travailler au plan de la pièce. Il auroit été bien mal-adroit, dans un ouvrage qui devoit être entrepris pour l'honneur de la Nation, de prêter aux François des exploits imaginaires ou des vertus supposées. Je voulus que les évènements, même épisodiques, fussent tirés de l'Histoire : & je trouvai heureusement dans les tems voisins de ce fameux siège, quelques faits qui pouvoient se marier avec l'action principale.

Tel est l'Episode du Comte d'Harcourt. Ce Seigneur qui commandoit la première ligne

de l'armée Angloise à la journée de Créci , trouva mort sur le champ de bataille son frère Louis ou Jean d'Harcourt, qui combattoit contre lui pour les François. Il fut tellement frappé de ce malheur terrible , qu'il abandonna le camp d'Edouard & vint se jeter aux pieds de Philippe de Valois, qui lui pardonna. J'ai reculé de quelques mois ce fait si intéressant, pour le lier à mon sujet ; & j'ai cru que les remords violens de ce Seigneur rebelle, formeroient un contraste agréable avec la vertu tranquille des fidèles Bourgeois de Calais.

Les propositions qu'Edouard fait à la fille du Comte de Vienne, pour l'attirer dans son parti, elle & son père, ne lui ont pas été faites réellement ; puisque le personnage d'Aliénor est le seul que l'imagination ait placé dans ma pièce. Mais ce Prince avoit négocié & même conclu de pareils traités avec plusieurs Grands du Royaume, notamment avec Godefroi d'Harcourt. Il avoit gagné le Comte d'Eu, Connétable de France : & que pouvoit-il avoir promis à un homme revêtu de la première charge de l'Etat , si ce n'est le rang de Vice-Roi, ou de Lieutenant-Général du Royaume, qu'il avoit déjà offert au Duc de Brabant ?

Je pourrois donc dire de cette pièce, ce que le grand Corneille a dit de sa Tragédie de la Mort de Pompée, qu'il n'y a guère de Drame où *l'Histoire soit plus conservée & en même-tems plus falsifiée*. En général tous les évènements de ma Tragédie sont vrais, mais ils sont souvent revêtus de circonstances différentes de celles qui les ont réellement accompagnés. On sait que c'est-là le droit de la Poésie dramatique. Une Tragédie n'est pas une Histoire. Le Poëte est obligé de plier les faits historiques aux règles du théâtre : & cela est peut-être plus difficile que de créer une fable nouvelle que l'on peut remanier à son gré & selon ses besoins. Aussi avouerai-je avec franchise que, tout simple que puisse paroître le plan de cette pièce, il m'a beaucoup plus coûté que celui de Zelmire.

Quelques personnes trouveront extraordinaire que je n'aye point fait paroître le Gouverneur de Calais. Jean de Vienne (1) étoit,

---

(1) La Maison de Vienne est une des plus anciennes de Bourgogne : on sait par quels noms glorieux on y distinguoit autrefois trois illustres familles : *les Nobles de Vienne, les Preux de Vergi, & les Barons de Beaufremont*. Le fils (1)

---

(1) C'étoit son neveu & non pas son fils, le Gouverneur de Calais n'a laissé qu'une fille. *Note de l'Éditeur.*



je l'avoue , un des plus braves & des plus habiles Officiers de son tems : mais la valeur & la prudence qu'il avoit fait briller pendant le cours du siège , devinrent des vertus inutiles au moment de la capitulation. Edouard voulut que le Gouverneur & la garnison restassent prisonniers de guerre ; & sa colère ne demanda le sang que des seuls Bourgeois. Il auroit donc été très-peu avantageux de faire paroître Vienne , uniquement pour consoler ou exhorter les Héros de Calais , qui n'avoient besoin , ni de conseil ni d'encouragement. J'aurois pu feindre peut-être qu'il se voulût dévouer avec eux : mais c'étoit contredire trop formellement une Histoire si connue. D'ailleurs , Jean de Vienne , en se dévouant le premier , auroit ôté tout le mérite de cette action héroïque au généreux Eustache de Saint-Pierre , qu'il seroit odieux de priver d'une gloire si légitime : & Vienne , se dévouant en second , eût été un personnage dégradé : on auroit pu dire avec raison qu'il devoit donner l'exemple & non le recevoir. J'ai trouvé plus à propos de me borner à

---

de Jean de Vienne , Gouverneur de Calais , fut Amiral de France. Cette tige fameuse a encore des rejetons dignes d'elle & de leur patrie.

parler de lui comme en parle l'Histoire, & de ne le point montrer dans un moment où sa vertu ne pouvoit point agir. Je lui ai donné une fille qui le remplace à quelques égards, & qui n'étant pas liée par les mêmes devoirs, peut paroître plus grande que lui, même en faisant moins qu'il n'auroit fait.

On m'a reproché d'avoir employé pour vaincre la fureur d'Edouard, un autre ressort que celui de l'Histoire. Mais si j'ai conservé à la Reine d'Angleterre l'honneur d'avoir demandé la grace des Bourgeois de Calais, je n'ai pu mettre ce fait en action, ni en faire le dénouement de ma pièce : parce que le personnage de la Reine ne pouvoit jamais être lié dans l'intrigue ; & qu'un rôle, comme celui de Livie dans Cinna, n'auroit sûrement pas été du goût de notre siècle. J'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'employer contre la colère d'Edouard cette ressource si touchante dont se sert Priam, dans Homère, pour attendrir l'impitoyable Achille. Imitation qui m'a paru d'autant plus heureuse, que les circonstances rendent ce moyen plus fort sur le cœur d'Edouard qu'il ne pouvoit être sur celui d'Achille même. Pelée n'avoit que l'âge de commun avec Priam ; le sort ne lui avoit jamais fait éprouver des malheurs sem-

blables à ceux dont gémissoit le Roi de Troie. Ici Edouard s'est trouvé à peu près dans la même situation que le fils d'Eustache de Saint-Pierre. C'est cette conformité intéressante qui m'a fait saisir avec joie l'occasion de mettre sur la Scène un des morceaux les plus pathétiques de toute l'Iliade. Il est même encore surprenant que l'on ne m'ait pas prévenu depuis que l'on fait des Tragédies, & sur-tout dans celle où nous avons vu représenter Priam redemandant à Achille le corps d'Hector (1).

Il y a des gens qui ont prétendu que cette imitation d'Homère affoiblissoit la fin de ma pièce; qu'Edouard se rendoit trop tard; que le seul retour des Bourgeois devoit le déterminer à la clémence; & que l'image de son père mourant étoit un petit moyen. Le ressort de la nature un petit moyen ! Je ne conçois rien à cette façon de sentir. Il me paroît que ce n'est pas connoître la marche du cœur humain, que de vouloir qu'Edouard se rende à une action de générosité, moins sublime que celles auxquelles il a résisté depuis le commencement de la pièce. Car il y avoit bien plus d'héroïsme aux six Bourgeois de

---

(1) Cette pièce fut jouée il y a cinq ans.

s'être dévoués quand rien ne les y forçoit, quand ils pouvoient attendre sans honte la décision du fort, qu'il n'y a de grandeur à se remettre dans les fers, quand ils savent qu'on les en a délivrés par un artifice, qu'ils ne pourroient pas seconder sans infamie. Je crois donc que l'ame violente d'Edouard s'étant roidie long-tems contre le sentiment de la générosité, ce sentiment devient un ressort usé qui n'a plus de prise sur elle. Au lieu qu'elle peut céder tout-à-coup à un autre mouvement imprévu, peut-être plus foible en lui-même, mais que la seule nouveauté rend plus fort pour le moment. Ainsi Achille n'est que surpris, qu'interdit à l'aspect de Priam, qui vient seul au milieu d'un camp ennemi baiser les mains sanglantes du meurtrier de son fils : mais à ces mots, *Achille, souvenez-vous de votre père* ; il est attendri, les larmes coulent de ses yeux cruels : Voilà la nature. Homère en est le plus grand Peintre.

A l'égard des critiques que l'on a faites contre le fond de cette pièce, en soutenant que ce n'est pas une Tragédie, que les caractères n'en sont point tragiques, & qu'elle est contre toutes les règles du théâtre ; j'avouerai que j'ai quelque honte de réfuter des idées aussi évidemment fausses. Quoi ! l'action de

ces six généreux Citoyens qui se dévouent à la mort pour sauver leurs Compatriotes; ce pathétique qui suit par-tout leur héroïsme; ces larmes d'admiration qu'ils arrachent à quiconque lit leur Histoire; tout cela n'est point tragique? Ce seroit un grand malheur pour notre Art, si l'on n'y vouloit plus admettre ce genre d'admiration, ce genre de Corneille, dont l'impression est aussi forte & plus agréable que celle des autres genres. Il n'y a personne qui ne se fache plus de gré de pleurer à la mort héroïque de Gusman, ou à ces mots, *soyons amis, Cinna*; qu'à la reconnaissance de Rhadamiste, ou à l'assassinat de Zopire.

Je vois que depuis quelques années on répand dans des Préfaces & dans des Journaux, que la Tragédie n'est faite que pour le développement des passions. Quand cette erreur seroit une vérité, l'amour de la Patrie, porté jusqu'à l'enthousiasme, devroit être mis au rang des grandes passions:

*Passion des grands cœurs, amour de la patrie.*

Voltaire.

Mais ceux qui débitent cette morale, rétrécissent bien cruellement la sphère de l'Art dramatique. Les anciens Grecs, les François du dernier siècle disoient que la Tragédie

doit développer les *sentimens*, & non pas les seules passions. Aussi n'y a-t-il aucune passion dans l'*Œdipe* de Sophocle, ni dans l'*Athalie* de Racine. Est-ce par les passions que le caractère de Mérope, ou celui du vieil Horace, émeuvent si puissamment l'ame des Spectateurs?

Il y auroit bien des choses à dire sur tous les dogmes nouveaux que l'on débite aujourd'hui. Chacun se fait sa petite poétique particulière. On veut réduire la vaste carrière de l'art, au petit coin que l'on y occupe. On s'attache à une branche, & on prétend qu'il n'y en a point d'autre. On juge les Tragédies de ses Confrères d'après la dernière Tragédie que l'on a faite soi-même. Je n'entends rien à cette logique. Plus j'ai étudié nos grands Maîtres, plus j'ai voulu approfondir mon art : & plus j'en ai découvert l'immense étendue.

Je sens qu'il devient absolument nécessaire de ramener les esprits du public dont *le goût est égaré par tous nos Raisonneurs* (1). Je me propose de donner incessamment un ouvrage sur la Tragédie; dans lequel, en rappelant les grands exemples qu'on cherche à faire oublier,

---

(1) Ce sont les termes d'une Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.

je tâcherai de raffermir les principes fondamentaux que l'on ébranle à force de discussions. Cet ouvrage est le fruit de douze années d'étude; & j'espère y prouver que je fais aussi bien les règles du théâtre que les Auteurs qui m'accusent de les ignorer. En attendant, je peux dire à plusieurs autres de mes Critiques ce que Racine disoit, d'après un Ancien, à des Courtisans qui soutenoient qu'une de ses Tragédies bleissoit toutes les règles : *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais si malheureux, que de savoir ces règles-là mieux que moi !*

Au reste, je ne suis pas assez aveugle pour prétendre que ma Tragédie soit sans défauts. Mais quand elle seroit aussi voisine de la perfection, qu'elle en est éloignée, je prétendrois encore moins qu'elle dût plaire à tout le monde. Phédre, le chef-d'œuvre du génie, fut sifflée par le Duc de Nevers & par Madame Deshoulières. C'étoient cependant des personnes de beaucoup de mérite, des Beaux-Esprits très-célèbres dans leur tems. Mais ce n'est pas le Bel-Esprit, c'est le sentiment qui doit juger le génie. Pour moi, trop foible Disciple de Racine, je n'aspire pas follement à me voir mieux traité que mon Maître. Au contraire, je me tiendrai fort honoré si je parviens à mériter des Censeurs aussi illustres que les siens.

---

## P E R S O N N A G E S.

EDOUARD III, *Roi d'Angleterre.*

GODEFROI DE HARCOURT, *l'un  
des Généraux de l'Armée Angloise*

ALIÉNOR, *filie du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais.*

MAUNI, *Chevalier Anglois.*

LE COMTE DE MELUN *Chevalier  
François.*

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE,  
*Maire de Calais.*

AURELE, *son Fils.*

AMBLÉTUSE, *Bourgeois de Calais.*

UN OFFICIER *Anglois.*

TROUPE DE CHEVALIERS *Anglois.*

TROUPE DE BOURGEOIS *de Calais.*

UN HÉRAULT D'ARMES.

GARDES *d'Edouard.*

*La Scène est à Calais.*

---

*Les trois premiers Actes & le cinquième se passent  
dans la Salle d'Audience du Palais du Gouverneur :  
le quatrième, dans la prison qui est un souterrain du  
même Palais.*





LE SIÈGE  
DE CALAIS,  
*TRAGÉDIE.*

---

ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.  
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE,  
AMBLÉTUSE.

S A I N T - P I E R R E .

Quoi ! le Comte de Vienne est sorti de Calais ,  
Et son ordre , avec vous , m'enchaîne en son palais !  
Il combat pour nos jours ; & sa prudence active  
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive !

## 30 LE SIÈGE DE CALAIS,

Prêts à voler soudain aux postes menacés,  
 Au centre de nos murs son choix nous a placés :  
 Mais l'Anglois, prodiguant de trompeuses allarmes,  
 Pour affoiblir nos coups, a divisé nos armes.  
 O Patrie!.... ô tourment pour un vrai Citoyen!  
 Je vois ton sang versé, sans y mêler le mien!  
 De ce fier Gouverneur la funeste vaillance  
 Toujours aux grands périls réserve sa présence.

### A M B L É T U S E.

O Maire de Calais, modérez vos douleurs!  
 L'absence des dangers afflige nos deux cœurs :  
 Mais vous avez un fils, que Vienne vous envie,  
 Qui peut au champ d'honneur mourir pour la patrie!  
 Près de Vienne & d'Harcourt, par ses exploits naissant,  
 L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.  
 Pendant ce siège affreux, son zèle & son courage  
 De notre délivrance ont commencé l'ouvrage :  
 Quel bonheur, si ce jour consommant nos travaux,  
 Joignoit son nom vainqueur aux noms de nos héros ;  
 S'il obtenoit ce prix, le plus flatteur peut-être,  
 Le plus cher aux François, l'estime de son Maître !

### S A I N T - P I E R R E.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur  
 D'un avenir si doux tu présentes l'erreur :  
 Par un trouble inconnu, malgré moi, je rejette  
 L'image d'un bonheur que mon ame souhaite.

A M B L É T U S E.

Quoi ! vous désespérez du sort de ce combat ?

S A I N T - P I E R R E.

J'espère tout, ami, des destins de l'Etat.  
 Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,  
 Laisent par les revers avilir leur courage;  
 N'osent braver le sort qui vient les opprimer,  
 Et, pour dernier affront, cessent de s'estimer.  
 De notre espoir encor rien ne tarit les sources;  
 C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses res-  
 sources.

Je pourrai, dans ce jour, périr avec mon fils;  
 Mais ma mort peut servir au bien de mon pays:  
 Et si nos Citoyens tiennent tous ce langage,  
 Du salut de l'Etat c'est le plus sûr présage.

A M B L É T U S E.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;  
 Croyez qu'ils béniroient leur chute avec transport,  
 Si Calais, en tombant, pouvoit sauver la France.

S A I N T - P I E R R E.

C'est-là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance,  
 Je doute qu'en nos murs nous voyons introduit  
 Le secours qu'à grands pas le Roi même y conduit.  
 Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,  
 Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,

## 32 LE SIÈGE DE CALAIS,

Qui, nous environnant d'immenses boulevards,  
 Forme un autre Calais autour de nos remparts ?  
 Comment Vienne & le Roi, que l'ennemi sépare,  
 Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare ?  
 Du vainqueur de Créci le fatal ascendant  
 Du succès d'Edouard est le triste garant.  
 En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidèle,  
 Contre un frère proscrit vient signaler son zèle :  
 Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,  
 Long-tems l'espoir des lys, aujourd'hui leur effroi,  
 Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,  
 Accable la valeur sous l'effort du génie :  
 Pour ses yeux pénétrants l'art n'a plus de secrets ;  
 La France doit sa perte aux talens d'un François.

### A M B L É T U S E.

Des brigues de la Cour quel effet déplorable !  
 Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.  
 Innocent & plongé dans l'horreur des cachots,  
 La seule excuse, hélas ! des erreurs d'un héros,  
 La vengeance, égara son ardente jeunesse :  
 L'exil accrut encor cette sanglante ivresse :  
 Aux rigueurs du Ministre opposant l'attentat,  
 Un seul homme opprimé fit les maux de l'Etat.

### S A I N T - P I E R R E.

J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

### A M B L É T U S E.

L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.  
 SAINT-PIERRE.

SAINT-PIERRE.

Eh ! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur  
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur,  
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,  
Et dont le seul Anglois effraye encor la terre :  
Mais qui, des Nations réglant bien-tôt le sort,  
Dans le monde étendra l'empire de la mort ?  
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,  
Où l'art de se détruire est la seule science !

Grand Dieu, c'est pour punir les crimes des humains,  
Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains :  
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires  
De rendre ce fléau plus mortel à nos frères.

Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, *après avoir écouté un moment.*

O silence effrayant !

SAINT-PIERRE.

Ami, tout est perdu.  
Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire,  
Qui devoit, sur la tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.

Il n'en faut point douter, nos Guerriers sont vaincus.

TOME II.

C

# 34 LE SIÈGE DE CALAIS,

S A I N T - P I E R R E .

S'il est vrai, je frissonne... Ah ! mon fils n'est donc plus.

Il n'a jamais su fuir : sa chaleur indiscrete  
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite :  
Il est mort ; & mes pleurs... Que fais-je ? O mon pays !  
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils.

Amour de la Patrie, ô pure & vive flâme,  
Toi, mère des vertus ; toi, l'âme de mon âme,  
Rallume dans mon sein tes transports généreux ;  
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux !  
C'est mon pays, mon Roi, la France qui m'appelle,  
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle.  
( *A Amblétuse.* )

Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.

## S C È N E I I .

S A I N T - P I E R R E , *seul.*

V O I C I donc le moment que j'ai su pressentir !  
De tant de jours cruels voici l'heure dernière !...  
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carrière ;  
C'est l'instant du héros.... Rien ne paroît encor.

Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,  
Qu'allez-vous devenir ?... Du haut de nos murailles  
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles :

Et Vienne, qui toujours rentroit ici vainqueur,  
Ne vouloit point survivre à son premier malheur.  
Elle approche.

SCÈNE III.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE.

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes.*

O mon père !

SAINT-PIERRE.

A peine elle respire.

Madame, eh ! quoi, vos pleurs !....

ALIÉNOR.

Ils doivent tout vous dire.

Si des revers plus grands pouvoient nous accabler,  
Le destin contre nous sauroit les rassembler.  
Le Roi, mon père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,  
Ont assailli par-tout ce camp si redoutable ;  
J'ai vu périr Harcourt, on dit le Roi blessé,  
Et mon père est captif d'un vainqueur courroucé.

Nos soldats s'avançoient dans un calme terrible,  
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible :  
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs  
Les instrumens de mort qu'il porte dans ses flancs.

# 36 LE SIEGE DE CALAIS,

Nos braves Chevaliers, & mon père à leur tête,  
De cent globes de fer ont bravé la tempête:  
Quand, sous des coups mortels son courfier chan-

celant,

L'entraîne, & se débat sur mon père sanglant.

Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvoient  
entendre,

Les François éperdus volent pour le défendre:

Combien l'amour encore embrâsoit leur valeur!

Pour leur père commun ils avoient tous mon cœur.

Mais toujours plus fatal pour les plus magnanimes,

Ce foudre inépuisable entasse ses victimes:

Et nos rangs écrasés par ses feux renaissans,

Ne font qu'un long monceau de cadavres fumans.

Sur les restes épars de ce vaste carnage,

Le glaive a, de la flâme, achevé le ravage:

Et des Anglois vainqueurs, en détestant les jours,

Mon père enfin reçoit des fers & des secours:

C'est au fils d'Edouard, jaloux de sa vaillance,

Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

S A I N T - P I E R R E.

Quel sort! Autant que vous je m'en dois affliger....

Mais ma bouche frémit de vous interroger.

Madame. Je fus père: ah! ce combat funeste

M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste?

A L I E N O R.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,

Qu'il inondoit du sang qui couloit de son bras:



Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

S A I N T - P I E R R E.

Il respire! & son sang a coulé pour la France!....  
Double faveur des Cieux qui se répand sur moi!  
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi!

A L I É N O R.

Dieu! l'admiration a suspendu mes larmes.  
O cœur vraiment François! ô transport plein de  
charmes!  
Quand Vienne me quittoit pour ses devoirs cruels,  
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels:  
Je le revois toujours dans votre ame intrépide;  
Quel cœur, auprès de vous, peut-être encor timide?

S A I N T - P I E R R E.

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

A L I É N O R.

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déjà pris.  
L'Anglois est retiré; son camp paroît tranquille;  
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.  
Mais du sort de mon père il faut nous occuper:  
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper?  
Pour savoir ses destins, ma frayeur & mon zèle  
Députent vers l'Anglois un Ecuyer fidèle:  
Pardonnez: ses périls, présens à mes douleurs,  
Ebranlent mon courage & m'arrachent des pleurs.

## 38 LE SIÈGE DE CALAIS,

Vous le voyez, hélas ! sage & brave Saint-Pierre,  
Edouard, peu content du trône d'Angleterre,  
Veut encor, dans Paris, hériter de nos Rois :  
De sa mère, avec faste, il réclame les droits :  
Valois même, à ses yeux, n'est qu'un Prince rebelle...  
S'il va punir mon père en sujet infidèle ?

### S A I N T - P I E R R E .

Edouard, des François, cherche à gagner les cœurs,  
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.  
Mais, si de son courroux la prompte violence  
Peut sur la politique emporter la balance,  
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,  
Harcourt, que votre père éleva comme un fils;  
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,  
Vit à sa noble ardeur votre main destinée;  
Lui, l'Auteur de vos maux qu'il plaint au fond du  
cœur,  
Saura fléchir ce Roi que lui seul rend vainqueur.

### A L I É N O R .

Ah ! c'est le seul François parjure à son vrai Maître.  
Que j'aurois à rougir des bienfaits de ce traître !  
Son nom est mon opprobre ; & ses perfides mains  
Ont brisé, dès long-tems, tous les nœuds les plus  
saints :

Il outragea l'amour.... l'amour qui parle encore  
Pour l'ingrat qui l'oublie & qui le déshonore.  
Quand j'acceptai son cœur, il méritoit le mien :  
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien :

Mes feux n'empruntoient pas ces ombres du mystère,  
 Des coupables amours refuge nécessaire :  
 Dans la simplicité d'une innocente ardeur  
 On ose à l'Univers avouer son vainqueur.  
 Soit que dans les Tournois, école de la gloire,  
 Il fit le noble essai des jeux de la victoire ;  
 Soit que son bras, vengeur des Chrétiens avilis,  
 Abattît le Croissant & relevât les Lys ;  
 Mes chiffres, mes couleurs ornoient toujours ses  
                   armes ;  
 Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes ;  
 Ah ! ce sang étoit pur. En plaignant son malheur,  
 L'amour étoit du moins consolé par l'honneur :  
 Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,  
 Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

S C È N E I V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE,  
 AMBLÉTUSE.

A M B L É T U S E.

IL n'est plus d'espérance : & j'ai vu votre fils  
 Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.  
 A travers la pâleur qui couvroit son visage,  
 Ses yeux étinceloient du feu de son courage.  
 A peine de son sang on arrête les flots,  
 Qu'au devant de la mort il retourne en héros ;

40 LE SIÈGE DE CALAIS,

Et du brave Mauni repoussant les bannières,  
Il a, pour la retraite, assuré nos barrières.  
Il vouloit plus. Nos soins retiennent sa chaleur,  
Imprudence excusable à sa jeune valeur.  
Le voici.

SCÈNE V.

ALIÉNOR, SAINT-PIERRE,  
AMBLÉTUSE, AURELE *le bras en*  
*écharpe, & soutenu par un Bourgeois.*

SAINT-PIERRE, *allant vers son fils &*  
*l'embrassant.*

VIENS, reçois le prix de ton courage,  
Mon cher fils. De mon sang tu fais un digne usage:  
Du plaisir de le voir noblement répandu,  
Sens treffaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURELE.

J'en conserve, mon père, en ces momens funestes;  
Assez pour honorer & vendre cher ses restes;  
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis,  
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis.  
De mes sens trop émus excusez la foiblesse.

(*Il s'affied ; son père le serre dans ses bras.*)

Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse:

Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras ;  
 Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas ;  
 Donner , en vrai François , à mon heure dernière ,  
 Mon sang à ma Patrie , & mes pleurs à mon père !

(*A Aliénor.*)

Madame , savez-vous le nom de mon vainqueur ?  
 Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur.  
 Je défendois Harcourt mourant sur la poussière ;  
 Un Guerrier m'a blessé.... J'ai reconnu son frère :  
 Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux...  
 Jugez si le mourant est le plus malheureux.

A L I É N O R.

Ciel ! tu veux lui choisir les plus chères victimes :  
 Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes !

A M B L É T U S E , à Saint-Pierre.

Ami , les Chefs du peuple , en ce moment d'effroi ,  
 Sur leurs derniers devoirs viennent prendre la loi.

SAINT-PIERRE fait signe qu'on les laisse entrer.

(*A Aliénor.*)

Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle.  
 Que votre sexe en vous ait toujours un modèle :  
 Souverain des François , il peut tout sur leurs cœurs.  
 C'est lui qui fait souvent leur gloire ou leurs mal-  
 heurs ;

Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire ,  
 En aimant la Patrie , il nous la rend plus chère.  
 D'un peuple sans espoir éclairez la valeur ;  
 Vous êtes son Oracle , il consulte l'honneur.

## SCÈNE VI.

ALIENOR, SAINT-PIERRE,  
AURÈLE, AMBLÉTUSE,  
CHEFS DES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

DÉFENSEURS de Calais, Chefs d'un peuple fidèle ;  
Vous de nos Chevaliers l'envie & le modèle ;  
Faudra-t-il, pour un tems, voir les fiers Léopards  
A nos Lys usurpés s'unir sur nos remparts ?

La seconde moisson vient de dorer nos plaines,  
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,  
Depuis que d'Edouard l'ambitieux orgueil,  
Dans nos Forts ébranlés, voit toujours son écueil.  
La valeur des François dispute à leur prudence  
L'honneur de tant d'exploits & de tant de constance.  
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,  
L'Anglois de l'autre aurore appeloit le retour ;  
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,  
Sur leurs restes tombans méditoit son passage :  
Le jour reparoissoit : & ses regards surpris  
Trouvoient un nouveau mur formé des vieux débris.  
Ses pièges destructeurs renversés sur lui-même,  
Ce courage plus grand que son courage extrême,

L'ont enfin , malgré lui , contraint de renoncer  
 Aux périls , aux assauts qui n'ont pu vous laisser.  
 Il remit sa victoire à ces fléaux terribles ,  
 De l'humaine foiblesse ennemis invincibles :  
 Nous vîmes ces fléaux , l'un par l'autre enfantés ,  
 Multiplier la mort dans ces lieux dévastés :  
 Du Ciel & des saisons les rigueurs meurtrières ,  
 La disette , la faim nous ont ravi nos frères ;  
 Et la contagion , sortant de leurs tombeaux ,  
 De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.

Le plus vil aliment , rebut de la misère ,  
 Mais , aux derniers abois , ressource horrible & chère ,  
 De la fidélité respectable soutien ,  
 Manque à l'or prodigué du riche Citoyen ;  
 Et ce fatal combat , notre unique espérance ,  
 Nous sépare à jamais des secours de la France :  
 Tandis que cent vaisseaux environnant ce port ,  
 Renferment , avec nous , l'indigence & la mort.

Si , d'un peuple assiégé , la dernière infortune  
 Ne nous avoit réduits qu'à la douleur commune  
 De céder au vainqueur vaillamment combattu ,  
 J'y pourrois , avec vous , résoudre ma vertu.  
 Mais l'injuste Edouard nous ordonne le crime ;  
 Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime ,  
 Sur le trône des Lys , au mépris de nos Loix ,  
 Un serment sacrilège autorise ses droits :  
 Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles ,  
 En Prince qui pardonne à des sujets rebelles.

## 44 LE SIÈGE DE CALAIS,

Vous ne donnerez point, à nos tristes Etats,  
 Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteroient pas :  
 Vous n'irez point fouiller une gloire immortelle,  
 Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle :  
 Nous mourrons pour le Roi, pour qui nous vivions  
 tous.

Choisissez le trépas le plus digne de vous :  
 Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,  
 Content que ma vertu s'y montre la première.

A L I É N O R.

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux  
 Attend, sans le prescrire, un Chef si généreux.  
 Mon père projettoit un noble sacrifice....  
 Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse !  
 Ah ! j'en rends grace au Ciel. Calais fut mon berceau,  
 Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.  
 Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,  
 Faisons-nous un bâcher de la Patrie en cendre.  
 Songez que, cette nuit, le vainqueur furieux,  
 Peut, au premier assaut, se voir maître en ces lieux :  
 De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,  
 A peine un foible rang couronne nos murailles :  
 Attendez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,  
 Que le soldat féroce, avide de forfaits,  
 Sur le sein palpitant des femmes égorgées,  
 Traîne vos fils sanglans, vos filles outragées ?  
 Ah ! prévenez le crime en cédant au malheur ;  
 Que la mort soit du moins l'asyle de l'honneur.



Vous verrez, comme moi, vos épouses fidelles  
Encourager vos mains heureusement cruelles,  
Et pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,  
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous.

Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,  
Qu'un stérile monceau de cendre & de poussière:  
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,  
Reconnoisse les cœurs dont il s'est séparé;  
Qu'il en meure de honte : & que mon digne père  
Me pleure en m'admirant... comme il pleura mon  
frère.

Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,  
Où notre gloire encor va se voir épurer,  
Nous puissions dire au moins que, sans changer de  
Maître,

Cessant d'être François, Calais a cessé d'être.

A U R È L E.

O noble emportement ! désespoir de l'honneur,  
Qui ranime mes sens & passe dans mon cœur !  
Oui, d'un œil inquiet, la France nous contemple  
Et son sort désormais dépend de notre exemple :  
Il faut, pour relever ses peuples abattus,  
Hors du terme commun leur montrer des vertus.  
Pour chasser de nos bords ce vaillant Insulaire,  
Pour ravir notre sceptre à sa race étrangère,  
Prouvons lui que son bras peut nous anéantir,  
Peut nous réduire en poudre, & non nous asservir.  
L'Anglois nous enviera nos sépulchres de flâme :  
Si d'une foible argille il affranchit son âme,

46 LE SIEGE DE CALAIS,

S'il brave la nature & l'ose surmonter,  
Notre amour pour nos Rois peut aussi la dompter.  
Courons. (*Il prend la main de son père & s'arrête.*)

Mais je verrai, par des flâmes cruelles,  
Dévorer cette tête & ces mains paternelles! ....  
Je ne le verrai point, ils en frémissent tous.....  
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.

(*Il veut sortir.*)

SAINT-PIERRE, l'arrêtant.

Demeure.... O mes amis! c'est le Ciel qui m'inspire:  
Vous vivrez. J'ai sauvé des héros que j'admire:  
Au Monarque, à l'Etat, conservez vos grands cœurs.  
(*A Aliénor.*)

Déclarons à l'Anglais vos projets destructeurs:  
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,  
Et l'or, & ces dépôts de richesse inutile,  
S'il nous laisse partir, Guerriers, femmes, enfans,  
Et porter tous au Roi nos services constans.  
Je conçois, d'Edouard, la rage frémissante....  
Pour sauver sa conquête, il faut qu'il y consente.  
Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,  
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?  
Abandonnons pour lui, nos biens, notre patrie,  
Sacrifice plus grand que celui de la vie.  
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,  
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;  
Qu'il remette en nos mains aux combats exercées,  
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées:

Et qu'en nous y trouvant , les Anglais rebutés  
Reconnoissent Calais dans toutes nos cités.

Madame, à ce discours, vous voyez que la joie;  
Comme sur votre front , dans leurs yeux se dé-  
ploie :

Partez , brave Ambléruse, allez en sûreté  
Au conquérant Anglois proposer ce traité:  
Nous , annonçons au peuple un bonheur qu'il  
ignore....

Quel présent je vais faire au Maître que j'adore !

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.



## SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'HARCOURT, *seul.*

DANS mes sens soulevés quel tumulte confus!  
 Je rougis de moi-même & ne me connois plus.  
 Cité que je remplis d'infortune & de gloire,  
 Contemple ton vainqueur, il pleure sa victoire.  
 Cher Harcourt! O mon frère, à mes yeux immolé!  
 O mortel vertueux!.... à qui j'ai ressemblé,  
 Sans cesse, autour de moi, je vois ton ombre errante;  
 J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.  
 Que de devoirs sacrés, méconnus si long-tems,  
 Rentrent tous dans mon ame, à tes derniers accens!  
 Ils frappent, par ta voix, mon oreille éperdue;  
 Ton sang, de tous côtés, les retrace à ma vue.  
 La honte, les remords, la rage, la douleur,  
 Mille poisons brûlans fermentent dans mon cœur:  
 Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,  
 S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.

O toi! dont j'ai trahi la respectable ardeur,  
 Dont j'ai semé les jours d'amertume & d'horreur;

Si

Si la vengeance habite en ton ame outragée,  
Viens jouir de mes maux, ils t'ont assez vengée.

---

SCÈNE II.

HARCOURT, UN OFFICIER  
ANGLAIS.

HARCOURT.

EH! bien, qu'a-t-elle dit?

L'OFFICIER:

Elle vient sur mes pas;  
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT:

Je brûle de la voir....& tremble à son approche:  
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.

( Il fait signe à l'Officier de se retirer. )



SCÈNE III.

HARCOURT, ALIÉNOR.

*(Du fond du Théâtre, marchant vers le Comte, sans l'envifager.)*

SEIGNEUR, je l'avouerais, d'un Monarque vainqueur,

Je n'osois point attendre un tel excès d'honneur :  
Quoi ! pour me rassurer sur le sort de mon père,  
Il m'envoie.....

*(Harcourt se jette à ses pieds.)*

Ah ! Grand Dieu ! c'est Harcourt... Téméraire,  
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir ?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.  
Ah ! calmez un moment cette ardente colère.

ALIÉNOR.

Obéis à ton Roi : parle-moi de ton père.

HARCOURT.

Edouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR.

*(Avec joie.)*

Ah !.... Je peux donc cesser d'entendre tes discours :  
Adieu.

H A R C O U R T, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine;  
Mon amour furieux servira votre haine.

*(L'arrêtant.)*

Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.

*(Il met la main à son épée.)*

A L I É N O R.

Ce crime te manquoit pour les couronner tous,  
Malheureux, meurs encor sans réparer ta vie.

H A R C O U R T.

Je veux la réparer : c'est mon unique envie ;  
Daignez servir de guide aux aveugles transports  
De ce cœur, forcené jusques dans ses remords.  
Ce choc tumultueux des remords & du crime ,  
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme :  
Un regard sur moi-même obscurcit ma raison.  
Opprobre de l'amour, fléau de ma maison ,  
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire..

A L I É N O R.

Le nom d'Harcourt flétri ! lâche, oses-tu le croire ?  
Va, le nom des héros, par un traître porté,  
N'arrive pas moins pur à l'immortalité :  
Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie ,  
Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.  
Ta honte est à toi seul ; & tes fils glorieux  
Oublieront ton néant, pour nommer leurs ayeux :

## 52 LE SIEGE DE CALAIS,

Te voilà retranché d'une race immortelle,  
 Que déjà tu couvrois d'une splendeur nouvelle.  
 De ces fameux Harcourts les mânes empressés  
 S'attendoient à l'honneur de se voir surpassés :  
 Ton cœur a démenti sa promesse sublime ;  
 Tu fais de cent vertus les instrumens du crime.  
 Avec moins de talens, ton frère plus humain,  
 Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,  
 Offroit à notre amour, par un rare assemblage,  
 Le Citoyen, l'ami, le Guerrier, & le Sage :  
 Utile à sa Patrie & fidèle à ses Rois,  
 Ses illustres revers flétrissent tes exploits :  
 Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides ;  
 Tes victoires étoient autant de parricides.  
 Achève. Ose, cruel, sous ces murs malheureux,  
 Me voir plonger vivante en des torrens de feux :  
 Cueille ces vils lauriers que l'Anglois veut te vendre,  
 Trempés du sang d'un frère & couverts de ma  
 cendre.

### H A R C O U R T.

Ah ! quels traits déchirans vous plongez dans mon  
 sein !  
 Que d'horreurs !... quoi ! mon frère expirer par ma  
 main !  
 Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.  
 Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrâce !  
 L'ascendant, que sur moi vous donnoient vos appas,  
 Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.



En me privant de vous , on me rendit rebelle :  
Exilé de la France & foupirant vers elle ( 1 ) ,  
Je m'armai pour punir un Ministre oppresseur ,  
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur !  
Ah ! de ses fils absens la France est plus chérie :  
Plus je vis d'Errangers , plus j'aimai ma patrie ,  
C'est pour elle & pour vous que j'ai tout entrepris ;  
Ma valeur en vous deux voyoit son plus doux prix :  
Edouard sut flatter mon amour , ma vengeance ,  
Edouard me parut le vrai Roi de la France.  
Mais le trépas d'Harcourt , terrassant ma fureur ;  
Vient , par un coup de foudre , éclairer mon erreur.

Sur des morts entassés me frayant un passage ,  
Mon courroux poursuivoit les débris du carnage ;  
Je m'entends appeler d'une mourante voix ,  
Je m'arrête. . . O mon frère ! . . . à mes pieds je le  
vois ,

---

( 1 ) Il y avoit dans cet endroit des vers de Madrigal que  
le goût de l'Auteur a retranchés :

De climats en climats je portai mes fureurs ,  
J'y voulus de la France oublier les douceurs :  
Tel un amant fongueux , dans son dépit extrême  
Rabaisse les appas de l'ingrate qu'il aime.

Le Comte d'Harcourt parloit aussi à Aliénor , qui se nom-  
moit alors Aglaé , *De la céleste flamme qui embellissoit tous  
les jours & ses yeux & son ame* : l'Auteur n'a pas eu besoin  
qu'on l'avertît de supprimer ce langage , indigne de la Tra-  
gédie. *Note de l'Editeur.*

## 54 LE SIÈGE DE CALAIS,

Me tendant une main déchirée & tremblante;  
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante;  
Ses cheveux tout trempés, & sur son front épars,  
Me laissent avec peine entrevoir ses regards.

» Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère  
t'embrasse:

» Puisse ma mort du moins m'obtenir une grace !

» Le Roi perd un soldat : qu'il trouve plus en toi ;

» Va lui rendre un héros, meurs un jour comme  
moi. “

Je l'embrasse, & son sang est lavé par mes armes;

Il expire... Je tombe étendu sur ses armes;

On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.

Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.

Votre nom prononcé dans ces momens terribles,

Vos dangers, le récit de vos projets horribles,

Vienne & ses durs mépris, tout, confondant mes  
vœux,

En a tourné vers vous le reflux orageux :

Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,

Donne encor plus de force au cri de la nature.

A L I É N O R (1).

Eh ! bien, ose venger nos maux & tes forfaits.

Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais,

---

(1) Il y avoit ici des vers, dont quelques-uns peuvent  
être regrettés :

Après tous les tourmens que tu m'as fait souffrir,  
Barbare, est-ce des tiens que je devrois gémir ?

Rends un malheureux père à sa fille tremblante,  
Et la gloire & la vie à la France expirante.  
De quelle ardeur j'irois te couvrir des lauriers  
Qu'un noble amour prépare aux dignes Chevaliers!  
Mais hélas!... Vaine erreur! songe de l'espérance!  
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance:  
La faim vient d'énerver un reste de soldats,  
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.  
D'ailleurs de tous nos Chefs la promesse sacrée,  
De ces murs, à l'Anglais, offre déjà l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connois l'abîme où je suis entraîné.  
A des crimes encor par mon crime enchaîné,

Je partage les pleurs que ton frère te coûte....  
Mais les pleurs de l'Etat sont plus sacrés sans doute.  
Si la France, à nos yeux, n'est qu'un champ de douleur  
Où tout ce qui respire a connu le malheur,  
De la rebellion c'est le fruit exécration,  
Tu n'as point sur Harcourt levé ce fer coupable;  
Mais ces braves Français, immolés aujourd'hui,  
N'étoient-ils pas, ingrat, tes frères comme lui?....  
Peins-toi, depuis cinq ans, mes larmes, mon effroi,  
Le fardeau de ta honte appesanti sur moi.

Ces vers étoient plus tendres & plus touchans que tout ce que dit Aliénor dans toute la pièce; peut-être l'Auteur a-t-il craint d'affaiblir par ce mélange de tendresse, la fierté courageuse qu'il a donnée à ce personnage, peut-être a-t-il voulu qu'Aliénor aimât en héroïne, non en amante ordinaire. *Note de l'Editeur.*

## 56 LE SIÈGE DE CALAIS,

La vertu m'offre en vain de tardives lumières ;  
 J'ai mis entr'elle & moi d'invincibles barrières.  
 Mais... je puis des François rejoindre les drapeaux...  
 Que dis-je ? ... Eh ! pensez-vous qu'à mes sermens  
 nouveaux

L'inflexible Valois rende sa confiance ?  
 Edouard a des droits sur ma reconnoissance ;  
 Sa fidèle amitié me livra ses secrets :  
 Irai-je , contre lui , m'armer de ses bienfaits ,  
 Moi qui , malgré la voix de son Sénat auguste ,  
 L'ai seul précipité dans cette guerre injuste ?  
 Ah ! le Comte d'Artois traîna jusqu'à la mort  
 L'horrible désespoir d'un impuissant remord ,  
 Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être  
 L'inévitable fin de qui trahit son Maître.

A L I É N O R.

Qui s'avance en ces lieux ? Je vois de toute part  
 Les Chefs des Citoyens....

H A R C O U R T.

C'est l'ami d'Edouard ;  
 C'est le brave Mauni , que cette garde annonce ;  
 Et qui vient de son Prince apporter la réponse.



SCÈNE IV.

ALIÉNOR, HARCOURT, MAUNI,  
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE,  
AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS  
DES BOURGEOIS, ECUYERS.

MAUNI.

**R**EBELLES, qui bravez dans Edouard vainqueur  
Les droits de sa naissance & ceux de sa valeur,  
Si ma main n'arrêtoit les traits de sa colère,  
Les supplices seroient votre commun salaire ;  
A la fureur du glaive il vous livreroit tous,  
Et vos toits foudroyés s'écrouleroient sur vous ;  
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,  
Qui court à sa ruine en victime empressée ;  
Et des loix d'un héros ignorant la douceur ;  
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.

Partez, prenez encor l'usurpateur pour Maître :  
Mais sachez qu'un tel Roi n'a pas long-tems à l'être ;  
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,  
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.

D'Edouard cependant la fèvre justice  
Exige, & j'en frémis, un sanglant sacrifice.

## 58 LE SIÈGE DE CALAIS,

„ Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats ;  
„ Et par l'impunité j'invite aux attentats :  
„ Le châtiment du crime en détruira l'exemple.  
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple :  
(*Sans dureté.*)

Au glaive des bourreaux il vient de condamner  
Six de vos Citoyens, qu'il faut m'abandonner.  
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre ;  
Allez, c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

A M B L É T U S E.

A cette indignité nous nous verions réduits !

A L I É N O R , à Harcourt.

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits !

H A R C O U R T.

Ah ! Dieu !

S A I N T - P I E R R E.

Soutiens, ô Ciel ! la vertu malheureuse.

A U R È L E.

O de la cruauté recherche industrieuse !  
Férocité tranquille en sa feinte douceur ,  
Qui même, avec le jour, veut nous ravir l'honneur !  
L'Anglais va doublement repaître sa furie  
Du sang de nos Guerriers & de notre infamie.  
C'est peu pour Edouard d'immoler six héros ,  
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bour-  
reaux.

Nous , placer sous le fer les têtes les plus chères ,  
Un père , des amis , nos enfans , ou nos frères !  
Ah ! je frémis d'horreur qu'on ose à des François  
Prescrire insolemment de si lâches forfaits.

( *A Mauni.* )

Qui peut les ordonner , les commettrait sans doute.  
C'est la honte , en ces lieux , non la mort qu'on re-  
doute.

D'un peuple vertueux le courage éprouvé ,  
Par un an de combats , doit vous l'avoir prouvé :  
Et ses derniers momens vont encor vous l'apprendre.  
Tombons , braves amis , sous notre ville en cendre.

( *A Aliénor.* )

Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours  
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.  
Privons notre ennemi , par cet effort insigne ,  
Du fruit des ses exploits , dont il se rend indigne.

( *A Mauni.* )

Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais  
Consacre nos vertus , atteste vos forfaits ,  
Et soit le monument le plus brillant peut-être  
Que l'amour des François ait offert à leur Maître.

( *Les Bourgeois font un pas pour sortir.* )

H A R C O U R T , *impétueusement.*

Non , braves Citoyens , non , je ne puis souffrir  
Cette sublime horreur où je vous vois courir.  
Je prétends , envers vous , expier ma victoire :  
Et chéri d'Edouard , je vais sauver sa gloire.

## 60 LE SIÈGE DE CALAIS,

Je dois à mon honneur , au sien , à vos vertus ,  
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.  
J'emploierai tous mes droits , tout....jusques à mes  
larmes.....

( *Avec dépit.* )

C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes.  
Mais s'il me rejettoit , si l'orgueil du bonheur  
A tout ce qu'il me doit pouvoit fermer son cœur ,  
Je confondrai mon sang au sang des six victimes ;  
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.  
Vous verrez qu'un cruel , artisan de vos maux ,  
Peut encore mourir de la mort des héros.

( *A Aliénor.* )

Mon cœur , en vous perdant , regrettera la vie ;  
Mais mon dernier regret sera pour ma Patrie.

( *Il sort.* )





SCÈNE V.

ALIENOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, BOURGEOIS.

MAUNI.

QU'IL fléchisse Edouard, il combiera mes vœux.  
 J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;  
 Mais je peux vous montrer, sous un front moins  
     funeste,  
 L'ame d'un Chevalier & d'un vainqueur modeste.  
 Des fureurs de mon Roi je gémiss plus que vous;  
 Vingt fois, pour les calmer, j'embrassai ses genoux;  
 Sa Cour, qu'attendrissoit le respect & l'estime  
 Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime;  
 En vain, pour le fléchir, secondoit mes efforts;  
 Rien ne peut appaiser sa haine & ses transports.  
 Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique  
 Est une Loi d'Etat, un devoir politique:  
 Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,  
 En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh! bien, le désespoir éclaire mon courage.  
 Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?

## 62 LE SIÈGE DE CALAIS,

En courant à la mort d'un visage affermi,  
 Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi ?  
 Ce n'est point à mourir que la gloire convie,  
 C'est à rendre sa mort utile à sa patrie :  
 Un aveugle courage est-il une vertu ?  
 Qui ne fait que mourir , ne fait qu'être vaincu.  
 Qu'aux tentes des Anglais la fureur nous entraîne,  
 Allons ensanglanter leur victoire inhumaine ;  
 De notre perte encor forçons-les à gémir :  
 Si l'on ne peut les vaincre , il faut les affoiblir.  
 Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,  
 Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe ;  
 Expirons dans leur sang : & que notre pays,  
 En perdant ses vengeurs , compte moins d'ennemis.

A L I È N O R.

Faisons plus. Vous voyez qu'illustrant ses ruines,  
 La France est maintenant féconde en héroïnes :  
 L'Epouse d'Edouard & l'altière Monfort  
 N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.  
 Allons ; il faut armer vos compagnes chéries,  
 Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,  
 Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais,  
 Seront lancés par nous sur le camp des Anglais.  
 Ah ! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,  
 Harcourt y mêlera sa fureur légitime :  
 (*A Mauni.*)

Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,  
 Vers la Justice enfin ramener le bonheur.

(*Les Bourgeois veulent encore sortir.*)

Français, où courez-vous ? Quel transport vous égare ?

L'héroïsme, en vos cœurs, ne peut être barbare.

(*A Aliénor & à Amblétuse.*)

Pardonnez. Votre avis est par moi combattu.

Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu :

Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille,

Elle perd quelque éclat & devient plus utile.

(*Aux Bourgeois.*)

Vous voyez qu'Edouard nous rend à notre Roi :

C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.

Comptables de nos jours au Monarque, à la France,

Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,

Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,

Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver ?

Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie

De livrer des Français à qui l'honneur nous lie :

Mais pour fuir cette honte, il est un choix permis ;

Je livre le premier... moi-même.

AURÈLE, *vivement.*

Et votre fils.

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton père.

AURÈLE, *se jettant à ses pieds.*

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est chère !

# 64 LE SIÈGE DE CALAIS,

A M B L É T U S E.

Patrie, ah ! tombe aux pieds de ton Libérateur.  
Que dis-je ? en la sauvant, il lui perce le cœur.  
O sacrifice affreux plein d'horreur & de charmes !  
En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes.

(*A Mauni.*)

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels,  
Aux yeux de votre Roi sont les plus criminels ;  
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace ;  
Après ces deux héros il a marqué ma place.

M A U N I , à part , *les larmes aux yeux.*

Dieu ! que ne suis-je né dans les murs de Calais ?

A L I É N O R , *le surprenant , & avec vivacité.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglais....  
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple :  
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.  
Oui....

S A I N T - P I E R R E , *très-vivement.*

Madame , arrêtez. Je conçois votre espoir.  
De nos sexes ici distinguez le devoir :  
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre ,  
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre :  
Ceux qui, le fer en main, défendoient ce rempart,  
Ont tous droit, avant vous, aux rigueurs d'Edouard.

(*A Mauni en lui rendant son épée.*)

De mes jours dévoués, Seigneur, voici le gage.  
Ce glaive, cinquante ans, seconda mon courage :

Mais

Mais l'âge alloit m'en faire un frivole ornement ;  
Pouvois-je le quitter dans un plus beau moment ?

(*A son fils qui donne aussi son épée.*)

La France attendoit plus du tien, mon cher Aurèle :  
Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle.

(*Amblétuse remet son épée à un Ecuyer de Mauni.  
Tous les Chefs des Bourgeois mettent la main à  
leur épée, prêts à la donner.*)

Que vois-je, mes amis ? A ce concours jaloux,  
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous !  
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,  
Et le reste du peuple a des droits légitimes :  
Venez, à votre gloire il faut qu'il soit admis.  
Vos débats généreux au sort seront remis :  
En consacrant trois noms, sur tous il va répandre  
L'espoir d'un si beau choix & l'honneur d'y prétendre.

Ce choix fait, vers son Roi, tout Calais se rendra,  
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.  
Nous, aux mains d'Edouard remettant notre tête,  
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête.

(*A Aliénor.*)

Adieu, voyez mon Maître, & qu'il soit informé  
Comment il fut servi, combien il est aimé.

M A U N I, à Aliénor.

Edouard, en ces lieux, vous prescrit de l'attendre ;  
Madame ; de vos soins leur grace peut dépendre :  
J'ignore ses desseins, mais....

ALIENOR.

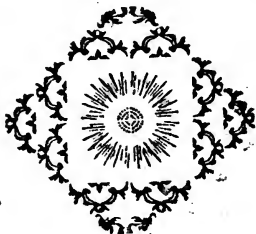
Que veut-il de moi ?

*(A Saint-Pierre.)*

Magnanime héros, je te donne ma foi  
De ne point consentir à racheter ta vie,  
Que par des actions que ta grande ame envie.

S A I N T - P I E R R E .

Ah ! voilà la vertu qui sied à votre cœur :  
Bravez plus que la mort, en bravant le malheur.

*Fin du second Acte.*

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOUARD, HARCOURT,  
CHEVALIERS ANGLAIS,  
GARDES.

EDOUARD.

ELLE est soumise enfin cette superbe ville.  
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile ,  
Et je puis , dans son sein , rassembler désormais  
Les foudres destinés aux rebelles Français.  
Les rives d'Albion , glorieuses , tranquilles ,  
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles :  
Les vaisseaux ravisseurs , dans ce port recelés ,  
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.  
Qu'il m'est doux d'affervir cette illustre contrée !  
De mes nouveaux Etats c'est la plus digne entrée.  
C'est d'ici que César , triomphant des Morins ,  
Étonna l'Océan sous l'aigle des Romains ;  
Et joignit aux Gaulois , par le droit de la guerre ,  
Ces Bretons séparés du reste de la terre.

E 2

68 LE SIEGE DE CALAIS,

C'est dans le même port que le Roi des Anglais  
Réunit leur Empire à l'Empire Français :

Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise ;  
Confondons pour jamais la Seine & la Tamise.

(*A un Chevalier.*)

Vous, au Sénat de Londre annoncez mes exploits :

Qu'il juge s'il préside aux triomphes des Rois.

Sortez tous.

(*Il retient Harcourt.*)

---

S C È N E I I.

EDOUARD, HARCOURT.

EDOUARD.

**J**E te dois cette heureuse conquête ;  
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête.  
Ton zèle, de mon fils, guidant la jeune ardeur ,  
Joint l'éclat des talens au feu de sa valeur.  
Ecoute. Il faut qu'ici, dans l'effor de ma joie ,  
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.

Tu fais que , sur son trône , abandonnant mes  
droits ,

J'approuvai le décret qui couronna Valois. .

L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage ,

Envers ce nouveau Prince exigeoit mon hommage :



Devoir honteux ! dont rien ne pouvoit m'affranchir ,

J'en rougis : mais les tems me forçoient de fléchir :

Je parus.... Mon rival, ivre de sa victoire ,

M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.

L'éclat de son Empire, avec faste étalé ,

Me montra tous les biens dont j'étois dépouillé :

Mes yeux voyant de près & son peuple & son trône ,

De mes pertes confus, dévoroient sa Couronne :

Et quand mon vain devoir jura de la servir ,

Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.

O supplice éternel d'une ame ambitieuse !

Quel tableau !.... Je sortois de mon Isle orageuse ,

Climat toujours sanglant, par la nécessité

Des querelles du trône & de la liberté ;

Où le peuple rival & tyran de son Maître ,

Veut qu'il le rende heureux & refuse de l'être.

Dans leurs jaloux débats, le Prince & les sujets

Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.

Bien-tôt leur défiance est mère de la haine :

Le Chef, pour maintenir sa puissance incertaine ,

Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins ,

Et du Corps de l'Etat néglige les besoins.

N'ai-je pas vu moi-même un Sénat téméraire

De son trône avili précipiter mon père ;

Charger , couvrir d'affronts son Monarque enchaîné ,

Pour recevoir des loix d'un enfant couronné ?

## 70 LE SIÈGE DE CALAIS,

Mais que voyois-je en France ? Un Roi, Maître  
suprême,  
En qui vous révèrez la Divinité même :  
Des Grands, que son pouvoir a seul rendu puissans,  
Du bras qui les soutient appuis reconnoissans :  
Un peuple doux, sensible... une famille immense,  
A qui le seul amour dicte l'obéissance;  
Qui laisse tous ses droits à son père asservis,  
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils.

Valois trop fortuné ! quel Roi, digne du trône ;  
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne ?  
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir !  
Pour te faire adorer , tu n'as qu'à le vouloir.

H A R C O U R T.

Seigneur, à cet excès la France vous est chère ;  
De ses peuples aimés vous voulez être père ;  
Et je vois , sur Calais, votre extrême rigueur...

E D O U A R D.

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.  
Eh ! pourrois-je inventer un supplice trop rude,  
Pour punir tant d'affronts & tant d'ingratitude ?  
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,  
Calais, à ma poursuite, a dérobé Valois :  
J'ai perdu, sous ses murs, la fleur de mon armée,  
Et la saison de vaincre en projets consumée.  
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,  
Haïssent plus mes loix qu'ils n'aiment leur cité :

Et, quand j'y vais regner , abjurant leur patrie ,  
Jusques à l'embraser pouffoient la barbarie.  
J'allois à leur fureur les livrer sans effroi. . . .  
Les dangers d'Aliénor m'ont allarmé pour toi :  
Et ces six criminels borneront ma vengeance.  
C'est en vain que pour eux tu pressois ma clémence.

H A R C O U R T.

Eh ! quoi ! vous me flattiez qu'en généreux vain-  
queur. . . .

E D O U A R D.

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.  
Ce peuple de mourans , ces déplorables restes  
Des foudres de la guerre & des fléaux célestes ,  
Conservoient leur fierté dans des yeux presqu'éteints ;  
Sous la pâleur encor leurs fronts étoient sereins :  
Leur joie a consterné mon armée immobile ;  
Ils sembloient triompher en fuyant de leur ville :  
Un seul tournoit vers elle un regard désolé ;  
On lui nomme son Roi , je le vois consolé.



SCÈNE III.

EDOUARD, HARCOURT, MAUNI,  
SAINT-PIERRE, AURÈLE,  
AMBLÉTUSE, LES TROIS  
AUTRES BOURGEOIS, GARDES.

(*Les six Bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI.

PAR votre ordre, Seigneur, j'amène vos victimes.

EDOUARD.

Perfides, qui, long-tems illustrés par vos crimes,  
Outragiez le vainqueur & le Roi des Français....

AURÈLE.

Vous, leur Roi?

SAINT-PIERRE, à son fils.

Titre vain, sans l'aveu des sujets.

(*A Edouard.*)

Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

EDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber : ton supplice s'apprête.  
Sois sûr que l'échafaud, où tu feras livré,

Du trône qui m'attend est le premier degré.  
Traître, c'est donc par toi, par ta perfide audace,  
Que ma victoire ici devient une disgrâce !  
Je veux gagner des cœurs ; & quel prix est le mien ?  
Une vaste cité sans un seul Citoyen :  
Des toits , de vains séjours qu'habite le silence ,  
Et d'un amas de murs la solitude immense.

S A I N T - P I E R R E .

Dans Londres , à vos vertus , tous les cœurs vont  
s'offrir :

Valois n'en laisse point en France à conquérir.  
Le peuple de Calais instruit votre prudence :  
Dussent tous les François s'exiler de la France ,  
Si vous prétendez voir nos cités vous servir ,  
De nouveaux Citoyens il faudra les remplir.

E D O U A R D .

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle ;  
Et bien-tôt la terreur glace un peuple rebelle.  
Mais.... qui sont ceux de vous dont le sort a fait  
choix ?

S A I N T - P I E R R E , *les montrant.*

D'Aire, les deux Wiffans, noms obscurs autrefois,  
Maintenant immortels aux fastes de l'Histoire ,  
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire ,  
Dont tous nos Citoyens se montroient si jaloux.

E D O U A R D , *avec une surprise mêlée d'admiration.*  
Quoi ! c'est-là ta famille ?

## 74 LE SIÈGE DE CALAIS,

AMBLÉTUSE, *ou un autre Bourgeois.*

Oui; quel honneur pour nous!  
Valois, sans vos rigueurs, n'auroit pu nous con-  
noître;

Et nous allons mourir pleurés par notre Maître.

AURÈLE, *avec vivacité.*

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inoui,  
Dont par vous seul, Seigneur, nos regards ont joui?  
Quand ce peuple, quittant des demeures si chères,  
L'espoir de ses enfans, les tombeaux de ses pères,  
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,  
Apportoit à nos pieds tant d'hommages divers.  
O mélange touchant de douleur, d'allégresse,  
D'envie & de pitié, d'horreur & de tendresse!

Les femmes, les vieillards nous ferroient dans leurs  
bras;

Leurs fils venoient baiser la trace de nos pas:  
Nos visages, nos mains se trempoient dans leurs  
larmes....

Ah! Seigneur, la victoire eût pour vous moins de  
charmes.

EDOUARD.

Tout m'étonne & m'irrite... Ah! c'est trop me  
braver.

De ma juste fureur rien ne peut les sauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous-même, & je prends leur défense.  
Vous aviez, à mon choix, remis ma récompense,

Quand mes vœux modérés , retranchant vos bien-  
faits ,

Toujours à vos bontés laissoient quelques regrets ;  
Eh ! bien , n'ordonnez pas , hors des champs de la  
gloire ,

Que le sang des Français fouille encor ma victoire :  
C'est-là l'unique prix que je veux obtenir ,  
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

E D O U A R D.

Quel discours ! Un exil !

H A R C O U R T.

Je ne puis vous le taire ;  
Mes yeux sont deffillés par la mort de mon frère :  
Ah ! mon zèle pour vous m'a fait son assassin ,  
Je commandois au bras qui lui perçoit le sein.  
Doublement parricide , hélas ! ma barbarie  
Frappe , depuis trois ans , le sein de ma patrie :  
Les feux qui dévoroient nos moissons , nos cités ,  
Ont éclairé par-tout mes pas ensanglantés.  
Envers vous & Valois pour n'être plus perfide ,  
Je retourne aux climats où le remords me guide ,  
Je vais , près du Jourdain , rejoindre ces Guerriers  
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers.  
Et le mien. . . .

E D O U A R D.

Quel transport de votre ame s'empare ?  
Dans quel oubli honteux la douleur vous égare ?

76 LE SIÈGE DE CALAIS,

Pleurez la mort d'un frère, & sur-tout ses erreurs :  
La patrie, à mes yeux, coûtoit aussi des pleurs :  
Mais quoi ! c'est en son Chef, en moi qu'elle reside,  
(*Regardant les Bourgeois.*)

Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

H A R C O U R T.

Seigneur....

E D O U A R D.

Ecoutez-moi. Bien loin de consentir  
A cet exil suspect....que je dois prévenir ;  
Si j'épargnois, pour vous, ce Maire & ses complices,  
Je voudrois, par leur grace, enchaîner vos services.

S A I N T - P I E R R E, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,  
S'il vous rend à mon Roi, paye assez notre mort.

E D O U A R D, *à Saint-Pierre.*

Sortez.

(*A des Soldats.*)

Dans la prison qu'on aille les conduire,  
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.

(*Les Bourgeois sortent.*)

(*A d'autres Soldats.*)

Appelez Aliénor... Non; vous-même, Mauni,  
Priez-la de vous suivre & de se rendre ici.

(*Mauni sort.*)



H A R C O U R T.

Quoi ! Seigneur, Aliénor....

E D O U A R D.

Dans le trouble où vous êtes ;  
 Vous répondriez mal à mes bontés secrètes :  
 J'attendois ce grand jour pour les faire éclater...  
 Vous ferez bien ingrat , si vous m'osez quitter.  
 C'est la seule Aliénor qui peut, avec prudence,  
 Regler, dans vos destins, les destins de la France ;  
 Et décider du sort de ces vils Citoyens,  
 Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

H A R C O U R T.

Vous espérez en vain....

E D O U A R D.

( *A Mauni.* )

Je la vois. Qu'on nous laisse.

( *A Harcourt.* )

Allez.



## S C È N E I V.

EDOUARD, ALIÉNOR.

E D O U A R D.

TANT de vertus ornent votre jeunesse,  
Que leur éclat célèbre exige des tributs,  
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus;  
Je viens vous les offrir. Ils sont dignes, Madame,  
Et du profond génie, & de la grandeur d'ame,  
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.  
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,  
Les miens, ceux de l'Etat, d'un amant & d'un père;  
Enfin les jours pros crits de ce coupable Maire.

*(Ils s'assèyent.)*

La victoire, fidèle au plus juste parti,  
Va traîner à son char mon peuple assujetti.  
Déjà laissant par-tout des traces de ma gloire,  
J'ai franchi la Dordonne, & la Seine & la Loire:  
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,  
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli:  
Encore une bataille & Paris me couronne.  
Mais les premiers Français qui, m'appelant au trône,  
De mes droits reconnus font les dignes appuis,  
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.  
Prenez ce titre auguste à ma reconnoissance:  
Vous avez, sur un père, une entière puissance;

Son exemple & le vôtre, en tous lieux révéres,  
 Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.  
 Je mets à ce service un prix inestimable.  
 J'élève votre père au rang de Connétable;  
 D'Harcourt, que vous aimez, je fais un Souverain;  
 Et, Vice-Roi de France, il reçoit votre main.  
 Londres, plus que Paris, exige ma présence;  
 Vous serez mon égale & Reine en mon absence;  
 C'est au trône, en un mot, que vous pouvez monter:  
 Mon estime vous l'offre, osez le mériter.

A L I É N O R.

J'oserais plus, Seigneur...mais, sans que je l'annonce,  
 Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

E D O U A R D.

Croyez-moi, consultez un père....

A L I E N O R.

Moi, Seigneur!

Je ne l'outrage point...j'ai consulté mon cœur.

E D O U A R D.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

A L I E N O R.

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.  
 Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,  
 Je pleurerais mon père & servirois mon Roi.

80 LE SIÈGE DE CALAIS,

Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être  
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour  
Maître :

Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,  
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

E D O U A R D.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.  
Votre Maître au respect devoit du moins s'attendre.

A L I É N O R, *se levant.*

Vous n'êtes point mon Maître, & vous savez nos  
loix ;

Je respecte Edouard.... s'il respecte Valois.

E D O U A R D, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles loix ! ou plutôt quel nom imaginaire  
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mère ?  
Est-ce à vous de citer, comme loi de l'Etat,  
Un abus, condamné dans tout autre climat ;  
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,  
Qui, pour tout votre sexe, est un affront insigne ;  
Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté,  
Qui sert également la gloire & la beauté ;  
Qui, du rang de ses Rois, bien loin de vous proscrire,  
Au dessus de leur trône élève votre Empire.  
Ah ! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.  
Ma mère est le héros qui m'apprit à régner.  
De vos trois derniers Rois cette sœur magnanime  
M'a transmis, sur les Lys, un titre légitime.

Qui

Qui peut d'un droit si saint me priver désormais ?  
Quel autre doit régner sur la France ?

A L I É N O R.

Un Français.

Lorsqu'en nommant un Roi, nos généreux ancêtres  
Ont nommé dans ses fils la race de nos Maîtres,  
Quand des Soldats vainqueurs portoient sur un  
pavois

Le plus vaillant Soldat, père de tous nos Rois ;  
D'un peuple libre & fier, qui se donnoit lui-même ;  
Tel fut le premier vœu, la loi juste & suprême,  
Que son sceptre, en tout tems, aux François réservé,  
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé :  
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,  
De ce trône, à mon sexe, interdit l'héritage ;  
C'est de peur que l'hymen, qui doit nous engager ;  
Ne couronne, en nos fils, les fils de l'Etranger.  
Avant vous, cette loi contre vous fut portée :  
Ecrute au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,  
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers,  
Par trois races de Rois & neuf siècles entiers.  
Le Français, dans son Prince, aime à trouver un  
frère,

Qui, né fils de l'Etat, en devienne le père.  
L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,  
N'ont jamais divisé nos vœux & nos tributs.  
De-là cet amour tendre & cette idolâtrie  
Qui dans le Souverain adore la Patrie :

T O M E II.

F

## 82 LE SIÈGE DE CALAIS,

Sublime passion d'un peuple impétueux,  
De l'Empire des Lys fondement vertueux;  
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,  
Fait à cent Souverains envier nos Monarques.

E D O U A R D.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé.  
C'est moi qu'à cet excès j'aurois dû voir aimé;  
Peuple ingrat!.... Mais il faut que ta haine fléchisse,  
Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse.  
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,  
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.  
Du sang qui va couler, je vous rends responsable.  
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,  
Cette fausse vertu, ce préjugé des loix,  
Qui traite en Etranger le pur sang de vos Rois;  
Vous livrez à la mort ces Citoyens rebelles,  
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles:  
L'honneur de conquérir & votre père & vous,  
M'alloit faire pour eux oublier mon courroux.

A L I É N O R.

Je le vois à regret, Seigneur; la Renommée  
Vous peint fidèlement à l'Europe allarmée:  
Autant vous déployez de grace & de douceur;  
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur;  
Autant vous vous armez d'une haine terrible  
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.  
Mais je ne peux changer. Ces braves Citoyens,  
Qui, mourant pour l'Etat, en sont les vrais soutiens;

Savent qu'à leur grand cœur mon ame porte envie;  
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.  
Plus qu'eux même, il est vrai, leur mort me fait  
frémir.....

Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

EDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare.  
Gardez... que, sans tarder, l'échafaud se prépare.

SCÈNE V.

EDOUARD, HARCOURT,  
ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *voyant Harcourt qui entre avec les Gardes.*

AH! de nos Citoyens viens défendre les jours;  
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours;  
Toi seul les as perdus; & s'ils meurent, j'expire.

HARCOURT, *vivement à Edouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire?  
La valeur de ce Maire & ses rares vertus.....

EDOUARD.

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je?

ALIÉNOR.

(A Harcourt.) (A Edouard.)

Ton arrêt. Jamais à son courage

Je n'aurois pu tracer une leçon plus sage.

Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.

Je fais quel défenseur je peux leur susciter ,

Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible ;

Que le bonheur encor ne rend pas inflexible....

Que dis-je ? votre armée où je porte mes pleurs ,

Vous fera, malgré vous, abjurer vos fureurs :

Ses Chefs ne voudront pas que, de votre injustice ;

Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse ;

Que l'univers accuse un peuple de héros

D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux :

L'Anglois n'obéit plus, lorsque son Roi l'outrage.

(A Harcourt.)

Toi, vers nos Citoyens que ta foi se dégage :

Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins ;

Je les verrois vainqueurs, &amp; vainqueurs plus humains :

Songe, si de la mort ton bras ne les délivre ,

Que tu m'as fait serment...de ne leur point survivre.

(Elle sort.)





SCÈNE VI.

EDOUARD, HARCOURT.

EDOUARD.

Quoi ! je veux pardonner, on me force à punir :  
Je vois, par mes bontés, tous les cœurs s'endurcir.  
Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence ?  
Je voulois vous nommer Vice-Roi de la France,  
Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur :  
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, Seigneur.

Puis-je me plaindre, hélas ! de sa vertu sévère ? ...  
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un frère.  
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon  
fort :

Sauvez ces malheureux pour qui mon frère est mort ;  
Leur supplice est ma honte, & mon cœur le partage,  
La mort de Régulus déshonora Carthage.

(*Très-vivement.*)

Craignez qu'un même affront ne vous couvre au-  
jourd'hui.

Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui :  
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,  
A la gloire, à l'amour, au bien de la Patrie.

## 86 LE SIÈGE DE CALAIS,

Vous, sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés ;  
 Vous n'êtes plus vous-même... ou vous les admirez.  
 Votre ame, en les perdant, gémit la première.  
 Vous démentez le cours de votre vie entière.  
 De cet égarement n'osez-vous revenir ?  
 Quel faux honneur encor semble vous retenir ?  
 Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable ;  
 Un Prince y peut tomber sans devenir coupable ;  
 Il l'est, si sa fierté refuse d'en sortir.

EDOUARD.

Vous voulez me quitter & croyez me fléchir !  
 Vous pensez, pour autrui, désarmer ma vengeance ;  
 Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence !  
 Non, non. Avec plaisir je perds ces malheureux,  
 Puisque c'est vous, ingrat, que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat ! ... Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?  
 J'aspire à vous sauver d'horribles injustices ;  
 Ecoutez ma prière, & c'est vous acquitter.  
 Vos reproches cruels me forcent d'ajouter ,  
 Qu'en défendant, Seigneur, ces illustres victimes,  
 Sur elles, près de vous, j'ai des droits légitimes.  
 Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,  
 Auriez-vous une grace à refuser ici ?

EDOUARD.

C'en est trop. Réprimez cette audace importune.  
 Vous avois-je mandé, lorsque votre infortune

Vint, par mes prompts secours, relever ses débris ?  
Vos services dès-lors font des devoirs remplis.  
Votre sang appartient au véritable Maître ,  
Qu'un serment libre & saint vous force à reconnaître :

Je le suis... & je fais contraindre au repentir  
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.

(*Il sort.*)

---

## S C È N E V I I.

H A R C O U R T.

QUELLE confusion, & quel reproche infâme !  
Je ne vis plus.... la honte est le néant de l'ame.  
Voilà le terme affreux du bonheur passager  
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'Étranger.  
Si-tôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte  
Le faste intéressé d'une amitié contrainte ;  
La faveur disparoît : les flétrissans mépris  
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays :  
Et tirant de sa faute un cruel avantage ,  
On veut que, sans murmure, il dévore l'outrage.  
On est juste.... Ah ! j'invite à marcher sur mes pas.  
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats ?  
Tremblez, foibles sujets, qui trahissez vos Maîtres ;  
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.

## 88 LE SIÈGE DE CALAIS,

Mais allons voir ce Maire, & partageons son sort.  
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort ;  
Qu'on dise, en apprenant cet effort magnanime :  
Il feroit mort moins grand, s'il eût vécu sans crime.

*Fin du troisième Acte.*

---

Plusieurs personnes ont exigé que l'on rétablît les deux premiers vers de ce monologue, qui n'ont pas été bien entendus à la première représentation, & qui ont été changés ainsi aux représentations suivantes :

Ah ! je respire à peine, & cette honte infâme  
Dans un néant affreux semble plonger mon ame.  
Voilà le terme, hélas ! &c.



ACTE IV.

*Le Théâtre représente la Prison.*

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-PIERRE, AURÈLE,  
AMBLÉTUSE, LES TROIS  
AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE.

O MON fils ! mes amis , qui l'eût pensé jamais ,  
Que nous habiterions ce séjour des forfaits ?  
Ah ! sans doute , avant nous , ces chaînes flétrissantes  
Ont courbé , sous leur poids , les vertus gémissantes :  
Mais combien de mortels voudroient nous disputer ,  
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter !  
Que je te dois d'encens , Souverain de mon être !  
Pour quels brillans destins ta bonté me fit naître !  
Si , dans l'obscurité , tu plaças mon berceau ,  
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau .  
Je vois ce noble éclat , étendu sur la France ,  
Des siècles reculés franchir l'espace immense ;

90 LE SIÈGE DE CALAIS,

Et Calais recevant, de vingt peuples jaloux,  
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous.

Jouïssons, mes amis, de notre heure dernière,  
Et des fruits qu'elle laisse à la Patrie entière :  
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir  
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir,  
Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes,  
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

A U R È L E.

Ah ! que, né d'un tel père, un fils s'en applaudit !  
Mon ame, entre vos bras, s'enflamme & s'agrandit.  
Voilà comme aux vertus, guidant mes pas dociles,  
Vous saviez m'appplanir leurs sentiers difficiles :  
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir :  
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir.

Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,  
Vous donne de vos soins la digne récompense.  
Que me desiriez-vous après les plus longs jours ?  
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours :  
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre ;  
Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre.  
Aux victimes d'Etat qui livrent leur grand cœur,  
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les Bourgeois.*

Ah ! j'y crois voir leur sang, le tien qui se confondent ;

A tes derniers sanglots mes entrailles répondent.

(*A Amblétuse, montrant son fils.*

Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau ;  
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau ?

(*Se reprenant avec chaleur.*)

Vous qui me connoissez, pardonnez ce murmure :

On pleure sa victoire en domtant la nature.

Jamais un cœur Français ne la peut étouffer.

Mais.... il en est plus grand d'oser en triompher :

Dans ces combats affreux tout son sang se soulève ;

Il marche au sacrifice, il frémit.... & l'achève.

## SCÈNE II.

MAUNI, LES SIX BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*

JE viens, digne Français, t'apporter des tributs

Que le plus juste orgueil n'auroit pas attendus.

Nos Chevaliers Anglais, jaloux de ton courage,

Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage :

## 92 LE SIÈGE DE CALAIS,

S'ils n'offensoient leur Prince, au fond de ces cachots,  
Tu verrois à tes pieds cette cour de héros.

Mais libre en t'admirant, comme en jugeant son  
Maître,

Londres va desirer de t'avoir donné l'être.

(*Aux six Bourgeois.*)

Votre amour pour vos loix & pour votre pays

D'un peuple juste & fier enchante les esprits.

L'Anglais est Citoyen : & sa raison suprême

Veut qu'une nation se chérisse elle-même :

Le lien fraternel qui joint tous les humains,

Se ferre en chaque Etat par d'autres nœuds plus  
saints :

Je fais que, mis au jour, nourri par l'Angleterre,

Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre :

Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils.

Je hais ces cœurs glacés & morts pour leur pays ;

Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,

S'honorent du grand nom de Citoyens du monde ;

Feignent, dans tout climat, d'aimer l'humanité,

Pour ne la point servir dans leur propre cité :

Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,

Et dignes du néant, par l'oubli de leur être.

### S A I N T - P I E R R E.

Nous l'avouerons sans fard ; mourant pour les Fran-  
çais,

Nous espérons laisser des noms chers aux Anglais :



Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,  
Notre plus beau laurier, Seigneur, est son estime.

M A U N I.

Cette estime n'est pas un titre infructueux :  
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux.  
L'épouse d'Edouard, l'intrépide Isabelle,  
Qui vient de triompher de l'Ecoffais rebelle,  
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,  
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,  
A la voix d'Aliénor, a pris votre défense,  
Et d'un époux, qui l'aime, implore la clémence.  
Vous avez vu leur fils qui, dès ses premiers jours,  
Eclipse Edouard même au plus haut de son cours :  
Héros dans le combat, homme après la victoire,  
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire :  
Son père, qui lui doit les palmes de Créci,  
Sans doute par ses soins va se voir adouci :  
La nature & l'amour, pour vous d'intelligence,  
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

A U R È L E , *avec transport.*

Mon père... Ah ! vous vivrez.

M A U N I.

Après son noble effort,  
Vivant il jouira de l'honneur de sa mort.  
Mais je vois Aliénor & ses vives allarmes...



## SCÈNE III.

ALIENOR, MAUNI, LES SIX  
BOURGEOIS.

ALIENOR.

ILLUSTRES malheureux, pardonnez à mes larmes.  
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,  
Laisser quelques momens... à mes derniers adieux.  
Dans la cour du palais, au dessus de vos têtes,  
J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.  
Harcourt pâle, tremblant, & les yeux égarés,  
A détourné de moi ses pas désespérés;  
Sa voix & ses sanglots expiroient dans sa bouche :  
Ce seul mot a rompu son silence farouche :  
*Ils vont mourir... il fuit en m'arrachant le cœur.*

MAUNI.

Quoi ! Rien n'a défarmé le courroux du vainqueur ;  
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la Reine ?

ALIÉNOR.

Eh ! que peut la pitié sur cette ame inhumaine ?  
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille & fier,  
Tomber des légions sous la flamme & le fer ;  
Des débris & des morts couvrir les mers sanglantes ;  
Enfin des nations pour lui seul expirantes ?

Son orgueil s'accoutume à compter les mortels  
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels;  
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes,  
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes;  
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir  
Un cœur, qui dans le sang apprit à s'endurcir?

M A U N I.

Ah! tant de résistance irrite mon audace.  
Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,  
Faisons parler enfin la dure vérité;  
D'un homme & d'un Anglais montrons la liberté.

S A I N T - P I E R R E.

Généreux ennemi, qu'allez-vous entreprendre?  
Ah! daignez écouter....

M A U N I.

Je ne puis rien entendre.  
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour  
vous;  
Il vous couvre de gloire, & la honte est pour nous.  
( *Il sort.* )



## S C È N E I V.

ALIÉNOR, LES SIX BOURGEOIS.

A L I É N O R.

AH! du cœur d'Edouard c'est en vain qu'il espère,  
 Il est inexorable, & tout craint sa colère :  
 Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats,  
 Qu'il réduit l'Anglais même à murmurer tout bas :  
 On blâme sa fureur, mais elle est obéie.  
 Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.  
 Hélas! votre salut en mes mains fut remis:  
 Mais je rougirois trop de vous dire à quel prix....

S A I N T - P I E R R E.

Vous avez fait le choix qu'on nous auroit vu faire ;  
 N'en parlons plus. Quel est le sort de votre père ?

A L I É N O R.

Lui seul, pour vous encor me peut faire entrevoir  
 La tremblante lueur d'un foible & doux espoir.  
 Edouard, consommant ses affreux sacrifices,  
 Vouloit que ce Héros partageât vos supplices...  
 Ah! cessez d'en frémir. Attendri par mes pleurs,  
 Son fils a prévenu ce comble des horreurs.  
 Par ses soins, près du Roi, mon père se va rendre ;  
 Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.

Vous

Vous connoissez Valois, & le rendre retour  
Dont son cœur paternel a payé notre amour.  
Oui, dû-il pour vous seuls céder une province,  
Des sujets tels que vous valent le plus grand Prince;  
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,  
Et la rançon des Rois est due à leurs soutiens.

## S A I N T - P I E R R E.

Inspire mieux mon Maître, ô puissance céleste !  
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste.  
Partez, opposez-vous à ce dangereux soin ;  
Qu'on permette ma mort, l'Etat en a besoin.

Vous voyez cette guerre, en disgraces féconde,  
De nos débris fameux couvrir la terre & l'onde :  
Chez les Français, toujours l'excès du sentiment  
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand :  
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage  
Servir à leur défaite & hâter leur naufrage,  
Dans un dépit amer, hélas ! ils ont pensé  
Que le siècle est déchu, que leur règne est passé.  
Mais qu'il s'élève enfin dans cette erreur commune,  
Une ame inébranlable aux coups de l'infortune,  
Digne de nos aïeux & de ces tems si chers  
Où les Lys florissans ombrageoient l'Univers ;  
Et vous verrez soudain, par tout ce peuple avide,  
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide ;  
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,  
Son noble enthousiasme embrâsera les cœurs :

## 98 LE SIEGE DE CALAIS,

Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,  
Ils forceront le fort par leur constance extrême :  
Et peut-être à l'Etat rendront un plus beau jour,  
Que ces jours qu'ils croyoient regretter sans retour.  
Voilà de notre mort les fruits inséparables;  
Notre sang va par-tout enfanter nos semblables.

### A M B L É T U S E.

Bien plus. Si du destin les nouvelles rigueurs  
Chez nos neveux un jour ramenoient nos malheurs,  
Du Héros de Calais l'impérieux exemple,  
Que la gloire, à leurs yeux, offrira dans son temple,  
Jusques au fond des cœurs attendris & confus  
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus;  
Et dans les Citoyens, du rang même où nous som-  
mes,  
Déployer le génie & l'ame des grands hommes.  
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,  
Par une belle mort se survit à jamais,  
Et qu'après un long cours de siècles & d'années,  
De sa Patrie encore on fait les destinées.

### A L I É N O R.

O courage ! ô vertu ! dont l'héroïque ardeur,  
Etonnant la raison, s'empare de mon cœur.  
Ils font presque approuver à mon ame ravie,  
Et desirer pour eux ce trépas que j'envie.  
Valois leur devra tout.... & souvent, en effet,  
Le sort des Souverains dépend d'un seul sujet.

Harcourt trahit son Prince & d'Artois l'abandonne;  
 Un Maire de Calais raffermir sa Couronne!  
 Quelle leçon pour vous, superbes Potentats!  
 Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas:  
 Tel qui, sous l'oppresseur, loin de vos yeux, expire,  
 Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.

Malheureux, fiez-vous aux fureurs d'Edouard:  
 Les offres de Valois arriveront trop tard.

S C È N E V.

ALIENOR, LES SIX BOURGEOIS,  
 UN OFFICIER ANGLAIS,  
 GARDES.

L'OFFICIER.

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,

Edouard a signé cet arrêt exécration.

Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,  
 On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, à sa Suivante.

Fuyons....Soutenez-moi. La force m'abandonne.

L'appareil de leur mort me suit & m'environne.

(A Saint-Pierre.)

100 LE SIEGE DE CALAIS,

Mon père, pardonnez, je tombe dans vos bras :  
Recevez ce doux nom que je vous dois : hélas !  
Vous m'avez inspiré la vertu....

S A I N T - P I E R R E .

Le courage :

A L I É N O R .

Ah ! ce fatal moment n'en permet point l'usage.  
Pleurer ceux qu'on admire, est-ce les offenser ?...  
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser !...  
Quoi ! le fer va frapper le fils auprès du père ,  
Sur les corps expirans de leur famille entière !  
L'horreur glace mes sens & m'étouffe la voix.

S A I N T - P I E R R E , *un peu attendri.*

Adieu, Madame.

A L I É N O R .

Adieu, pour la dernière fois :

(*Elle sort.*)





SCÈNE VI.

SAINT-PIERRE, LES SIX  
BOURGEOIS, L'OFFICIER,  
GARDES.

SAINT-PIERRE.

FAUT-IL vous suivre ?

L'OFFICIER.

Hélas ! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE.

Anglais, vous pleurez tous.

L'OFFICIER.

Ton courage invincible  
Semble épuiser le mien... Quel surcroît de douleurs,  
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs !

SAINT-PIERRE, *embrassant les Bourgeois.*

On vient. Embrassons-nous... Je marche à votre tête.  
Martyrs de la Patrie, allons, la palme est prête.

*(Il va pour sortir.)*

Mais.... que nous veut Harcourt ?



## SCÈNE VII.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, LES  
SIX BOURGEOIS, HARCOURT,  
L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, à l'Officier & aux Gardes.

SORTEZ, braves Guerriers;  
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.

(L'Officier & les  
(Aux Bourgeois.) Gardes sortent.)  
Français.... Ah! de ce nom ne pourrai-je être digne?  
(A Saint-Pierre seul.)

Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne :  
Oui, j'ai perdu mon frère, & vous, & mon pays;  
Cette main fume encor du sang de votre fils :  
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace,  
De ce jeune Guerrier j'apporte ici la grace.

SAINT-PIERRE, avec joie.  
Ciel!

HARCOURT.

Il feroit affreux que du commun malheur  
Une seule famille épuisât la rigueur....

S A I N T - P I E R R E .

Quoi ! ... quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice ?

H A R C O U R T .

*(Vivement, comme une chose qui lui échappe.)*

Sans doute, un autre y court avec plus de justice.

*(A Aurèle, en se reprenant.)*

Partez, l'échange est fait, marchez au camp Français :

Il n'est pas loin du nôtre, & vos guides sont prêts.

Allez, & renonçant à des vertus stériles,

Plus que votre trépas rendez vos jours utiles ;

Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon Roi

Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

A U R È L E .

Mon père..... Non, Seigneur. Qui ? moi, que j'abandonne....

H A R C O U R T .

C'est au nom d'Edouard qu'ici je vous l'ordonne.

Partez.

A U R È L E , avec fureur.

Quel est celui dont l'injuste vertu ;

S'offrant pour me sauver....

S A I N T - P I E R R E .

Eh ! le méconnois-tu ? ...

C'est Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi!

SAINT-PIERRE.

Vous-même. Oui, je lis dans votre ame ;  
 J'y surprends un projet que j'admire & je blâme :  
 Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas ;  
 Vous trompez Edouard , vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien ! s'il étoit vrai, ce projet équitable ,  
 Qui sauvant l'innocent, dévoueroit le coupable?...

AURÈLE.

Quoi ! je consentirois?...

SAINT-PIERRE.

Vous oseriez penser?...

HARCOURT, *impétueusement.*

Il doit y consentir, vous l'y devez forcer.  
 Je conçois vos refus , j'entreprends de les vaincre :  
 C'est peu de vous toucher , j'aspire à vous con-  
 vaincre :

Le tems presse. Ecoutez. Ce n'est point vous, hélas !  
 Intrépide vieillard , que j'arrache au trépas :

L'honneur peut murmurer que ce grand sacrifice  
 Soit votre digne ouvrage , & sans vous s'accomplisse,  
 Je le fais. Mais ce fils, qu'au milieu des tourmens  
 Un zèle aveugle immole à la fleur de ses ans ;  
 Lui que dans votre cœur réclame la nature ;  
 Lui, ce Héros naissant, dont la grandeur future

Aux vœux de nos Guerriers s'annonce avec éclat,  
 Vous devez ses vertus aux besoins de l'Etat.  
 Choisissez entre nous comme choisir la France.  
 Croyez-vous qu'un moment sa justice balance,  
 Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour  
 Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour?  
 Mourant sans votre fils, votre gloire est la même:  
 Et si vous m'admettez à cet honneur suprême,  
 Quels que soient mes forfaits, je les répare tous;  
 C'est un laurier de plus pour la France & pour vous.  
 Songez sur-tout, songez qu'à ce jeune courage  
 Des fruits de votre mort vous devez l'héritage:  
 Avec combien d'ardeur on verra nos Français  
 Suivre aux combats le fils du Héros de Calais!  
 Pour ses heureux talens quelle vaste carrière!  
 Ah! voyez-le venger sa famille & son père;  
 Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,  
 Monter sur votre tombe au rang des Chevaliers,  
 Et fonder de Héros une race nouvelle,  
 Digne dans tous les tems d'une source si belle,  
 Se vouant d'âge en âge à la gloire des Lys;  
 Et que vous immoliez dans ce vertueux fils....  
 Eh bien! ce tendre espoir vous arrache des larmes...  
 (*Avec transport à Aurèle, en lui présentant son épée.*)  
 Pars, accepte ce fer, rend l'honneur à mes armes.

## A U R È L E.

Moi, tromper Edouard, fuir & me parjurer,  
 De mon père expirant oser me séparer;

106 LE SIÈGE DE CALAIS,

Moi , qui m'étois flatté qu'une pitié soudaine ,  
Voyant tomber ma tête , épargneroit la sienne !

H A R C O U R T.

Tu redoubles tes maux en y joignant les tiens.

A U R È L E.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

H A R C O U R T.

L'espoir de le venger....

A U R È L E.

L'horreur de lui survivre....

H A R C O U R T.

Te défend de mourir.

A U R È L E.

Me contraint de le suivre.

H A R C O U R T.

Malheureux, mais nos jours sont le bien de l'Etat.

A U R È L E.

Vivez donc en Héros, moi je meurs en soldat.  
Les besoins de l'Etat demandent un grand homme :  
La France vous regarde & la gloire vous nomme.

S A I N T - P I E R R E.

( *A Harcourt.* )

Mon fils , mon digne fils... Calmez ces vains transferts,  
L'aveugle désespoir égare vos remords ;

Seigneur. Eh ! se peut-il que votre ame séduite  
 Pense qu'envers mon Roi votre mort vous acquitte ?  
 Vous, devenu coupable envers l'Etat & lui ,  
 Pour les avoir privés de leur plus ferme appui ,  
 Vous vous perdez encore , inutile victime :  
 Ah ! loin de réparer , c'est consommer le crime.  
 Allez sauver la France, & d'une heureuse main  
 Retirer tous les traits dont vous perciez son sein :  
 Que je rende, en mourant, à cette auguste mère,  
 Le plus grand de ses fils.... & le plus nécessaire.  
 De nos jeunes Français l'imprudente chaleur  
 Des vertus du Guerrier n'a plus que la valeur :  
 Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,  
 Vous réglez d'un coup d'œil les destins de la Terre :  
 Par une longue étude & d'assidus travaux ,  
 Vos talens ont surpris les secrets des Héros :  
 Ramenez dans nos camps cette noble science ,  
 L'ame du vrai courage & l'œil de la prudence ;  
 Cet art, qu'apprit de vous notre injuste vainqueur ;  
 Allez, que mon pays vous doive son bonheur.  
 Je vous mets dans les bras de la France affligée ;  
 Expirez digne d'elle , après l'avoir vengée.

H A R C O U R T.

Ah ! peut-elle jamais me confier son sort ?



S C È N E V I I I.

Les Auteurs précédens, L'OFFICIER,  
G A R D E S.

L'OFFICIER, à *Harcourt.*

SEIGNEUR, l'ordre est venu...je les mène à la mort.

H A R C O U R T, à *Saint-Pierre & à son fils.*

Vous triomphez, cruels ! votre affreuse constance  
Me ravit, sans retour, ma dernière espérance....  
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(*Il sort furieux.*)

S A I N T - P I E R R E.

(*A son fils.*)

Vivez pour votre Roi... Viens mourir dans mes bras.

*Fin du quatrième Acte.*





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDOUARD, MAUNI.

EDOUARD.

J'AI pesé vos raisons, j'en conçois l'importance ;  
Souvent la politique invite à la clémence.

J'excuse, dans Harcourt, une aveugle chaleur,  
Premier emportement de l'extrême douleur :  
Sans vous, par son orgueil, ma colère allumée,  
L'eût dépouillé du rang de Chef de mon armée.

Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,  
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.

Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,  
Et je sens qu'il y va du trône de la France :

Ces superbes vaincus échappés à mes loix,  
Iroient par-tout apprendre à rejeter mes droits.

Sur ce Maire employons mon heureuse industrie :

Je connois le vulgaire ; il chérit peu sa vie,

Lorsqu'en un fort obscur il la voit consommer :

Mais s'il peut être grand, il commence à l'aimer.

## 110 LE SIÈGE DE CALAIS,

Je fais ses préjugés & l'art de les détruire;  
Tel brave les tourmens, qu'un bienfait peut séduire;  
Et les Rois ont toujours un charme impérieux  
Sur ces derniers humains, nés & nourris loin d'eux.  
Ce Maire a vu de près l'appareil du supplice :  
Qu'il vienne en ce moment.

M A U N I.

Je doute qu'il fléchisse.  
O mon Roi ! si son cœur résiste à vos efforts,  
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos transports.  
(*Il sort.*)

---

## SCÈNE II.

EDOUARD, SAINT-PIERRE.

EDOUARD, *assis.*

VIENS, superbe ennemi, qui prends pour l'hé-  
roïsme, le courage, le fanatisme, le  
Le courage insensé d'un ardent fanatisme;  
Un Monarque indulgent qui chérit les vertus,  
Daigne, dans tes pareils, en respecter l'abus.  
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,  
Veut à ton choix enfin laisser ta destinée,  
Et plaignant une erreur que tu peux abjurer,  
Au lieu de te punir, consent de t'éclairer.

Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes tentes ;  
 De tes concitoyens les troupes défaillantes :  
 Victimes de la faim & d'un farouche orgueil,  
 Ils tomboient, les chemins devenoient leur cercueil :  
 Pour aller jusqu'au Roi que leur cœur me préfère,  
 Il faut que ma bonté soutienne leur misère.  
 Déjà ces malheureux, par mes ordres nourris,  
 D'un bienfait imprévu paroissent attendris :  
 Tu pourrois, achevant leur conquête facile,  
 Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville ;  
 Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au  
 mien,  
 Et mon fils se promet d'être l'ami du tien.  
 Cède au tems, au vainqueur, que seul tu dois con-  
 naître,  
 Laisse au sort des traités à fixer ton vrai Maître ;  
 Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.  
 Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter ?  
 Quels Grands, sur l'échafaud, te prendront pour  
 modèle ?  
 Va, les seuls Rois heureux ont une Cour fidèle :  
 Et si je règne enfin, tu n'es dans l'avenir  
 Qu'un criminel obscur que la loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai désiré, pour prix de mon courage,  
 Le bien de mon pays, sa gloire, & son suffrage.  
 Si la France succombe enfin sous vos exploits,  
 Il m'est doux que mon nom périclite avec ses loix.

## 112 LE SIÈGE DE CALAIS,

Vos armes cependant sont loin de les détruire ;  
 Je le vois par les soins qu'on prend pour me séduire.  
 Oui, sur ma Nation, sur son génie ardent,  
 D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant :  
 Mais le coup est porté. Si jamais ma foiblesse  
 De mes premiers efforts démentoit la noblesse ;  
 Le sentier de l'honneur, que mes pas ont tracé,  
 Par mon lâche retour ne peut être effacé :  
 Vos bontés, sur les cœurs, obtiennent quelque  
 empire ;  
 Mais le Français combat l'ennemi qu'il admire,  
 Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits,  
 Ils voudront, en vainqueurs,.... les rendre à vos  
 sujets.

E D O U A R D.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime?...

S A I N T - P I E R R E

J'aurois votre faveur, & perdrais votre estime !  
 Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs,  
 Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.  
 Eh ! comptez-vous pour rien la foi pure & sacrée,  
 Qu'à Valois... votre bouche & la mienne ont jurée ?  
 Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir ;  
 Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir.  
 Dieu ! que la politique avilit la Couronne,  
 Que la probité simple honoreroit le Trône !  
 Valois de ses sermens ne fait point s'affranchir ;  
 Trompé par ses rivaux, est-ce à lui d'en rougir ?

Eh !

Eh ! comment à mon Roi deviendrois-je infidèle ,  
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle ?

EDOUARD , *se levant.*

Eh bien ! cours au trépas, que tu sembles chercher.  
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher.

A la rebellion tu joins encor l'outrage !

Mais je ferai pâlir ton superbe courage.

Que le coupable sang de ton fils expire

Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé.

Toi seul es son bourreau ; ses derniers cris peut-être

Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître.

SAINT-PIERRE , *tremblant.*

O mon fils ! quel moment pour ce cœur paternel !...

(*Reprenant sa fermeté.*)

Mais... tu souffrirais plus à me voir criminel.

EDOUARD.

Inhumain !

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre & menace & promesse ;

J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse :

Je crois voir sur nous deux les yeux de l'Univers ,

Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts :

On regarde Edouard conseillant l'infamie ,

Pour corrompre un sujet épuisant son génie :

Quel mortel , de mon sort ne seroit pas jaloux ?

Vous me forcez, Seigneur, ... d'être plus grand que

vous.

(*Mauni entre avec les Gardes.*)

Gardes... Qu'avec les siens on le traîne au supplice.

(*Les Gardes emmènent Saint-Pierre.*)

## S C È N E I I I.

EDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI,  
UN HÉRAUT D'ARMES,  
G A R D E S.

ALIÉNOR, à Mauni, voyant qu'on emmène  
Saint-Pierre.

AH! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.

(*A Edouard.*)

(*Mauni sort.*)

Par votre ordre, Seigneur, je quittois ces remparts;

Ce Héraut de Valois a frappé mes regards;

Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,

Je reviens avec lui racheter nos ôtages.

Nous ignorons du Roi le généreux dessein;

Lui-même, en cet écrit, l'a tracé de sa main:

Mais on fait seulement qu'une offre inespérée

De ses fujets proscrits rend la grace assurée.

E D O U A R D, lisant la lettre.

» Toi, qui t'osant nommer le vrai Roi des Français;

» Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône;

» Si, tu veux épargner les Héros de Calais,  
 » Je t'offre les moyens d'acquérir ma Couronne.  
 » Viens seul, avec moi seul, par un noble combat,  
 » Finir tous les malheurs de nos sujets fidèles :  
 » Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'Etat ;  
 » En dignes Chevaliers terminons nos querelles. «

(*Avec transport.*)

(*A ses Gardes.*)

Tous mes vœux sont remplis. Qu'on brise l'échafaud :

Que de riches présens on charge ce Héraut :  
 Rendez-lui ces captifs qu'à Valois j'abandonne,  
 Valois...mérite enfin de disputer mon trône.

(*Au Héraut.*)

Va, qu'il choisisse l'heure & fasse ouvrir le champ ;  
 Cours, je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, *au Héraut.*

Arrête. Il faut apprendre aux Français qui l'ignorent,  
 Cet excès de vertu du Maître qu'ils adorent.  
 Peuple, ton Souverain veut s'exposer pour toi,  
 Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton Roi !

(*A Edouard.*)

Non, Seigneur ; ce cartel qu'en frémissant j'admire,  
 Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire.  
 Mais... Melun dans ces lieux ?



SCÈNE IV.

EDOUARD, ALIÉNOR, MELUN,  
MAUNI, LE HÉRAUT D'ARMES,  
GARDES.)

ALIÉNOR.

AH! Comte, savez-vous  
Pour quel dessein le Roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère;  
Et j'accours, sur le cri de notre armée entière,  
Désavouer du Roi l'imprudente valeur,  
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur.  
Oui, Prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière,  
Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière.

Non pas que le succès allarme nos esprits.  
Mais pour mon Roi vainqueur voyons-nous quelque  
prix?

Quand il vient hazarder le sceptre de la France,  
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?  
Avez-vous consulté votre Sénat jaloux?  
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.  
Je fais que pour Valois, le meilleur de nos Princes,  
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;



Mais, Seigneur, le répandre est notre premier bien,  
 Puisqu'il en est avare, & prodigue du sien.  
 D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?  
 Peut-il à d'autres Rois transporter sa Couronne,  
 Aux mains d'un Etranger l'exposer aujourd'hui?  
 La loi qui fait le Prince est au dessus de lui.  
 Quand vous immoleriez Philippe & ses fils même,  
 Vainement votre front attend son diadème:  
 Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,  
 Les derniers des Français ont des droits avant vous.  
 Je parle au nom des Grands, du peuple & de l'armée.  
 Mes devoirs sont remplis.

*(Il sort avec le Héraut d'armes.)*

## SCÈNE V.

EDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI,  
 GARDES.

EDOUARD, *furieux.*

O colère enflammée!....

L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur!...

Ingrate nation qu'a chéri mon erreur,

Je vais justifier l'horreur que je t'inspire:

Qui ne peut te soumettre, osera te détruire.

## 118 LE SIÈGE DE CALAIS,

Si je ne puis régner dans les murs de Paris,  
Tremble, je régnerai sur leurs sanglans débris.  
C'est ici le dépôt de vengeance & de haine,  
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine :  
Je ferai de la France un plus affreux désert  
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert :  
On verra , sous les coups d'un vainqueur & d'un  
Maître,  
Dans la flâme & le sang vos cités disparaître :  
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers,  
Des nuages de cendre obscurcissent les airs :  
Qu'immolés à l'instant ce Maire & ses complices,  
D'un courroux immortel consacrent les prémices.  
(*Il tombe dans un fauteuil , tout hors de lui.*)

MAUNI.

Seigneur....

EDOUARD.

Allez, vous dis-je ?

ALIÉNOR.

O transports pleins d'horreurs !  
Altière ambition, voilà donc tes fureurs !  
Tu fais de l'homme un tigre ; & ta rage effrénée...

EDOUARD, *s'apercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée ?  
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *sans dureté.*

J'ai suivi vos drapeaux ;  
 Pour guider vos soldats & non pas vos bourreaux :  
 Seigneur, je vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,  
 Plus que votre faveur, je chéris votre gloire :  
 L'Anglais n'est point esclave en vous devant sa foi :  
 Vous m'avez confié la gloire de mon Roi ,  
 C'est un dépôt sacré dont j'aimois à répondre :  
 Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londres.

EDOUARD, *toujours assis.*

(*A un Officier.*)

Téméraire, sortez... Vous, allez m'obéir.

(*Mauni & l'Officier sortent.*)

ALIÉNOR.

Harcourt vous abandonne, & Mauni va vous fuir !  
 O Maire de Calais, sois sûr de ta vengeance ;  
 Ton rival, de ta mort, va répondre à la France.

EDOUARD, *se levant.*

Comment ! ce vil sujet, vous l'égaliez à moi !

ALIÉNOR.

Un sujet vertueux, s'immolant pour son Roi ,  
 Vaut bien un Roi, Seigneur, cruel dans sa victoire,  
 Embrâsant l'Univers pour une ombre de gloire.  
 Vous, vassal de la France & sujet de Valois,

120 LE SIÈGE DE CALAIS,

Du sang que vous versez, vous rendrez compte aux  
loix :

Par vos rebellions, les champs de l'Aquitaine  
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine :  
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,  
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel :  
Né pour être l'exemple & l'amour de la Terre,  
Vous serez le fléau, même de l'Angleterre ;  
Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,  
Viendra vous reprocher des siècles de malheurs.

---

S C È N E V I.

EDOUARD, HARCOURT,  
ALIÉNOR, GARDES.

H A R C O U R T.

E D O U A R D, j'ai rendu vos fureurs légitimes ;  
Mes soins, à l'échafaud, arrachent vos victimes ;  
Elles sont maintenant près du camp de mon Roi.

E D O U A R D.

Perfide, oses-tu bien...

A L I É N O R, *avec une joie tranquille.*

Il est digne de moi,

E D O U A R D.

Quoi ! Ces Français si fiers , qui bravoient le sup-  
plice ,  
S'abaissent , pour le fuir , au plus lâche artifice ?

H A R C O U R T.

Non. Je les ai trompés , sans paroître à leurs yeux.  
A peine le Héraut est entré dans ces lieux ,  
J'ai publié , Seigneur , qu'en vos mains apportée ,  
A l'instant leur rançon venoit d'être acceptée :  
J'ai supposé votre ordre & hâté leur départ ,  
Avant Melun lui-même ils quittoient ce rempart.  
Votre armée , autour d'eux , chantant leur délivrance ,  
Confirmoit leur erreur & servoit ma prudence.  
Entendez-vous ces cris ? Tous les cœurs sont jaloux  
De vanter les vertus que j'annonçois en vous.

Pour ces infortunés je vous donne ma vie ;  
Qui causa leur malheur , pour eux se sacrifie ;  
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux ;  
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux...

E D O U A R D.

Tu les a mérités.

H A R C O U R T.

Ce n'est point quand mon zèle  
Vient de vous épargner une honte éternelle ;

## 122 LE SIÈGE DE CALAIS,

Mais lorsque, trahissant mon Prince & mon pays,  
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis.

(*A Aliénor.*)

Ah ! j'en pleure de honte. Ah ! dites à mon Maître  
Que je meure son sujet & digne enfin de l'être.

(*Avec transport.*)

J'abjure entre vos mains le serment détesté  
Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté...

E D O U A R D.

Traître, qui m'as promis comme au Roi légitime...

A L I É N O R.

Le parjure est vertu quand on promet le crime.

E D O U A R D.

Votre amour fait son crime & sa perte en ce jour.

A L I É N O R.

Il s'immole à sa gloire, & non à mon amour.

Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance;

Il ne fut point son guide, il est sa récompense.

Cher Harcourt, je te rends & te prouve ma foi;

Je mourrai ton amante & mourrai près de toi.

Que vois-je ?

E D O U A R D.

Ciel !



SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

EDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR,  
MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE,  
AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES  
BOURGEOIS, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'EST VOUS !

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

(*À Edouard.*) J'ai su votre artifice ;

Et vous voyez, Seigneur, si j'en suis le complice.

Nous marchions, regrettant un glorieux trépas ;

Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas :

Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée

De soupçons importuns ont rempli ma pensée.

J'ai pressé sa franchise : à notre fermeté

Sa candeur héroïque a dû la vérité.

O mon Roi ! quel amour ! quels exemples sublimes !

Tu hazardois tes jours... Reprenez vos victimes,

Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,

Vous connoissez enfin le Maître & les sujets.

EDOUARD.

Je demeure interdit.

(*Il reste appuyé sur un fauteuil.*)

124 LE SIÈGE DE CALAIS,

HARCOURT, à Saint-Pierre.

Ah ! la mort nous rassemble ;  
Vous ne trahirez pas tous mes desirs ensemble.

(*A Aliénor.*) (*Prenant la main de Saint-Pierre.*)

Adieu... Marchons, amis.

(*Ils font un pas en silence.*)

AURÈLE, regardant Edouard & son père.

Je cède à mon effroi.

Seigneur... (*Il se jette aux pieds d'Edouard.*)

SAINT-PIERRE, se retournant.

Mon fils, aux pieds d'un autre que son Roi ?

AURÈLE, à son père.

Oui, j'ose demander, (c'est ma seule prière,)

(*A Edouard.*)

De mourir le premier... loin des yeux de mon père,  
Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers  
brûlans

Etoient prêts de percer & d'embrâser ses flancs ;  
Si tombant aux genoux de son Juge inflexible,  
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,  
Le frapper, vous couvrir de son sang paternel..  
Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel !

SAINT-PIERRE, relevant son fils.

Lève-toi, je rougis...

EDOUARD.

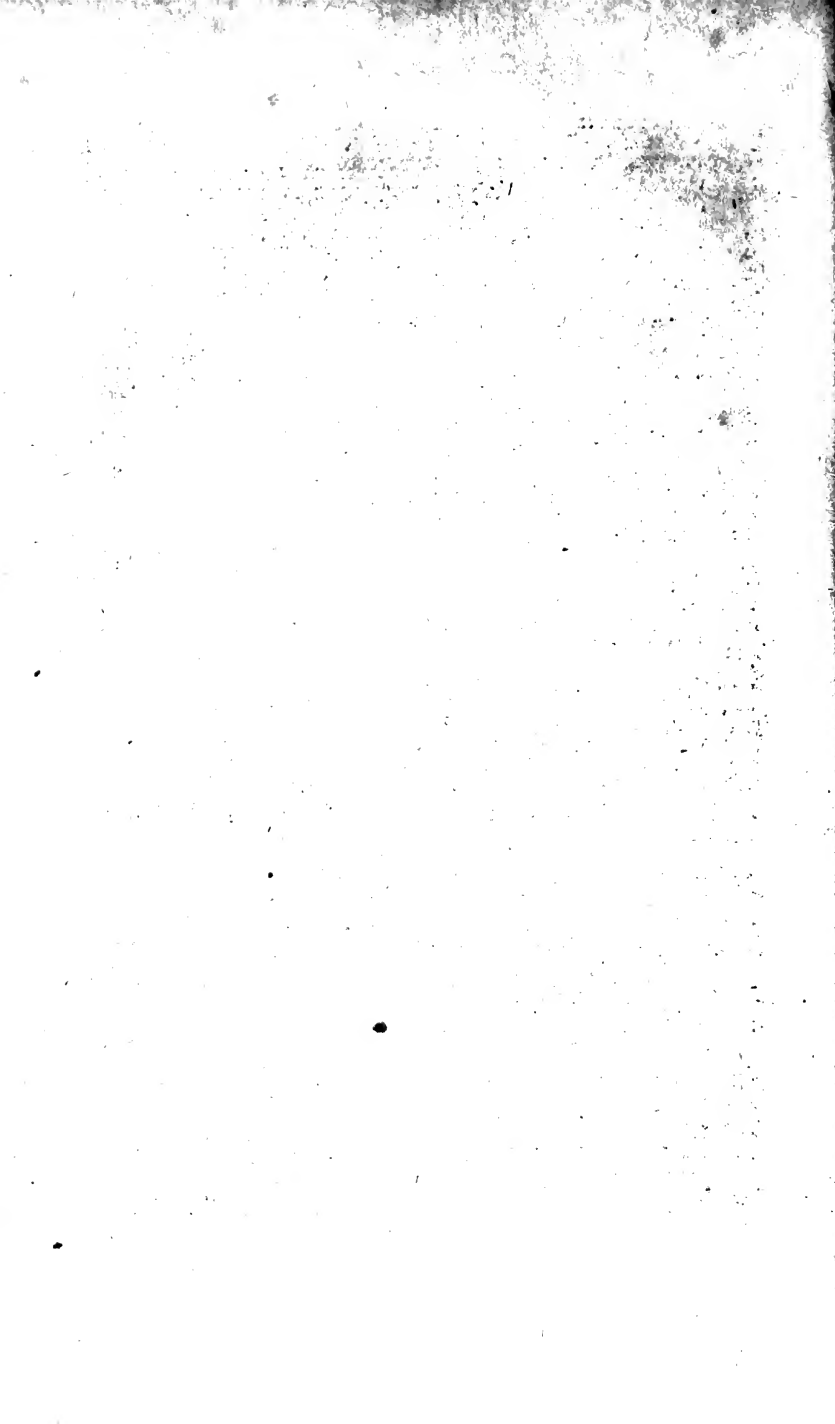
Où suis-je ? & quel murmure ?  
Quels cris attendrissans jette en moi la nature !





Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!  
Lève-toi, je rougis. . .

*T.H.P. 124.*



ALIÉNOR.

Ah ! Seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix ;  
Le monde est trop heureux quand elle parle aux Rois.

EDOUARD.

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée.  
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée ?  
De combien de Héros je suis environné !  
Par combien de vertus je me sens condamné !  
Ma fière ambition m'alloit conduire au crime.  
Gloire, idole des Rois, le peuple est ta victime.  
Ah ! je veux me punir. Je le veux. Je le dois...  
O Ciel ! quel sacrifice il faut faire à Valois !...  
Mais n'importe... Vivez, ô généreux courages !...

AURÈLE.

Mon père !

EDOUARD.

De la paix foyez les premiers gages ;  
Allez. Si vos vertus ont aigri mon courroux,  
D'un Roi que vous servez on peut être jaloux.  
(*A Harcourt.*)

Toi, qui les a sauvés de ma fureur extrême,  
Tu me rends à l'honneur, je te rends à toi-même ;  
Retourne vers ton Roi. Qu'il juge, par ce don,  
Si de son ennemi je veux garder le nom.  
En vain, depuis trois ans, la fortune l'accable,  
Un peuple si fidèle est un peuple indomptable.  
Lorsque sur les Français je prétendis régner,  
Je cherchois leur amour que j'espérois gagner :

126 LE SIÈGE DE CALAIS,

Mais il faudroit les vaincre en tyran sanguinaire :  
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire ?  
Je renonce à leur trône.

M A U N I , *avec fermeté.*

Ah ! je vous reconnais :  
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment Anglais.

E D O U A R D , *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnaître ,  
Je veux faire , aux Français , regretter un tel Maître.

S A I N T - P I E R R E .

Seigneur , par vos vertus , attendez des Français  
Respect , estime , amour , ... & non de tels regrets.  
Daignez , en ce moment , recevoir notre hommage.  
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage ;  
Mais je vais vous devoir le bien de mon pays :  
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

A L I É N O R .

Grand Prince , avec mon Roi , que de nœuds vous  
rassemblent !

Le Ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent ;  
Ah ! de l'humanité rétablissez les droits ;  
A l'Europe , tous deux , faites chérir ses loix ;  
Que , par vous , des vertus cette mère féconde ,  
Soit la Reine des Rois , & l'Oracle du monde.

F I N ,

---

# NOTES HISTORIQUES

S U R

## LE SIÈGE DE CALAIS.

---

*JE crois devoir commencer par le récit entier de l'évènement qui fait le sujet de la Tragédie qu'on vient de lire. On verra sans doute, avec plaisir, ce récit tel qu'il est dans Froissard, Auteur contemporain. La naïveté de son vieux langage porte l'empreinte de la vérité. J'en retrancherai seulement quelques circonstances inutiles, & j'y changerai quelques mots devenus inintelligibles pour le commun des Lecteurs.*

### RÉCIT DE FROISSARD.

**J**EAN DE VIENNE, Gouverneur de la ville, monta aux créneaux & fit signe à ceux de dehors qu'il vouloit parler à eux. Quand le Roi d'Angleterre ouït cette nouvelle, il y

envoya Monseigneur Gaultier de Mauni & Messire Basset. Jean de Vienne leur dit : Chers Seigneurs, vous êtes vaillans Chevaliers en fait d'armes, & savez que le Roi de France nous a céans envoyés, & commandé que nous gardassions cette villé & chastel. Nous en avons fait notre pouvoir : mais nous n'avons plus de quoi vivre. Il nous faudra tous mourir ou enrager de famine, si le gentil Roi, votre Seigneur, n'a merci de nous. Laquelle chose lui veuillez prier, & *qu'il nous laisse aller tout ainsi que nous sommes, & veuille prendre la ville & le châtel, & tout l'avoir (toutes les richesses) qu'il y a dedans. Il en trouvera assez.* A ce répondit Messire de Mauni : Nous savons partie de l'intention de Monseigneur le Roi; car il nous l'a dit. Sachez *que ce n'est mie son entente que vous vous puissiez aller ainsi; ains son intention est que vous vous mettiez tous à sa pure volonté, pour rançonner ceux qu'il lui plaira, ou pour faire mourir.* Monseigneur Jean de Vienne dit : Ce feroit chose trop dure pour nous : nous sommes céans un petit nombre de Chevaliers & Ecuyers qui avons servi notre Souverain Sire, comme vous serviriez le vôtre en pareil cas : mais nous souffririons tout au monde plutôt que nous consentissions que le dernier de la ville

fût

fût plus maltraité que nous. Nous espérons de la gentillesse (de la générosité) du Roi d'Angleterre, que son dessein changera. Mauni (ou Manni) retourna vers le Roi, qui dit n'avoir volonté de faire autrement. Monseigneur, lui dit Mauni, vous pourriez bien avoir tort : car vous donnez très-mauvais exemple. Si vous nous envoyez en aucune de vos forteresses, nous n'irons mie si volontiers, si vous faisiez ces gens mettre à mort ; ainsi feroit-on de nous en semblable cas. Ces paroles furent soutenues par tous les Barons qui étoient présens. Eh ! bien, dit le Roi d'Angleterre, je ne veux mie être seul contre tous : vous direz au Capitaine de Calais que la plus grande grace qu'il pourra trouver en moi, c'est qu'il parte de la ville six des plus notables Bourgeois, les chefs nuds, les hars au col, & d'eux je ferai à ma volonté, & le rémanent prendrai à merci. Mauni retourna vers Jean de Vienne qui assembla les Bourgeois, & leur fit rapport des paroles d'Edouard. Lors se mirent à pleurer femmes & enfans : il n'est cœur si dur qui n'en eût pitié. Après se leva Eustache de Saint-Pierre, *le plus riche Bourgeois de la ville*, lequel dit devant tous : Seigneurs, grands & petits, grand méchef feroit de laisser mourir un tel

peuple qui cy est par famine ou autrement, quand on y peut trouver quelque moyen. Et feroit grande grace envers notre Seigneur qui de tel méchef le pourroit garder. J'ai en droit de moi si grande espérance, si je meurs pour ce peuple sauver, que je veuille être le premier. A peine eut-il parlé que chacun l'alla adorer de pitié. Aussi-tôt se leva Jean d'Aire, très-honnête & très-riche Bourgeois ; après lui Jacques de Wissant qui dit qu'il tiendrait compagnie à ses deux cousins ; ainsi fit Pierre de Wissant son frère : & puis le cinquième & le sixième.

On conduisit ces six victimes hors des portes, & le Seigneur de Vienne dit à Mauni : Je vous délivre par le consentement du peuple de cette ville, ces six Bourgeois, & je vous jure *que ce sont les plus honorables & notables du corps de Bourgeoisie de la ville de Calais*. Veuillez prier pour eux le Roi votre Seigneur, qu'ils ne meurent pas. Je ne fais, dit Mauni, mais j'en ferai mon pouvoir. Mauni les présenta au Roi, au milieu d'une foule de Barons & Chevaliers Anglais qui pleuroient de pitié. Edouard les regarda d'un œil courroucé ; car il haïssoit beaucoup le peuple de Calais, & commanda *qu'on leur tranchât les têtes*.



Tous les Seigneurs supplioient le Roi de leur faire grace, mais il n'y vouloit entendre. Alors Mauni reprit la parole : Gentil Sire, lui dit-il, veuillez réfréner votre courage ; vous avez renommée de souveraine gentillesse & noblesse ; or ne veuillez faire chose pour quoi elle soit amoindrie. Tous diroient que ce seroit grande cruauté si vous étiez si dur que vous fissiez mourir ces honnêtes Bourgeois, qui de leur propre volonté se sont offerts pour les autres sauver. A quoi le Roi répondit : M. Gaultier, il n'en fera autrement : soit fait venir le cope-tête. Ceux de Calais ont tant fait mourir de mes hommes qu'il convient eux mourir aussi.

La Reine d'Angleterre, qui étoit enceinte, se mit à genoux en pleurant : Ah ! gentil Sire, depuis que j'ai repassé la mer en grand péril, je ne vous ai rien requis : or vous prie humblement en don, que pour le fils de sainte Marie, & pour l'amour de moi, vous veuillez avoir de ces six hommes merci. Le Roi la regarda, se tut un moment, & lui dit. Ah ! Madame, j'aimerois mieux que vous fussiez autre part que cy : mais vous me priez si acertes que je ne puis vous éconduire ; si vous les donne à votre plaisir. Lors la Reine les emmena dans son appartement, leur fit ôter

les cordes d'entour du cou , les fit revêtir , & dîner à leur aise : puis donna à chacun six nobles , (ou écus d'or) & les fit conduire hors du camp en sûreté.

*Réflexions sur ce récit.*

On ne peut rien de plus simple , rien de mieux circonstancié. Ces faits sont encore attestés par les meilleurs Historiens Français & Anglais. Voyez Mézerai ; Daniel , Villaret , Smolett ; & singulièrement Rapin Thoiras qui , de tous les Auteurs , est le plus partial en faveur d'Edouard. » Malgré l'intercession  
 « du Prince de Galles & de toute la Cour ,  
 » le Roi ordonna , dit-il , de conduire au  
 » supplice les six habitans de Calais. Mais  
 » quelque résolution qu'il eût prise , il ne put  
 » voir à ses genoux une épouse qu'il aimoit  
 » tendrement , & à laquelle il avoit tant  
 » d'obligations ». Rapin Thoiras finit , en assurant que cette action fit le plus grand honneur à la Reine d'Angleterre.

Il m'est revenu qu'un Etranger respectable par ses talens & par ses lumières , avoit essayé de répandre des nuages sur la vérité de ce trait d'histoire ; & que ses doutes étoient fondés sur le silence de la plupart des Ecrivains

Anglais. Mais le silence de quelques Auteurs est-il jamais une preuve contre le témoignage des autres, & sur-tout contre un récit aussi détaillé, fait par un Historien contemporain tel que Froissard ? Il avoit quatorze ans lorsque la ville de Calais fut prise. Il ne commença son histoire que six ans après. Mais il fut à portée de voir, & il vit en effet Mauni, & le plus grand nombre des Seigneurs Anglais qui s'étoient trouvés à ce fameux Siège. Il étoit né en Hainaut, & il avoit suivi en Angleterre la Reine, épouse d'Edouard, qui étoit fille du Comte de Hainaut. On pourroit même croire que Froissard rapporte, à peu de chose près, les termes dont se servirent le Roi, la Reine & Mauni ; puisque le Français étoit alors la langue commune de la Cour d'Edouard : ce ne fut que plusieurs années après, que l'on cessa en Angleterre d'écrire les actes publics en langue Française. » J'ai mis, dit cet Auteur, grande » diligence en mon tems, pour savoir. J'ai » cherché maint Royaume & maint pays » pour faire juste enquête de toutes les choses » qui sont contenues en cette histoire : j'en » ai vu en mon tems la meilleure partie. J'ai » eu connoissance des hauts Princes & Seigneurs, tant en France qu'en Angleterre..

» Depuis l'âge de vingt ans , j'ai travaillé  
 » trente-sept ans à cette histoire... Or fus-je  
 » cinq ans de l'Hôtel du Roi & de la Reine  
 » d'Angleterre. Cette bonne Reine fut dans  
 » mon jeune tems ma Dame & ma Mai-  
 » tresse.... Et pour certain mon grand plaisir  
 » étoit d'enquérir, & aussi-tôt écrire comme  
 » j'avois fait les enquêtes. »

J'ajouterai que, dans cette occasion particulière, le récit de Froissard est garanti par la Reine d'Angleterre même, qui reçut des mains de cet Historien, & reçut avec approbation (1) le livre où tous ces traits sont rapportés. Auroit-il jamais osé louer cette Princesse d'une action qu'elle n'auroit point faite ? Auroit-il, dans la Cour d'Edouard, auquel il étoit attaché, & dont il fait le Héros de son histoire, auroit-il osé dire à la Reine : le Roi votre époux a été prêt à se déshonorer par une cruauté atroce ; si cet événement n'eût été public dans toute la France & dans toute l'Angleterre ? Ou cette réflexion est décisive, ou il n'y a rien de certain dans l'Histoire ; & alors que sert de contester ?

On a prétendu encore diminuer la gloire

---

(1) Voyez la Préface de Froissard.

de nos six Héros de Calais, en disant qu'ils devoient se douter qu'Edouard leur feroit grace. Mais pourquoi s'en feroient-ils flattés ? Edouard qui se prétendoit Roi de France avoit, au commencement du siège, menacé d'exterminer tous les Calésiens comme des rebelles ; au moment de la capitulation il venoit d'exiger qu'ils se rendissent tous à discrétion, *pour rançonner une partie & faire mourir l'autre* : enfin il se réduisoit *par grande grace* à n'en faire périr que six. Sur quel fondement ces six malheureux pouvoient-ils donc espérer une nouvelle clémence ? D'ailleurs il est prouvé que sans les pleurs de la Reine d'Angleterre, on leur tranchoit la tête ; & le succès des larmes de cette Princesse n'étoit pas une chose que l'on pût deviner, puisque l'on ignoroit même si elle en répandroit.

Mais, dit-on, Edouard ne fit point pendre Charny, qui, après la prise de Calais, corrompit le Gouverneur Anglais & fut pris en se présentant aux portes de la ville. Réponse. Edouard se fit une partie de plaisir de surprendre cet Officier & le détachement de la garnison de Saint-Omer qu'il commandoit. Edouard vint exprès de Londres avec le Prince de Galles pour cette expédition, qui

ne méritoit guère sa présence. Mais de ce que ce Monarque, dans un moment de gaieté & de plaisanterie, traita les Officiers Français avec toute la courtoisie d'un Chevalier, peut-on en conclure que six mois auparavant il n'ait pas été dans la colère la plus terrible contre les Bourgeois de Calais? Au contraire il seroit plus vraisemblable de dire qu'Edouard ne pardonna à Charny que par le souvenir de l'honneur que son épouse s'étoit fait, en obtenant la grace d'Eustache de Saint-Pierre.

Enfin il est constant qu'en 1418, au siège de Rouen, Henri V, à l'exemple d'Edouard, voulut qu'on lui livrât aussi quelques Bourgeois, & qu'il eut l'inhumanité de faire périr sous ses yeux, par les mains des bourreaux, Alain Blanchard, Maire de la ville, homme d'un courage héroïque, fait pour mériter l'estime & le respect d'un ennemi qui se respecte & s'estime lui-même. Je demande quelles raisons Eustache auroit eues pour attendre d'Edouard plus de générosité? Je crois encore que la capitulation de Rouen, qui n'est qu'une répétition de celle de Calais, relativement aux six Bourgeois, devient une nouvelle preuve de la vérité du récit de Froissard. Il est aussi très-nécessaire d'obser-

ver qu'Edouard III & Henri V ne traitèrent jamais que le peuple en rebelle. Les Chevaliers en furent toujours quittes pour des rançons : tant parce qu'on respectoit les loix de la Chevalerie, que parce que la rançon étoit le bien propre de celui qui avoit fait un prisonnier.



*Le secours qu'à grands pas le Roi même conduit.*

Philippe de Valois vint en effet avec une armée très-nombreuse pour délivrer Calais. Mais le camp d'Edouard étoit inattaquable. On employa en vain toutes sortes de voies pour l'en faire sortir. On sacagea tous les pays voisins, on brûla Cassel. Les Flamands qui étoient joints aux Anglois, virent tranquillement ces incendies, & restèrent immobiles dans leurs retranchemens. Philippe attaqua une tour avancée qui étoit du côté de la mer & qui fut emportée ; mais on ne put pénétrer plus avant. Il est aisé de voir qu'en présentant ce choc comme une action générale, mon dessein a été de rapprocher les principaux événemens de la bataille de Créci, tels que la blessure du Roi, la mort de Louis d'Harcourt, &c. &c. &c.

is, all'opert au aile all'atib too too t'at

*Qui, nous environnant d'immenses boulevards ;  
Forme un autre Calais autour de nos remparts.*

Tous les Historiens rapportent qu'Edouard fit construire en bois entre les remparts de Calais, la rivière & la mer, une nouvelle ville, où l'armée Anglaise passa l'hiver, & qui étoit mieux fortifiée que Calais même.



*Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable.*

Quoi qu'en disent la plupart des Historiens Français, il n'est pas prouvé que Godefroi d'Harcourt fut réellement complice d'Olivier de Clisson, & des autres Seigneurs Bretons qui furent décapités pour avoir trahi Philippe de Valois. L'Abbé de Choisy semble annoncer le contraire. Smolett, d'après d'autres Historiens Anglois, prétend que la disgrâce de ce Seigneur fut l'effet d'une querelle violente qu'il eut avec le Maréchal de Bricquebec, & dans laquelle il osa tirer l'épée en présence du Roi. La Roque, Historien de la Maison d'Harcourt, rapporte le sujet même de cette querelle ; l'amour y avoit part. Godefroi vouloit épouser la fille d'un Seigneur du Moley, & il avoit pour rival le fils du Maréchal de Bricquebec. Ne pouvant rappeler tous ces détails dans ma Tragédie, j'ai



présenté la révolte d'Harcourt sous le point de vue le moins avantageux : je l'ai fait paroître coupable comme le fut depuis un grand Prince beaucoup plus utile , mais presque aussi funeste que lui à sa Patrie.



*Et dont le seul Anglais effraye encor la Terre.*

Presque tous les Auteurs s'accordent à fixer le premier usage du canon au jour de la bataille de Créci. M. de Voltaire , dans son Histoire Universelle, détaille des doutes très-bien fondés sur cette époque prétendue de l'invention de l'artillerie. Mais ce Poète Philosophe eût, dans une Tragédie, suivi l'opinion commune qui lui auroit procuré des richesses de détails ; & j'ai usé, comme il l'eût fait, des droits de la Poésie.



*La seconde moisson vient de dorer nos plaines.*

Selon les Annales de Calais , le siège dura un an , ayant commencé le 30 Août 1346 & fini dans les derniers jours du même mois en 1347. Edouard , pendant le cours du siège, reçut un renfort de 30000 hommes que lui amenèrent le Marquis de Juliers & le Comte

de Namur ; un autre de 17000 Anglais victorieux, qui passèrent la mer à la suite de la Reine son épouse, après avoir battu, sous les ordres de cette héroïne, & fait prisonnier le Roi d'Ecosse. Malgré toutes ces forces réunies, il ne put prendre la ville que par famine ; & les malheureux habitans mangèrent pendant plusieurs jours *les chevaux, les chiens, & même jusqu'aux chats & aux souris.*



*Il veut qu'en abjurant notre Roi légitime.*

Rapin Thoiras assure en effet, ainsi que les autres Ecrivains, qu'Edouard somma Jean de Vienne de lui rendre la ville comme au véritable Roi de France. Ce Prince en avoit pris le titre dans ses lettres particulières, & dans les Lettres-Patentes données au Duc de Brabant, & cela dès l'année 1337, huit ans après avoir prêté solennellement foi & hommage à Philippe de Valois. En 1340 il datta un rescrit adressé aux habitans de Saint-Omer, & le fameux cartel envoyé à Philippe, *de la première année de notre règne en France & de la quatorzième en Angleterre.* Cela paroît assez mal calculé : car s'il étoit Roi de France, il l'étoit depuis la mort de Charles le Bel, c'est-à-dire depuis douze ans. On doit être encore

très-étonné de voir Edouard traiter en égal le Roi Jean, son prisonnier, qu'il regardoit comme un usurpateur. Sa conduite, toujours contradictoire avec elle-même, prouve combien il comptoit peu sur ses prétendus droits.



*Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.*

Je ne fais si cette proposition fut hasardée dans Calais. Il est certain qu'elle fut faite & même approuvée dans Orléans, lors de ce fameux siège que firent lever le Comte de Dunois & l'intrépide Jeanne d'Arc. Mézerai rapporte qu'au siège de Rouen, dont j'ai déjà parlé, les habitans furent prêts de se jeter tous, les armes à la main, dans le camp des Anglais, après avoir mis le feu dans tous les quartiers de la ville. J'ai fait usage, dans mon second Acte, de cette résolution courageuse que le désespoir sembloit autoriser.



*S'il nous laisse partir, Guerriers, femmes, enfans.*

Je crois avoir saisi une vérité échappée aux Historiens. Ils n'ont pas réfléchi sur ce qu'ils écrivoient, quand ils ont dit que ce fut Edouard qui chassa de Calais tous les habitans. Il est bien peu vraisemblable qu'un

Prince qui se disoit Roi de France, ait commencé par se priver de ses sujets, en les renvoyant de la première ville qu'il soumettoit. Ce n'étoit guère le moyen de gagner les cœurs. Mais les propres mots de la capitulation, rapportés par Froissard, & par les autres Historiens, démontrent que ce furent les habitans qui demandèrent à abandonner leur ville, pour se rendre auprès de leur véritable Maître. Qu'on se rappelle que le Gouverneur demanda à Mauni en termes exprès : *que le gentil Roi votre Seigneur nous laisse aller tout ainsi que nous sommes, & veuille prendre la ville & le chastel, & tout l'avoir qu'il y a dedans, il en trouvera assez.* A quoi Mauni répond : *Ce n'est mie son entente que vous puissiez vous en aller ainsi.* Rien n'est plus clair. Et lorsque je fonde la colère d'Edouard sur cette proposition si étrange, je me suis persuadé que c'étoit plutôt une vérité qu'une vraisemblance. Les Annales de Calais vantent beaucoup une pareille résolution prise dans la même ville en 1596, lorsque l'Archiduc Albert en fit le siège. Mais il est évident que ce ne fut alors qu'une imitation du grand exemple donné 250 ans auparavant. En effet rien ne pouvoit en 1596 exciter un enthousiasme si extraordinaire, Henri IV étoit

affermi sur le trône. L'Archiduc ne vouloit pas forcer les Calésiens à reconnoître un autre Roi de France : il ne prétendoit soumettre la ville qu'à titre de conquête. D'ailleurs il est si vrai que l'Archiduc avoit devant les yeux l'évènement de 1347, qu'il stipula expressément que le Gouverneur se retireroit dans la citadelle avec sa garnison ; *mais que les habitans demeureroient dans la ville en leurs maisons, eux & ensemble toutes leurs familles* : cette capitulation portée aux Bourgeois par le Gouverneur, fut universellement rejetée. Ils se retirèrent tous dans la citadelle. J'ose le dire avec confiance, la combinaison de ces deux actions généreuses prouve que la seconde ne fut dûe qu'au souvenir de la première.



*Moi qui, malgré la voix de son Sénat auguste ;  
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste.*

Le Parlement d'Angleterre n'aida que faiblement Edouard dans le commencement de cette guerre ; & sans le secours des Flamands, & des provinces Françaises soumises dès long-tems à sa domination, jamais Edouard n'eût fait valoir ses prétendus droits. Ce fut Robert d'Artois qui engagea le Monarque Anglais à

entreprendre la guerre : mais ce fut Godefroi d'Harcourt qui le détermina à descendre en Normandie , où la fortune commença à le favoriser. Car jusqu'alors Edouard n'avoit eu aucun succès ni en Guienne, ni en Bretagne, ni même en Flandre où il avoit été forcé de lever le siège de Cambrai & celui de Tournai.



*L'épouse d'Edouard & l'altière Montfort.*

La Comtesse de Montfort avoit exécuté au siège d'Hennebon le projet qu'Aliénor propose ici. Elle avoit, dans une sortie, embrasé toutes les tentes des assiégeans, & à la faveur de ce désordre, détruit une partie de leur armée. Voyez d'Argentré sur cette héroïne, qui réunissoit la valeur d'un soldat aux talens d'un Capitaine.



*Vos débats généreux au sort seront remis.*

Les Annales de Calais assûrent, d'après d'anciens Mémoires, que le cinquième & le sixième Bourgeois furent tirés au sort, parmi plus de cent qui s'offrirent en voyant la générosité des quatre premiers. C'est peut-être ce grand nombre qui a empêché que les noms  
des

des deux derniers ne se soient conservés comme ceux des autres.



*C'est d'ici que César triomphant des Morins.*

S'il n'est pas certain que Calais soit réellement le *Portus Itius*, d'où César partit pour l'Angleterre, il est presque démontré que ce fut un des ports où sa flotte s'assembla. Les Morins descendaient des Cimbres ou anciens Saxons. Leur pays comprenait une grande partie de la Picardie, de l'Artois & de la Flandre. Téroüenne était leur capitale. Lorsque Charles-Quint eut détruit entièrement cette ville, il fit élever dans la place où elle avait été, une colonne avec cette inscription qui conservait encore l'ancien nom des habitans : **DELETI MORINI.**



*L'éclat de son Empire, avec faste étalé,  
Me montra tous les biens dont j'étais dépouillé.*

Ce fait est vrai, & la conséquence que j'en tire ne l'est peut-être pas moins. Edouard ne connut qu'au moment de son hommage, la grandeur du sacrifice qu'il croyait faire de ses droits sur la Couronne de France. Retourné

en Angleterre, *il ne tariffait point sur le grand état & sur les honneurs qui étaient en France ; auxquels, disait-il, de faire ou d'entreprendre à faire nul autre pays ne s'accomparaige : (ne peut se comparer.)* On entend ce que signifient de telles expressions dans la bouche d'un Prince ambitieux. Elles annoncent l'amertume du regret & le feu du désir. Un mot peint l'ame des Rois.



*Valois trop fortuné, &c.*

Philippe de Valois fut surnommé *le Fortuné*, titre que lui procura son avènement au trône, où il ne pouvait naturellement espérer de monter. Philippe le Bel avait laissé trois fils, dont il n'était que cousin germain. Au reste, il est très-simple qu'un Roi tel qu'Edouard préférât le trône de France à celui d'Angleterre. Je crois que bien des Rois diraient ce que je lui fais dire.



*Ne souffrez pas, hors des champs de la gloire,  
Que le sang des Français souille encor ma victoire.*

Godefroi d'Harcourt avait empêché la ruine entière de Caën, où Edouard ordon-



naît de mettre le feu. Je le peins ici tel qu'il fut dans cette autre circonstance.



*Ma mère est le Héros qui m'apprit à régner.*

Isabelle était certainement plus faite pour régner qu'Edouard II. Son fils peut parler d'elle avec éloge, puisqu'en effet il n'a jamais avoué publiquement qu'elle eût contribué à l'assassinat de son mari.



*Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci.*

Harcourt, depuis la descente en Normandie, avait été fait Maréchal Général de l'armée Anglaise : La Roque dit même Connétable. Il remporta plusieurs victoires avant celle de Créci. Dans cette mémorable journée il commandait la première ligne de l'armée d'Edouard, avec le Prince de Galles âgé de quinze ans. (Il était né en 1331.) Cette première ligne gagna seule la bataille. Et le Roi d'Angleterre dit lui-même : *Je veux que l'enfant gagne ses éperons, que la journée soit sienne, & que l'honneur lui en demeure, à lui, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde, On*

ne peut pas faire un aveu plus honorable au Comte d'Harcourt.



*L'épouse d'Edouard, l'intrépide Isabelle.*

La plupart des Historiens la nomment *Philippe*, quelques autres *Isabelle*. Peut-être portait-elle les deux noms. J'ai dû choisir le plus agréable, & éviter celui qui aurait pu faire quelque confusion avec celui de Philippe de Valois. Elle était fille du Comte de Hainaut, & nièce du Roi de France.



*Héros dans le combat, homme après la victoire.*

J'ai regret que mon sujet ne m'ait pas permis de donner plus d'éloges au fameux Prince de Galles, connu sous le nom du Prince Noir, & beaucoup plus grand homme que son père. Je n'ai pu donner une idée de sa magnanimité, qu'en lui faisant sauver le Comte de Vienne, sans ordre d'Edouard, & au risque même de le mécontenter. Cette action est absolument dans son caractère, & sa vie offre plus d'un trait de cette nature. Lorsqu'il eut pris le vaillant Du Guesclin à la bataille de Navarette, Edouard lui recom-

manda de le faire garder avec soin. Mais le Prince de Galles le mit en liberté dès qu'on lui fit entendre qu'il serait soupçonné de craindre Du Guesclin, s'il le retenait prisonnier.



*Toi qui, t'osant nommer le vrai Roi des Français.*

Ces cartels étaient fort de mode en ce tems-là. Edouard avoit envoyé défier Philippe de Valois en 1340. Philippe le défia à son tour pendant le siège de Calais. Le Roi Jean en fit de même en 1355. Toutes ces démarches furent sans effet. Elles étaient conseillées par le courage, & combattues par des raisons supérieures.



*Seigneur, songez au vôtre... Ah! quand des fers brûlans  
Étaient prêts de percer & d'embraser ses flancs...*

On a accusé Edouard d'avoir été un fils barbare. Il a, dit-on, détrôné son père : il a ensuite relégué sa mère dans une prison, où il l'a retenue pendant 28 ans, ne lui donnant que 500 liv. sterlings de pension. Le premier de ces reproches est faux dans le fait : l'autre est injuste & mal fondé dans ses conséquences.

D'abord il n'est dit nulle part, & on ne peut pas même imaginer, qu'Edouard ait détrôné son père. Il n'avait pas 13 ans quand sa mère débarqua avec lui en Angleterre, & se mit à la tête de l'armée : il était né en Octobre 1313, & ce fut dans les premiers mois de l'année 1326 que la Reine déclara la guerre, non pas à son mari, mais à ses mignons. Car le manifeste était rempli, selon l'usage, des plus fortes assurances de respect pour le Roi. Or on ne détrône pas son père à 12 ans & demi ; & au contraire l'on croit facilement à cet âge une mère qui dit : Je suis bien éloignée d'en vouloir au trône de mon époux. Quand la Reine fut maîtresse de la personne du Roi, elle voulut profiter de tous les avantages que lui offrait un succès qu'elle n'avait peut-être pas espéré. Elle songea à le faire déposer. Il fallut convoquer un Parlement ; il fallut pour cette convocation négocier avec le Roi, qui seul avait droit de la faire. Enfin il eut la foiblesse d'y consentir. Le Parlement assemblé par son ordre lui fit son procès, le déposa, & donna la Couronne à son fils. M. de Voltaire rapporte dans son Histoire Universelle, la forme singulière de cette déposition.

Cette scène se passa en Janvier 1327. Le

jeune Edouard avait alors 13 ans & 3 mois. Il touchait donc de bien près à l'enfance, s'il n'y était pas encore. Que fit-il cependant ? On eut beau lui dire que son père était un imbécille hors d'état de régner, qu'il fallait qu'il acceptât la Couronne dans ce moment, s'il voulait se l'assurer pour l'avenir : cet enfant de 13 ans refusa net ; il fit un vœu solennel (& les vœux étaient sacrés alors) de ne jamais accepter la Couronne du vivant de son père, sans son consentement. Ce vœu, dit Rapin Thoiras, déconcerta les mesures du Parlement. En vain le père & le fils demandèrent la liberté de se voir. Jamais la Reine ne le voulut souffrir. On fit plus, dit Smolett, on menaça secrètement Edouard II de mettre la Couronne sur la tête d'un Etranger, s'il ne voulait pas la résigner à son fils ; & ce fut sur le consentement fatal que ce Prince donna enfin lui-même à sa déposition, qu'Edouard III accepta la couronne. Aussi-tôt le Parlement lui nomma douze Tuteurs pour gouverner pendant sa minorité. Un des premiers était Henri de Lancastre, qui fut chargé en même tems de la garde du Roi déposé. Mais la Reine qui n'avait pas détrôné son mari pour faire régner douze Seigneurs sous le nom de son fils, s'empara du gouverne-

ment, & son amant Mortimer, devenu premier Ministre, fut dès-lors l'arbitre souverain des affaires du Royaume. Il excita bien-tôt un mécontentement général; six mois n'étaient pas écoulés que déjà l'on parlait de tirer le Roi de prison: Henri de Lancastre paroissait y donner les mains; la Reine & Mortimer lui ôtèrent la garde du Roi, & la confièrent aux deux scélérats Maltravers & Gournay, qui remplirent bien-tôt les ordres qu'on leur avait donnés de se défaire d'un Prince qui pouvait être encore à craindre. Tout le monde fait la barbarie atroce avec laquelle on assassina Edouard II au mois de Septembre 1327. On cacha long-tems sa mort. Deux ans après on fit croire qu'il vivait encore, & sur les démarches qu'un de ses frères hazarda pour le délivrer, Mortimer & la Reine firent condamner ce Prince comme rebelle & coupable de haute trahison. Edouard III fut certainement le dernier à qui l'on apprit la fin tragique de son père. On lui cacha même la manière indigne dont on l'avait traité dans ses différentes prisons. On craignait, dit Smolett, les suites de cet attentat, si Edouard III en eût eu connoissance. Ce ne fut qu'en 1331, au retour du second voyage qu'il fit en France, pour remettre à

Philippe de Valois l'acte de son hommage-lige, que le Parlement & toute la Nation, soulevés contre l'administration tyrannique de la Reine & de Mortimer, se plainquirent hautement au jeune Roi, & n'oublièrent pas dans leurs griefs l'assassinat exécrable de son malheureux père.

Voici maintenant de quelle manière Edouard le vengea. Il traita sa mère en fils & en Roi. Il exposa sa vie pour arrêter la Reine & son amant, gardés par 180 Gentilshommes, au milieu desquels il osa paroître presque seul, & que la présence de leur Roi épouvanta. Mortimer fut écartelé. C'est par erreur qu'un Historien célèbre a dit que ce Ministre ne fut condamné que pour des concussions. Rymer, Smolett & Rapin Thoiras, qui font le détail de son procès, mettent à la tête des chefs d'accusation, l'assassinat d'Edouard II, *commis par ses ordres exprès*. Si Edouard III ne fit point périr sa mère, s'il ne l'accusa point d'être la complice du parricide Mortimer, s'il ne la fit point assister au supplice de ce barbare, on ne voit dans cette conduite que l'effet de la tendresse filiale & du respect qu'Edouard se devait à lui-même.

La Reine fut traitée honorablement & avec douceur dans son exil. *Elle avait*, dit Frois-

*fard , Chambrière pour la servir , Dames pour lui tenir compagnie , Chevaliers d'honneur pour la garder , belle revenue pour la suffisamment gouverner selon son noble état ; & le Roi son fils la venoit voir deux ou trois fois l'an.* Les 500 livres sterlings, valant environ 11000 livres de notre monnoie, & sur lesquelles on veut jeter du ridicule, ou n'étaient que pour les menues dépenses de la Reine, ou suffisaient alors pour l'entretien de sa maison, telle que Froissard l'a décrit. M. de Voltaire assure en effet que dans ce tems-là les Amiraux d'Angleterre n'avaient que six schellings par jour, & le Prince de Galles vingt. Les Rois d'Ecosse, défrayés par le Roi d'Angleterre, quand ils venaient à Londres, l'étaient sur le pied de trente schellings par jour. Cela s'accorde très-bien avec la pension de la Reine, plus forte que celle du Prince de Galles, plus faible que celle du Roi d'Ecosse. De plus gros revenus n'auraient pu servir à une Princesse si ambitieuse & si intrigante, que pour exciter de nouveaux troubles. C'est à quoi elle avait employé la pension de 6000 liv. tournois qu'elle s'était fait adjuger pour l'entretien de son malheureux époux emprisonné, que l'on traitait cependant de la manière la plus indécente & la plus fordide ;



tandis que la Reine jouissait pour son douaire (du vivant de son mari) des deux tiers du revenu de la Couronne.

Edouard poursuivit les deux scélérats qui avaient été les instrumens de l'assassinat. Maltravers se retira au fond de l'Allemagne, où il ne put être découvert. Gournay se réfugia à Burgos : Edouard le demanda au Roi de Castille qui le rendit ; & ce monstre fut puni comme il le méritait. Edouard fit même une pension au Chambellan du Roi de Castille, qui avait donné ses soins pour le faire arrêter. Les Actes de Rymer en font foi. Que l'on juge à présent si ce Prince fut un mauvais fils ; si j'ai eu tort de le faire paraître attendri sur la mort d'un père qu'il vengea avec tant d'ardeur ? Cette mort nous fait frémir nous qui la lisons aujourd'hui ; combien devait-elle donc affecter un fils ; & un fils qui avait eu le malheur , dans son enfance , d'être , pour ainsi dire , le prête-nom des tyrans de l'Auteur de ses jours ! Pour moi , je me suis regardé comme très-heureux , ne pouvant , par la disposition de ma Tragédie , employer les larmes d'une épouse pour toucher Edouard , d'avoir pu remplacer ce sentiment par le souvenir tendre & cruel de la mort de son père. C'était toujours peindre la sensibilité de ce

Prince en lui donnant un autre motif. C'était, pour me servir encore des termes de Corneille, conserver l'Histoire en la falsifiant.



*Retourne vers ton Roi.*

Godefroi de Harcourt reçut des lettres d'abolition le 27 Décembre 1346. Il servit avec éclat jusqu'à la mort de son neveu décapité à Rouen, par ordre & sous les yeux du Roi Jean. Cette aventure lui fit reprendre les armes contre son Maître. Il fut tué en 1356, près de sa terre de Saint Sauveur, en Normandie, dans un combat où il fit des prodiges de valeur. Il avait fait un testament par lequel il avait laissé tous ses biens au Roi d'Angleterre. Cet objet fit la matière d'un des articles du Traité de Brétigny. Edouard, du consentement du Roi Jean, donna cette succession à l'illustre Chandos. Voyez Froissard : & la Roque, tom. 2, p. 1688.



*Je renonce à leur trône.*

Il n'y eut qu'une trêve entre les deux Rois après la prise de Calais. Cette trêve dura tout le règne de Philippe. La guerre recommença

sous le Roi Jean son fils ; & ce ne fut que par le Traité de Brétigny qu'Edouard renonça enfin à la Couronne de France.

C'est ici le moment de dire deux mots de la Loi Salique sur laquelle la plupart des Historiens ont si mal raisonné. Il y en a très-peu qui aient seulement entendu l'état de la question qui divisait Philippe de Valois & Edouard.

Le vrai fondement de la Loi Salique est la raison que j'ai développée au troisième Acte : c'est la volonté de la Nation qui ne permet pas que son sceptre passe aux mains d'un Etranger. Ce principe fut reconnu & établi de nouveau par l'assemblée des Grands, & par les Etats Généraux qui décidèrent la question en faveur de Valois. Ce principe est enfin avoué par Rapin Thoiras lui-même.

Edouard reconnoissait la Loi Salique ; & il fallait bien qu'il la reconnût , puisque Charles le Bel avait laissé une fille qui, sans cette Loi, aurait également exclu de la Couronne Edouard & Valois. Voilà ce que n'ont pas dit des Historiens mal intentionnés ou mal instruits. Voilà ce qui fait avouer naïvement à Smolett qu'Edouard n'avait aucun droit au trône qu'il réclamait.

Mais Edouard soutenait que la Loi Sali-

que n'excluait les filles que par la raison de la faiblesse de leur sexe ; & qu'ainsi les mâles descendus des filles n'étaient point dans le cas de l'exclusion. C'est à quoi l'on répondait avec avantage que la faiblesse du sexe n'avait jamais été le fondement de la Loi , puisque l'on avait presque toujours , pendant la minorité des Rois , remis le Gouvernement entre les mains des Reines leurs mères. On prouvait avec la même évidence , que l'objet de la Loi Salique avait été d'écarter de la Couronne tout Prince Etranger ; puisque la Nation n'en avait jamais souffert un seul sur le trône depuis la fondation de la Monarchie : & ainsi la Loi Salique avait encore plus de force contre Edouard que contre sa mère. On sent bien que cette discussion n'était pas facile à mettre en vers ; mais elle était indispensable dans une pièce dont les Héros sont, pour ainsi dire , les Martyrs de la cause de Philippe de Valois & par conséquent de la Loi Salique.

*Fin des Notes Historiques.*





## MÉMOIRE HISTORIQUE

S U R

EUSTACHE DE S. PIERRE,

ET SUR PLUSIEURS ÉVÈNEMENS

DU SIÈGE DE CALAIS.

LES Sages se sont permis de tromper l'humanité pour son bonheur & pour sa gloire. Quel nom donner à ceux qui ne la trompent que pour l'affliger & pour l'avilir ? Quand l'Histoire de la Grèce n'offrait pas encore ces grands modèles de courage & de vertu, qui élèvent les ames d'une Nation entière, on imaginait des Héros fabuleux : on les annonçait au peuple comme des citoyens qui avaient réellement existé, & qu'il fallait rendre à la Patrie. En France, au contraire, dès que notre Histoire nous présente un vrai Héros, il y a des gens qui la traitent de fable : ils ne veulent pas que notre pays ait pu produire un grand homme : ils semblent avoir peur que l'exemple n'en fasse renaître.

Depuis trois ans, les bruits les plus injurieux ont été semés avec affectation contre la mémoire d'Eustache de Saint-Pierre. Un ouvrage lu à l'académie des Belles-Lettres, a servi de prétexte à ces déclamations. Chargé par le Gouvernement de faire des recherches dans le dépôt de la Tour de Londres, M. de Bréquigny y a découvert, par occasion, plusieurs pièces concernant le siège de Calais; & il a cru devoir les rendre publiques. Ce judicieux Académicien ne s'était pas douté qu'on en abuserait, disons mieux, qu'on les falsifierait au point d'accuser Eustache de Saint-Pierre d'avoir livré la ville de Calais au Roi Edouard, *moyennant une pension*. On a débité hautement cette infamie : des gens qui se disent Français me l'ont soutenue à moi-même d'un air triomphant. D'autres, qui se croyaient plus modérés, assuraient que, si Eustache de Saint-Pierre n'avait pas vendu sa Patrie, il s'était vendu lui-même : que le prétendu héroïsme de son dévouement avait été la suite d'un marché conclu avec Edouard, & que cette vérité constante était démontrée par le Mémoire de M. de Bréquigny.

En 1769, quand le Siège de Calais a été remis au théâtre, on a renouvelé ces bruits avec plus de chaleur que jamais. On les a  
répandus

Deux accusations formées contre Eustache.

répandus par préférence dans tous les cafés où s'assemblent le plus grand nombre des personnes qui fréquentent nos spectacles. On a cru dégôûter de ma Tragédie, en flétrissant mon Héros. J'avoue que je n'avais pas prévu qu'en célébrant la gloire du généreux Eustache de Saint-Pierre, j'inspirerais la fureur de troubler ses cendres, qui jouissaient en paix depuis quatre siècles des hommages de toute l'Europe. J'ai peine encore à concevoir une phrénésie aussi bizarre. Pour affaiblir le succès d'un ouvrage de théâtre, calomnier la vertu la plus pure, s'efforcer d'enlever à la Patrie l'honneur d'une des plus grandes actions qui embellissent nos fastes ! quelle ressource honteuse & cruelle l'envie a inventée contre moi ! N'en tirons pas vanité. Parmi les calomniateurs d'Eustache, je compte des Français : & je sens que leur déshonneur m'humilie.

Je me suis toujours proposé de venger mon illustre concitoyen. Comme j'avais des armes sûres pour y réussir, j'ai cru que le moment de les employer pouvait être indifférent. J'ai attendu l'occasion des nouveaux ouvrages que je mets sous les yeux du public : & c'est dans le Mémoire même de M. de Bréquigny, c'est sur-tout dans les pièces qui y sont rap-

portées, que je vais puiser la justification d'Eustache de Saint-Pierre. L'Auteur a bien voulu me communiquer ce Mémoire & les pièces : j'y ai trouvé précisément le contraire de ce qu'on débitait avec tant de suffisance. Que le public juge par cela seul de la bonne foi des détracteurs de mon Héros !

Première  
accusation  
réfutée.

Quant au premier chef d'accusation ; comment serait-il possible qu'Eustache de Saint-Pierre eût livré Calais ? Il n'avait pas la qualité de Maire, que je lui ai donnée dans ma Tragédie : il n'était qu'un simple Bourgeois sans autorité : la capitulation a été faite par Jean de Vienne, Gouverneur de la place, sur lequel on n'ose pas jeter le moindre soupçon. Ainsi cette calomnie est contre toute vraisemblance. Mais voyons ce que disent les pièces découvertes par M. de Bréquigny, l'accusation deviendra encore plus révoltante.

Plusieurs lettres d'Edouard & de ses Officiers, font le détail des forces immenses avec lesquelles Edouard assiégeait Calais. On y trouve le dénombrement de sa grande armée de terre, dans laquelle il comptait 1067 Seigneurs particuliers, sans parler des Princes de son sang, des Comtes Anglais, ni des Chevaliers Allemands & Flamands qu'il avait à son service. Outre cela, le port était bloqué



par une flotte de 737 vaisseaux, portant 15545 hommes. On voit par ces lettres, qu'après dix mois de siège le Roi de France fit faire une tentative par mer pour avitailler la place ; & que 44 bâtimens qu'il envoya, furent dissipés par la flotte Anglaise.

Le 25 Juin, une barque Génoise s'échappa de Calais. Elle fut vivement poursuivie. Le Capitaine, se voyant contraint de se rendre, jeta à la mer les dépêches dont il était chargé ; & prit la précaution de les attacher à une hache, pour les faire couler à fond. Mais, à la marée basse, on les retrouva sur le sable, & elles furent portées au Roi d'Angleterre. Dans ces dépêches, les Calaisiens faisaient à Philippe de Valois la peinture de la famine affreuse qui désolait leur ville. Après avoir dit qu'ils ont mangé les chevaux, les chiens & les chats, ils ajoutent : » Nous ne  
 » pouvons plus trouver de vivres en la ville,  
 » si nous ne mangeons chair d'hommes.....  
 » avons pris accord entre nous que, si nous  
 » n'avons en brief secours, nous sortirons hors  
 » la ville tous aux champs, pour combattre  
 » & pour mourir : car nous aimons mieux  
 » mourir aux champs honorablement, que  
 » nous manger l'un l'autre «.

Je n'en voudrois pas davantage pour prou-

ver l'innocence d'Eustache de Saint-Pierre. Etoit-ce là une ville qu'il fût nécessaire de vendre ? L'extrémité où elle était réduite ne la livrait-elle pas mieux que toutes les trahisons possibles ? Au moins , s'il y avait eu des gens capables de vendre Calais , ils auraient conclu leur marché peu de jours après cette lettre , qui justifiait si bien la nécessité de capituler. Mais au contraire , on attendit encore cinq semaines , en supportant les horreurs de la famine que chaque jour rendait plus insupportable ; on donna le tems à Philippe de Valois de venir avec une formidable armée pour délivrer la place. Ce ne fut que le 3 Août , après la retraite de ce Prince , qui avait tenté inutilement de secourir Calais , ce ne fut qu'alors pour la première fois que l'on parla de se rendre. Tous ces faits sont attestés par les lettres du Roi d'Angleterre , aussi bien que par le récit de Froissart. Où est donc la lâcheté , où est la perfidie d'Eustache ? Aussi a-t-on renoncé à cette première accusation : l'évidence a forcé de se rétracter. On se dédommage par le Roman dont je vais rendre compte.

Seconde  
accusation.

C'est à l'instant de la capitulation , qu'on veut faire croire qu'Eustache a été gagné par Mauni. On suppose que , lorsque Mauni entra

dans Calais , il parla à l'oreille d'Eustache , & lui dit : » Livrez-vous vous-même , & ne » craignez rien ; vous allez conserver Calais » à Edouard , en empêchant par votre dévouement volontaire que les Bourgeois désespérés n'accomplissent la menace qu'ils ont faite , de mettre le feu à la ville & de s'y brûler tous. Ainsi Edouard vous aura la plus grande obligation ; & loin de vous faire périr , il vous récompensera . De-là on conclut qu'Eustache ayant été payé pour se dévouer , est un faux brave , & non pas un Héros.

Réponses.

Trois réponses victorieuses détruisent cette imposture si subtile & *si artilement travaillée*. Il faut avoir une noirceur bien raffinée pour aller chercher si loin un prétexte infâme à l'action la plus honorable.

PREMIÈRE RÉPONSE. M. de Bréquigny a combiné dans tout son Mémoire les pièces qu'il a recueillies à la Tour de Londres , avec le récit de Froissart : parce que ces pièces ne le contredisent jamais , & qu'elles l'appuient dans plusieurs circonstances. Or il est prouvé par le récit de Froissart , conforme d'ailleurs aux usages du tems , qu'il est physiquement impossible que Mauni ait parlé à Eustache de Saint-Pierre au moment de la capitulation.

Extrait de  
Froissart.

La raison en est claire. C'est que Mauni n'entra point dans la ville, ni lui, ni aucun autre Anglais. » Quand le Roi de France se fut retiré, les Bourgeois prièrent le Gouverneur » de demander à capituler. Jean de Vienne » *monta aux crénaux des murs, & fit signe à* » *ceux de dehors qu'il vouloit parler à eux.* On » porta cette nouvelle à Edouard, qui envoya » Monseigneur Gauthier de Mauni & Messire » Basset. Les propositions furent faites *du* » *haut du mur* à ces députés qui étaient en » bas. Ils en allèrent rendre compte à leur » Roi. Mauni revint ensuite *à la même place,* » apporter la réponse d'Edouard à Jean de » Vienne *qui attendoit sur les murs.* Cette réponse était l'ordre de livrer six Bourgeois, » pour racheter les autres. Alors le Gouverneur dit à Mauni : *Je vous prie qu'il vous* » *plaise cy demourer, tant que j'aie toute cette* » *affaire remontrée à la Communauté de la ville;* » *car ils m'ont cy-envoyé, & c'est à eux de répondre.* Adonc Messire Jean de Vienne, laissant Mauni dehors, vint au marché de Calais, fit sonner la cloche, & s'assemblèrent » sitôt, en la halle, hommes & femmes de la » ville. Là, leur fit Messire Jean rapport des » paroles d'Edouard & de Mauni. « Ensuite Froissart nous expose le tableau du magna-

nime dévouement d'Eustache de Saint-Pierre, & de l'enthousiasme de tout le peuple qui tombe à ses pieds & *l'adore de pitié*. Lorsque ses cinq compagnons se sont généreusement livrés avec lui, Froissart ajoute : » Jean de » Vienne les mena devers la porte qu'il fit » ouvrir, & se fit enclorre lui & les six Bour- » geois *dehors, entre la porte & les barrières* ; » si dit à Monseigneur Gauthier de Mauni » *qui attendoit là*, je vous délivre ces six Bour- » geois, & vous jure que ce sont les plus no- » tables.... veuillez prier le Roi, votre Sei- » gneur, qu'ils ne meurent pas. «

Ainsi il est démontré que Mauni n'a vu Eustache de Saint-Pierre qu'après son dévouement : qu'on me dise donc quand, où, & comment il lui a *parlé à l'oreille* pour l'engager à se dévouer ; c'est l'envie & le mensonge qui ont parlé à l'oreille des Auteurs de cette lâche & odieuse calomnie... Ne pourraient-ils pas, tandis qu'ils sont en train, arranger encore une ou deux anecdotes qui fissent soupçonner, pour le grand honneur de la France, que Gaston de Foix & le Chevalier Bayard étaient deux lâches & deux fourbes ? Cela vaudrait bien mieux que de chicaner au hasard sur une vingtaine de vers, & de critiquer des expres-

sions empruntées de Racine même (1).

SECONDE RÉPONSE. Pour quelle raison Mauni aurait-il engagé Eustache de Saint-Pierre à se dévouer volontairement ? C'est, dit-on, parce que les Bourgeois auraient brûlé la ville, plutôt que de livrer eux-mêmes leurs six concitoyens. Mais où a-t-on pris que les Bourgeois voulussent brûler la ville ? Dans ma Tragédie : car l'Histoire n'en dit pas un mot. Les Calaisiens ne firent point cette menace au Roi d'Angleterre : jamais ils ne formèrent cette résolution désespérée : dans la lettre même du 25 Juin, jetée à la mer, & reportée à Edouard, il n'est question en aucune manière du projet d'incendie. Il est donc assez plaissant de voir de bonnes ames se servir d'une fiction que j'ai imaginée en 1764, & en faire le prétexte qui engagea Edouard à corrompre Eustache en 1347. Une telle méprise devient réellement comique ; &, pour me servir des termes de Molière, elle rend

---

(1) L'Editeur ne peut dissimuler la peine que lui fait le ton de cette apologie, ton qu'il a vainement essayé d'adoucir & qui revient à chaque page. Les Auteurs ne comprendront-ils jamais combien ils gagneroient à être modérés, soit dans la critique des ouvrages d'autrui, soit dans la défense de leurs propres ouvrages ?

la calomnie que je réfute *risiblement affreuse*.  
Ordinairement la méchanceté a plus d'esprit.

Mais peut-être prétendra-t-on que l'on ne s'est trompé que sur une circonstance, & qu'au fond les Calaisiens ayant menacé, par leur lettre du 25 Juin, de se faire tuer tous dans les retranchemens des Anglais, Edouard devait toujours craindre leur désespoir. Je réponds qu'Edouard s'embarrassait fort peu que les Calaisiens se fissent massacrer à l'attaque de ses lignes. Il pouvait même le désirer, puisque c'étaient autant de sujets qu'il ôtait à Philippe de Valois; & sur-tout puisqu'il avait dit en propres termes, en voulant faire passer tous ces malheureux habitans au fil de l'épée : *Ceux de Calais ont trop fait mourir de mes hommes, il convient eux aussi mourir*. Voilà le premier arrêt qu'il avait prononcé contr'eux; & ce n'était que par *grande grace* qu'il s'était enfin déterminé à n'en faire mourir que six. Je réponds plus affirmativement encore qu'Edouard n'avait pas à craindre que les Calaisiens forçassent son camp : il en avait rendu les retranchemens tellement inattaquables du côté de la ville, qu'au moment où Philippe de Valois voulut les entamer de l'autre côté, les Bourgeois ne furent pas même en état de tenter une sortie. Qu'auraient-ils pu faire

tous seuls après la retraite de l'armée Française ? Ainsi il est évident qu'Edouard n'ayant rien à redouter pour ses lignes, & n'étant point menacé de l'incendie de la ville, n'avait aucune raison de proposer une pension à Eustache, pour l'exciter à se dévouer de bonne grace. Il devait croire que les Calaisiens se trouvant trop heureux de se sauver tous aux dépens de six têtes, ne balanceraient pas à les abandonner à sa vengeance. Ces prétendues propositions d'Edouard & de Mauni sont donc une rêverie complètement absurde. J'ai démontré d'ailleurs que, quand elles auraient pu être fondées en raison, la vérité est qu'elles n'ont pas été faites, puisqu'aucun Anglais n'entra dans la ville. Par conséquent il ne résulte de toute cette combinaison d'infamie, que la honte due aux inventeurs.

TROISIÈME RÉPONSE. Edouard, après la prise de Calais, partagea, par différentes concessions, toutes les richesses & toutes les maisons de la ville entre les Seigneurs de sa Cour & les Officiers de son armée. La Reine eut pour sa part les biens de Jean d'Aire, le second des dévoués. M. de Bréquigny a recueilli un grand nombre de ces concessions; par lesquelles il est prouvé, non-seulement qu'Eustache de Saint-Pierre était, comme l'a



dit Froissart, un des plus riches Bourgeois en maisons & en héritages; mais encore que tous ses biens furent distribués aux Anglais, comme ceux des autres Calaisiens. Ainsi voilà une preuve invincible qu'Eustache n'avait pas été gagné par Edouard. Qu'on réplique, si l'on peut.

J'ose donc dire avec confiance qu'il est impossible d'élever le moindre nuage qui obscurcisse la gloire d'Eustache de Saint-Pierre, dans le moment où il s'est dévoué. Ce vertueux citoyen était libre d'attendre, comme les autres, que l'on tirât au fort les six victimes du courroux d'Edouard : il était bien en droit d'espérer que le hazard ne le choisirait pas dans une si grande multitude; mais il prévient le sort, il se livre intrépidement à une mort certaine. Sans la Reine d'Angleterre, il périssait, le sacrifice était consommé : &, comme je l'ai dit dans mes notes historiques, Eustache & ses compagnons n'avaient pas même l'espérance de voir cette Princesse attendrir son époux par ses larmes, puisqu'ils ignoraient absolument qu'elle en répandrait. En un mot, tout concourt à prouver l'héroïsme de cette action : l'antiquité n'offre rien de plus magnanime. Le dévouement de Codrus, de Décius, de Régulus ne fut ni plus grand, ni plus généreux.

Eustache  
toujours hé-  
ros dans son  
dévoue-  
ment.

Véritable  
faute d'Euf-  
tache, de-  
puis son dé-  
vouement.

Mais Eustache de Saint-Pierre a-t-il soutenu, pendant le reste de sa vie, la gloire qu'il s'était acquise le jour de la reddition de Calais? C'est maintenant ce qu'il faut examiner. Si, au lieu de dire qu'il s'était vendu en lâche, on lui eût attribué ce proverbe Espagnol; *Il fut brave un tel jour* : si on eût dit simplement qu'après avoir été un héros, il avait cessé de l'être; on aurait avancé une vérité triste, mais indifférente à ma Tragédie, qui n'est pas l'histoire de la vie entière d'Eustache, & qui représente seulement la grande action de son sacrifice volontaire. Cependant, comme la vérité m'intéresse toujours, & que je crois la devoir au public, je vais la lui exposer avec franchise. Il va voir en gémissant que la fatalité des circonstances a découragé une ame héroïque, non pas jusqu'à la rendre criminelle, mais jusqu'à la faire devenir une ame vulgaire.

Conduite  
de Philippe  
de Valois  
envers les  
Calaisiens.

Edouard étant entré dans Calais le 3 d'Août, presque tous les Bourgeois se traînèrent jusques au camp de Philippe de Valois, qui s'était retiré près d'Amiens. Les finances du Royaume étaient dans un tel délabrement, que le Roi, loin de pouvoir dédommager ces malheureux de la perte entière de leurs biens, qu'ils avaient abandonnés au vain-

queur, ne fut pas même en état de fournir les premières nécessités de la vie à cette foule affamée de vieillards, de femmes, d'enfans, de malades, qui venaient se jeter dans ses bras, tristes victimes de leur fidélité. Les Historiens du tems, Froissart, le Continuateur de Nangis, avouent que ce ne fut point le Roi, mais que ce furent les habitans des villes voisines qui nourrirent ce peuple d'infortunés; & que les Calaisiens ont erré depuis, pour la plupart, dans l'intérieur de la France, où la misère générale ne permit de leur donner que de très-foibles secours. Quelques Ecrivains modernes, qui ont vu ces malheurs de fort loin, ont beaucoup vanté une Ordonnance que Philippe rendit le 8 Septembre, plus d'un mois après la prise de Calais, & par laquelle il accordoit, pour dédommagement, aux malheureux Bourgeois, *tous les biens, meubles & héritages qui pourroient écheoir par la suite au Domaine du Roi, de quelque façon que ce fût.* Mais, de bonne foi, était-ce un soulagement à venir, une promesse vague & indéterminée dont ce peuple avait besoin? C'était une assistance actuelle, une aumône efficace que son indigence réclamait. Dans une conjoncture bien moins pressante, Henri IV s'écria : *Retranchez de ma table, & nour-*

*riffèz mes fideles fujets.* Philippe de Valois, fans doute, n'avait pas l'ame de Henri de Bourbon.

Trêve  
qui laiffe  
Edouard en  
poffeffion  
de Calais.

Quinze jours après l'Ordonnance dont je viens de parler, le 24 Septembre, (car les dates font précieufes) les deux Rois de France & d'Angleterre conclurent une trêve qui dura pendant tout le règne de Philippe; & il fut dit par le traité, qu'Edouard refterait en poffeffion de Calais. Eufache de Saint-Pierre & les cinq autres dévoués, à qui le Roi d'Angleterre n'avait fait grace que de la vie, avaient dû demeurer prifonniers avec la garnifon : le Gouvernement François manquait d'argent pour les racheter; & ils ne pouvaient fe racheter eux-mêmes, l'ennemi s'étant emparé de leurs biens.

Eufache  
refte fans  
pain.

Edouard, qui fentait mieux que la Cour de France, tout le mérite de l'héroïfme du vertueux Eufache, entreprit de le gagner & de le faire refter dans Calais, comme ordinairement tous les habitans reftent dans une place conquife. On voit même qu'il y avait beaucoup d'autres Calaiſiens que l'amour du lieu de leur naiffance avait retenus dans la ville, & auxquels Edouard avait fait de nouvelles concessions de leurs propres héritages. Il paraît qu'Eufache les imita. Mécontent

des fers qu'on lui laissait porter , & de l'ou-  
bli honteux auquel le ministère de France  
l'abandonnait , il consentit , le 8 Octobre  
1347 , plus de deux mois après la reddition  
de la ville , à y demeurer , & à vivre encore  
citoyen de Calais , sous le nouveau Maître  
que la trêve donnait à sa Patrie.

Cependant Edouard se trouvait embarrassé , Edouard lui  
en donne.  
par la distribution qu'il avait faite à ses cour-  
tisans des biens d'Eustache de Saint-Pierre. Il  
prit le parti de lui accorder 40 *marcs ster-*  
*ling* , ce qui revient à 500 de nos livres tour-  
nois d'aujourd'hui , pour sa subsistance ; en at-  
tendant , est-il dit dans l'acte , *que nous ayons*  
*pourvu autrement à son état. PRO SUSTENTA-*  
*TIONE SUA, QUOUSQUE DE STATU EJUS-*  
*DEM ALITER DUXERIMUS PROVIDEN-*  
*DUM.* Ainsi il est clair que cette pension  
n'était pas la récompense d'avoir livré Ca-  
lais , mais un simple don d'alimens qu'Edouard  
faisait à un homme estimable qu'il avait dé-  
pouillé de tous ses biens ; & qu'il n'eût pas  
dépouillé , si cet homme lui eût été vendu.

Edouard ne prévoyait pas sans doute , qu'il Edouard  
lui rend ses  
biens.  
lui fût facile de retirer les maisons d'Eustache  
des mains de ceux qu'il en avait gratifiés ;  
mais au premier mot qu'il leur en dit , ils se  
firent un honneur de contribuer à acquérir ce

grand homme à leur Roi : & sur le champ une concession en forme rendit à Eustache tous ses héritages. Ainsi la pension, qui n'était accordée que *pour lui donner du pain en attendant*, fut retirée, & tomba d'elle-même.

Voilà les faits; toutes les équivoques sont levées. Eustache de Saint-Pierre n'a pas été plus coupable de perfidie, en demeurant dans Calais, & en y conservant ses biens, que tous les habitans de Belle-Isle, de la Martinique, & tous ceux de la Flandre Autrichienne, qui sont restés sous la domination Anglaise ou Française, après la conquête de leur pays.

Il reste sujet  
d'Edouard.

Je ne prétends pas dissimuler qu'Eustache prêta serment de fidélité au Roi d'Angleterre : mais voyons à quel titre. Dans la concession qui lui est faite de ses propres biens, on lit ces mots : *Pour le bon service qu'il nous rendra à l'avenir dans la garde de la ville de Calais :* **PRO BONO SERVITIO NOBIS PRO CUSTODIA VILLÆ NOSTRÆ CALESII IMPENDENDO.** Sur quoi il faut observer une chose que l'on a cachée avec soin au public ; c'est que cette clause était de style dans toutes les concessions qu'Edouard faisait des maisons de Calais. En effet, on la trouve même dans la concession que la Reine d'Angleterre avait obtenue de lui, dès le 12 Août, deux mois avant

avant celle d'Eustache. Quoique cette Princesse ne dût être ni Bourgeoise, ni Gardienne de Calais, cependant, comme elle allait y posséder des maisons, elle s'était engagée *au bon service pour la garde de Calais*. Tel était le ferment de fidélité que prêtaient alors les habitans d'une ville conquise. On croyait qu'ils en étaient les défenseurs-nés; on leur faisait promettre de la garder pour leur nouveau Maître, comme ils l'avaient gardée pour l'ancien. Aujourd'hui on leur fait jurer encore d'être fidèles au conquérant contre leur premier Souverain : c'est la loi de la guerre. Le ferment d'Eustache était, selon les mœurs de son tems, le même que celui que les habitans de Minorque & de Berg-Op-Zoom ont prêté de notre tems à Louis XV.

Mais Eustache n'a jamais reconnu Edouard pour Roi de France : c'est par-là seulement qu'il se serait rendu traître; & voilà ce qu'il aurait fallu prouver, pour pouvoir l'accuser de perfidie. Sans cela, tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il a subi le sort des vaincus. Je prie mes Lecteurs de se représenter un moment la situation de ce brave Bourgeois, qui apprend, au fond de sa prison, le traitement misérable que ses concitoyens avaient reçu du ministère Français, & l'état d'indigence

Jamais il  
n'a reconnu  
Edouard  
pour Roi de  
France.

qui les réduisait à mendier leur pain de ville en ville. Qu'on le voye lui-même, d'autant plus indigné de l'abandon injurieux où il languit, qu'il se sent plus de droits à la reconnaissance de son Souverain. Alors il se dit : » J'ai été au delà de mon devoir, en me » sacrifiant moi-même, par un héroïsme dont » je pouvois me dispenser : puisqu'on ne me » tient aucun compte de l'excès de vertu où » mon zèle m'a porté, rentrons dans les bornes du devoir naturel d'un sujet. Cédons, » en gémissant, à la nécessité de reconnaître le vainqueur : passons sous l'empire » d'Edouard avec la ville où je suis né, & » que mon Roi même lui laisse, par la trêve » qu'il vient de conclure avec lui. Si quelque » jour un traité de paix rend Calais à la » France, la manière dont j'ai servi mon premier Maître annonce assez que je retournerai sous sa loi avec transport. « Telle fut la conduite d'Eustache ; & bien loin qu'il méritât des reproches de la part de Philippe de Valois, c'étoit ce digne citoyen qui auroit eu le droit de reprocher à son Prince de l'avoir réduit à se dégrader lui-même.

Il subit la loi de la guerre.

Il est foible, & non traître.

Je n'ai garde cependant d'approuver cette conduite d'Eustache de Saint-Pierre. Si jusqu'alors il n'eût été qu'un citoyen vulgaire,



s'il ne s'était pas dévoué en Régulus, je ne le condamnerais pas d'avoir continué à ressembler au commun des hommes. Mais s'étant élevé au dessus de l'humanité par son sublime dévouement, son cœur avait contracté l'obligation de se maintenir dans le degré de vertu où il était monté ; toute sa vie devait être digne de ce beau moment : un grand homme est inexcusable de devenir un homme ordinaire. Je plains Eustache de s'être lassé de son héroïsme : je plains davantage Philippe de Valois de n'avoir su ni punir les voleurs publics qui avaient détourné les fonds destinés à approvisionner Calais (1), ni récompenser les généreux citoyens qui avaient défendu cette ville avec tant de fidélité. Un Gouvernement qui n'a ni supplices, ni récompenses, enhardit le crime & décourage la vertu. Si le magnanime Eustache de Saint-Pierre eût vécu de nos jours, il ne serait pas déchu de sa gloire ; l'estime & les bontés de son Roi auraient conservé cette grande ame dans toute sa sublimité. Rappelons-nous les honneurs dont nous avons vu combler le courageux défenseur de Belle-Isle ; & jugeons du rang

---

(1) Tous les Historiens parlent & du brigandage & de l'impunité.

que le Décius de Calais aurait obtenu dans le cœur de Louis le Bien-aimé.

Ses fils & les  
cinq com-  
pagnons ne  
l'imitent  
pas.

Ce qui doit faire condamner plus sévèrement Eustache de Saint-Pierre, c'est que les cinq autres Héros de Calais furent Héros jusqu'à la mort. Ils n'imitèrent que l'intrépidité d'Eustache, & refusèrent de lui ressembler dans sa faiblesse. Ils ne voulurent jamais être sujets d'Edouard, quelque titre qu'il prît. Bien plus, les enfans mêmes d'Eustache renoncèrent à la fortune de leur père, pour conserver sa première vertu. Ce fait est prouvé par la concession qu'Edouard fit en 1351, à Henri de Lancastre, de tous les biens d'Eustache qui venait de mourir : *sur le refus, est-il dit, qu'ont fait les héritiers d'Eustache de Saint-Pierre, de se rendre à Calais & de prêter serment au Roi d'Angleterre.*

Quel est donc le résultat de tout ce que je viens de dire ? Ne puis-je pas me flatter d'avoir justifié Eustache de Saint-Pierre du crime de trahison, dont on avait osé le noircir ? 1°. Dans l'instant où il s'est dévoué, sa gloire est pure & inattaquable. 2°. Dans la suite, *son héroïsme a cessé* ; mais il n'a point été souillé par la perfidie, qui en effet n'a jamais de prise sur les ames d'une certaine trempe. J'avouerai que je fus très-allarmé des

premiers bruits semés contre la vertu de mon Héros : l'assurance avec laquelle on les débitait, m'en imposa ; je crus Eustache coupable. Je pensai que la délicatesse m'obligerait de rayer de ma Tragédie le nom de Saint-Pierre, & d'y substituer celui de cet illustre d'Aire qui persista dans sa magnanimité. Mais je crois à présent pouvoir, sans scrupule, laisser l'honneur de ce noble sacrifice au vaillant citoyen qui le premier en conçut l'idée, & dont l'exemple fit cinq autres Héros. La vérité veut qu'il soit représenté comme un grand homme dans le moment où il le fut.

Ainsi j'ai la satisfaction de voir que la ville de Calais peut encore, malgré les envieux, s'applaudir d'avoir produit six hommes qui ont donné à l'Univers l'exemple de la fidélité la plus courageuse & la plus digne d'admiration. Si l'un d'eux est descendu de ce haut degré d'honneur, ses fils l'ayant remplacé aussitôt, la gloire de leur Patrie reste toujours entière.



## NOUVELLES PREUVES

*De la vérité du dévouement des six Bourgeois de Calais, contestée par quelques Auteurs.*

ON ne s'est pas borné à rendre suspecte la vertu d'Eustache de Saint-Pierre. Tandis que des méchans obscurs débitaient qu'il s'était dévoué par un bas intérêt, des Auteurs respectables niaient qu'il se fût jamais dévoué; & d'autres soutenaient qu'Edouard n'avait pas voulu sérieusement la mort des six Bourgeois de Calais. Je renvoie sur cela aux notes historiques, qui sont à la suite de ma Tragédie. Je renvoie avec plus de plaisir encore à l'Histoire de Calais, par M. le Febvre : cet article y est discuté de la manière la plus satisfaisante & la plus lumineuse.

Qu'il me soit permis seulement de rappeler ici le témoignage de Froissart, parce que rien ne peut ébranler une autorité si puissante. Cet Auteur était contemporain ; il avait vécu avec Mauni, avec tous les Seigneurs Anglais qui s'étaient trouvés à ce fameux siège : il était né en Hainaut, & sujet du père de la

Reine d'Angleterre : il fut attaché à cette Princesse tant qu'elle vécut ; &, après sa mort, il resta encore à la Cour de Londres. Edouard est par-tout son Héros, son Idole ; & jamais Froissart n'eût osé lui imputer une barbarie telle que la condamnation des six dévoués de Calais, si Edouard ne l'eût pas en effet prononcée : jamais il n'eût osé peindre la mauvaise grace avec laquelle ce Prince accorda leur pardon aux larmes de la Reine, si ce fait n'eût été public & incontestable. *Madame, je voudrais que vous fussiez autre part que cy* : voilà les premiers mots d'Edouard ; ils prouvent combien il lui en coûtait pour être généreux.

Venons maintenant aux nouvelles autorités par lesquelles j'appuie celle de Froissart.

La première est un passage de M. Hume : l'aveu de cet Historien est de la plus grande importance. On croit communément que M. Hume a nié l'aventure des six dévoués de Calais. Mais, au contraire, dans le corps de son Histoire, il a rapporté le fait & l'a reconnu pour véritable : ce n'est que dans une note qu'il a témoigné quelque doute, fondé sur ce qu'Avesbury n'a point parlé de cet évènement. Or M. Hume a senti lui-même que le silence d'un Auteur ne détruisait pas

Aveu de  
M. Hume.

le témoignage des autres ; sur-tout le silence d'un Anglais sur un fait honorable à la France ; d'un Anglais, fide panégyriste de son Roi, & Historien souvent très-inexact sur les événemens les plus connus. Voilà pour quelle raison M. Hume s'est cru obligé d'adopter dans le corps de son ouvrage le récit de tous les autres Auteurs, & en particulier celui de Froissart, Ecrivain plus Anglais que Français.

M. Hume a fait plus. Il a encore inséré à ce sujet un article très-précis dans un autre endroit de son Histoire. Je vais copier fidèlement la traduction de Madame de Ménéière.

» Rien ne prouve mieux les distinctions honorables accordées alors à la Noblesse, que la différence qu'Edouard mit entre la manière dont il traita les Chevaliers Ribaut & Charny, & celle dont il avait traité les six Bourgeois de Calais. Car ceux-ci avaient montré un courage plus extraordinaire, dans une occasion plus juste & plus digne qu'on les honorât. «

Cet aveu de l'Auteur Anglais est d'autant plus précieux, qu'il répond à un Français très-illustre, qui a prétendu qu'Edouard n'avait pas eu intention d'être cruel envers les fix dévoués de Calais ; & qui a cru le démontrer en rappelant cette occasion postérieure,

dans laquelle Edouard traita noblement les Chevaliers de Ribault & de Charny. Le raisonnement de M. Hume explique la différence du traitement par la différence des personnes. Celle des circonstances est encore plus remarquable. Dans le premier événement, l'obstination des Bourgeois de Calais avait mis Edouard en fureur : dans le second, ce Prince s'était fait une partie de plaisir de surprendre les deux Chevaliers par une espèce de camifade. Or je demande si l'on prouve qu'un homme n'a pas été en colère un tel jour, parce qu'il a ri six mois après. J'ai détaillé ce fait dans mes notes historiques ; & je suis fortifié dans mon sentiment par l'autorité de M. Hume. C'est ce grand homme que j'oppose au grand homme dont je combats ici l'opinion. J'ai fait voir dès long-tems combien je respecte mon Maître ; mais il m'a appris lui-même à respecter encore plus la vérité. Mademoiselle de l'Espinassi, dans son abrégé de l'Histoire de France, a soutenu mon avis par les mêmes raisons que j'avais exposées dans mes notes, & que M. de Villaret avait adoptées. Elle a combattu M. de Voltaire, avec le même respect & le même courage que moi.

Enfin la nouvelle découverte de M. de Bréquigny, qui constate qu'Eustache de Saint-Preuve  
tirée des piè-

ces trou-  
vées à Lon-  
dres.

Pierre est resté dans Calais sous la domination Anglaise, confirme encore le récit de nos Historiens, relativement à la vérité du dévouement. Car il est évident que, si cette grande action n'eût pas été constante, on ne l'aurait pas inventée en France pour en faire honneur à un homme expatrié : on l'aurait plutôt attribuée à quelqu'un de ces Bourgeois de Calais, qui étaient restés assez fidèles à Philippe de Valois, pour préférer la misère auprès de lui à la fortune auprès de son rival. Il n'y a que la vérité, & une vérité publiquement reconnue, qui ait pu forcer à louer Eustache devenu sujet du Roi d'Angleterre. Cette réflexion est tranchante, & il en résulte que le Mémoire de M. de Bréquigny prouve exactement le contraire de ce qu'on voulait lui faire prouver.





---

# OBSERVATIONS

## HISTORIQUES

*Sur quelques évènements du siège de Calais.*

### I.

JE trouve une contradiction formelle, entre le récit de la plupart des Historiens & une lettre d'Edouard recueillie par M. de Bréquigny. Les Historiens, & Froissart tout le premier, disent que Philippe de Valois, trouvant Edouard si bien retranché devant Calais qu'il était impossible de forcer son camp, envoya *défer* ce Monarque à la bataille; mais qu'Edouard répondit : „ Je suis ici pour prendre Calais; quand je l'aurai pris, je verrai si j'ai besoin d'une bataille pour faire d'autres conquêtes. “ On lit au contraire dans une lettre d'Edouard, qu'il accepta la bataille, & qu'il offrit de sortir de ses lignes; mais que Philippe décampa. Cette contradiction s'explique par une autre, dans laquelle Edouard tombe avec lui-même. Car dans toutes les lettres où il ordonne à ses Barons

de le venir joindre, parce que le Roi de France s'apprête à l'attaquer, il leur recommande de ne point amener de chevaux, *par la raison qu'il n'est question que de combattre à pied*. Edouard n'avait donc pas envie de quitter ses retranchemens; il n'était pas capable d'une telle imprudence. Qu'auroit-il fait en rase campagne sans cavalerie, contre la Gendarmerie Française? D'ailleurs les lignes étant une fois sans défense, Philippe pouvait, ou sans se battre, ou même en se faisant battre, jeter du secours dans Calais. Edouard a pensé, sans doute après son succès, qu'il fallait en augmenter la gloire par une de ces fictions brillantes que les Rois se permettent si souvent. Ils croient nécessaire d'en imposer par un excès de confiance. De-là tant de feux de joie tirés par les vaincus, & tant de listes *de morts, qui se portent fort bien*.

La vérité se trouvera dans la combinaison des lettres d'Edouard avec le récit des Historiens. Les lettres disent que le 23 Juillet la tête de l'armée Française parut à la vue du camp Anglais; & que, lorsqu'elle fut entièrement rassemblée, il y eut le 27 une vive attaque des retranchemens. Les Historiens ajoutent que, dans cette attaque, les Français emportèrent une tour près du pont de Nieulai;

mais qu'ils ne purent pénétrer plus avant : que le lendemain Philippe envoya défier Edouard par quatre des principaux Chevaliers Français : qu'Edouard refusa très-positivement la bataille : que deux Cardinaux, Légats du Pape, s'entremirent pour concilier les deux Rois : qu'Edouard demanda une trêve de trois jours, sous prétexte de traiter de l'accommodement ; & que, pendant ces trois jours, il augmenta les fortifications de son camp, sur-tout celles qui étaient vers le pont de Nieulai, & dans lesquelles l'attaque du 27 lui avait fait connaître des endroits faibles. Le 31 la trêve expira : la force des retranchemens obligea le Roi de France, après avoir encore tenté des efforts inutiles, à décamper le 2 Août, & la ville se rendit le 3. Voilà une suite de circonstances trop bien liées & trop vraisemblables pour n'être pas vraies, quand Froissart les avoue toutes, quand il parle expressément des *nouvelles fortifications ajoutées au camp depuis le défi* de Philippe de Valois. Froissart ne connaissait pas vraisemblablement cette lettre particulière d'Edouard, à laquelle il n'aurait peut-être pas donné un démenti public : quoiqu'après tout, les Princes ne tiennent guère à ces ruses, à ces bravades du moment ; & lors-

qu'une fois ils ont réussi dans leur projet, ils cessent d'exiger une crédulité dont ils n'ont plus besoin. Enfin tout ce que je viens de dire sur cet article est confirmé par un vieux manuscrit appartenant à M. le Comte de Tourempré, Calaisien, qui se fait gloire de l'être, & qui honore sa Patrie.

## I I.

Je dois une réponse à l'honnête citoyen de Beauvais, qui s'est plaint de ce que j'avais semblé annoncer, dans un vers, que Beauvais avait été pris & saccagé, quelque tems avant le siège de Calais. Je crois qu'il s'apperçoit bien que je connais assez l'Histoire de France pour savoir que Beauvais n'a jamais été pris. Lui-même il me paraît trop bien instruit pour ignorer qu'en 1346 l'armée Anglaise s'empara des fauxbourgs de Beauvais, y mit tout à feu & à sang, brûla en particulier la superbe abbaye de Saint-Lucien ; & qu'Edouard en fut si irrité qu'il fit pendre le premier soldat qui avait commencé l'incendie. Mais j'avouerai que je n'ai pas osé mettre le mot *fauxbourg* dans ma Tragédie. M. de Voltaire a pu l'employer dans la Henriade.

Ces fauxbourgs aujourd'hui si pompeux & si grands,  
Que la main de la paix tient ouverts en tous tems,

D'une immense cité superbes avenues.

Il parlait en Poète épique ; & moi je faisais parler un personnage , qui même ne nommait Beauvais que comme un objet accidentel : ainsi ce n'était pas le moment de s'arrêter à décrire , & d'envelopper le mot *fauxbourg* dans des épithètes heureuses qui le fissent passer. D'ailleurs ce n'est que dans la ville même que l'on insiste sur cette distinction de la cité & du fauxbourg ; l'éloignement les confond. Et enfin notre public renferme trop de gens instruits , pour que je pusse l'induire en erreur par ce léger défaut de précision.

## I I I.

### AVIS DE L'ÉDITEUR.

Comme ce troisième article est une réplique de M. de Belloy , à une réponse qu'avoit faite M. de Villaret à la note historique du même M. de Belloy , sur ce vers :

*S'il nous laisse partir guerriers , femmes , enfans.*

nous croyons devoir commencer par mettre ici sous les yeux du Lecteur la réponse de M. de Villaret.

» On trouve dans quelques notes historiques , imprimées à la suite d'un ouvrage moderne , une accusation d'erreur intentée par l'Auteur contre les Historiens , au sujet

„ de la réduction de Calais. Voici comme il  
 „ s'exprime : *Je crois avoir saisi une vérité*  
 „ *échappée aux Historiens. Ils n'ont pas réfléchi*  
 „ *sur ce qu'ils écrivaient, quand ils ont dit que*  
 „ *ce fut Edouard qui chassa de Calais tous les*  
 „ *habitans. Il est bien peu vraisemblable qu'un*  
 „ *Prince qui se disoit Roi de France ait com-*  
 „ *mencé par se priver de ses sujets, en les ren-*  
 „ *voyant de la première ville qu'il soumettait ;*  
 „ *ce n'était guère le moyen de gagner les cœurs.*  
 „ *Mais les propres mots de la capitulation rap-*  
 „ *portés par Froissart & par les autres Histo-*  
 „ *riens, démontrent que ce furent les habitans qui*  
 „ *demandèrent à abandonner leur ville, pour se*  
 „ *rendre auprès de leur véritable Maître. Qu'on*  
 „ *se rappelle que le Gouverneur demanda à*  
 „ *Mauni en termes exprès, que le gentil Roi*  
 „ *votre Seigneur, nous laisse aller tout ainsi*  
 „ *que nous sommes, & veuille prendre la ville*  
 „ *& le châtel, & tout l'avoir qu'il y a de-*  
 „ *dans, il en trouvera assez. A quoi Mauni*  
 „ *répond : Ce n'est mie son entente que vous*  
 „ *puissiez vous en aller ainsi.*

„ Ce seroit imiter l'Auteur, que de lui ré-  
 „ pondre. Le Gouverneur, en demandant la  
 „ permission de se retirer, *tout ainsi que nous*  
 „ *sommes*, n'entendoit parler que de la garni-  
 „ son. En supposant pour vraie une inter-  
 „ prétation

» prétation équivoque, on n'aurait pas le  
 » droit de dire, *vous n'avez pas réfléchi sur*  
 » *ce que vous écriviez*. Il faut, pour avancer  
 » une pareille assertion, des preuves plus  
 » évidentes. Les voici. Il n'est fait aucune  
 » mention ni dans Froissart, ni dans le Con-  
 » tinuateur de Nangis, les deux Historiens  
 » contemporains les plus authentiques, de  
 » cette prétendue résolution des habitans de  
 » Calais. *Les habitans de Calais*, dit le Con-  
 » tinuateur de Nangis, *désespérant d'être se-*  
 » *courus & manquant de vivres, furent obligés*  
 » *de se rendre au Roi d'Angleterre, sauf leurs*  
 » *vies, & les biens qu'ils purent emporter sur*  
 » *eux, & ainsi le Roi d'Angleterre prit la ville*  
 » *de Calais & chassa tous les habitans.* OMNES-  
 » QUE HABITANTES EJECIT. Froissart, que  
 » l'Auteur cite dans ses notes, dont il transfère  
 » même presque entièrement le chapitre  
 » de la réduction de Calais, qui ne confirme  
 » en aucune manière sa supposition, l'anéantit  
 » dès le commencement du chapitre suivant. Il est à  
 » présumer que l'Auteur n'a pas continué sa lecture  
 » jusqu'à ce chapitre. A Dieu ne plaise qu'on ose  
 » l'accuser d'une réticence infidèle. Edouard, en remettant les  
 » clefs de Calais au Seigneur de Mauni, aux  
 » Comtes de Warwick & de Stafford, leur

„ parla en ces termes : *Seigneurs , prenez les*  
 „ *clefs de la ville & du chastel de Calais , si en*  
 „ *allez prendre la saisine , & fiancer prison à*  
 „ *tous les Chevaliers qui leans sont , & tous*  
 „ *souldoyers qui sont venus simplement pour*  
 „ *gagner leur argent ; faites vuider & tout le*  
 „ *demeurant , hommes , femmes & enfans : car je*  
 „ *veux la ville repeupler de purs Anglais. De*  
 „ *Vienne & lès Chevaliers furent effective-*  
 „ *ment retenus prisonniers de guerre , &*  
 „ *c'était ce qu'il voulait éviter lorsqu'il di-*  
 „ *fait à Mauni , qu'on nous laisse aller tout ainsi*  
 „ *que nous sommes. Le même Froissart , quel-*  
 „ *ques lignes plus bas , décrit ainsi la douleur*  
 „ *des habitans de Calais : C'était grande pitié*  
 „ *de ces Bourgeois & Bourgeoises & de leurs en-*  
 „ *fans , quand il leur convint laisser leurs hôtels ,*  
 „ *leurs héritages , meubles & avoir. Il est inutile*  
 „ *de désigner l'ouvrage qui contient l'erreur*  
 „ *qu'on relève ici. Cette note n'est faite que*  
 „ *pour ceux des Lecteurs qui l'ayant lu , révo-*  
 „ *queraient en doute la fidélité des Histo-*  
 „ *riens : ceux qui n'en ont point connaissance*  
 „ *prendraient un médiocre intérêt à cette*  
 „ *réfutation. „*

Il faut avouer que l'amour-propre de quelques Auteurs  
 est d'une intolérance qui va jusqu'à la férocité ; c'est les  
 outrager que d'oser dire qu'on croit qu'ils se sont trompés.



ils sont infailibles. M. de Villaret peut avoir raison sur le fait dont il s'agit; mais assurément il a bien tort dans la manière de se défendre. De quoi se plaint-il ? M. de Belloy ne l'avoit point nommé. M. de Villaret ne s'est reconnu que parce qu'il avoit dit la même chose que les autres Historiens. Il croit se venger, en ne nommant point à son tour l'Auteur du *Siege de Calais* dans le tems de sa plus grande gloire; mais le silence de M. de Belloy étoit un ménagement, celui de M. de Villaret étoit une grossièreté indécente. M. de Belloy, combattant tous les Historiens à la fois, pouvoit & devoit peut-être honnêtement ne pas nommer M. de Villaret; mais celui-ci répondant à M. de Belloy seul, se seroit honoré en le nommant avec honneur, & en le traitant avec les égards dûs à sa gloire.

Au reste, voici la réplique de M. de Belloy.

REPLIQUE de M. DE BELLOY à M.  
DE VILLARET.

Feu M. de Villaret a voulu absolument être offensé de ce que j'ai dit, dans mes Notes historiques, que c'étaient les Bourgeois de Calais qui avaient demandé, lors de la capitulation, à sortir de leur ville & à se retirer vers leur Roi légitime; & de ce que j'ai accusé les Historiens de *n'avoir pas assez réfléchi*, quand ils avaient assuré qu'Edouard avait chassé les Calaisiens malgré eux. M. de Villaret était malade; il avait de l'humeur :

il faut l'excuser de s'être fâché & de n'avoir pas répondu; il aurait mieux valu qu'il répondit & qu'il ne se fâchât point. En effet voici les premières propositions faites par Jean de Vienne, au nom des Bourgeois *qui*, dit-il, *m'ont cy envoyé* : je tire ces propositions de Froissart même, que M. de Villaret copie par-tout : *Que le Roi d'Angleterre NOUS LAISSE ALLER tout ainsi que nous sommes*; c'est-à-dire avec nos habits & sans rien emporter. *Et qu'il prenne la ville & le châtel & tout l'avoir* (toutes les richesses) *qu'il y a dedans*; il en trouvera assez : rien n'est plus clair. Si Edouard a renvoyé les habitans, c'est donc après qu'ils ont eu demandé à être renvoyés : *qu'il nous laisse aller tout ainsi que nous sommes*. J'ai donné une autre preuve de ce fait, par la capitulation du troisième siège de Calais en 1596. Les nouveaux Bourgeois refusèrent encore, à l'imitation de leurs prédécesseurs, & refusèrent à leur Gouverneur même, de rester dans la ville quand il fallut la rendre à l'Archiduc. Ils se retirèrent tous dans la citadelle; indiscretion qui hâta la perte de ce fort, où il n'y avait pas assez de vivres & d'eau pour tous les habitans d'une ville entière. Il me semble que ces raisons

méritaient une réponse. Si M. de Villaret avait eu d'autres raisons à opposer, que ne les a-t-il fait valoir ? Mais que dirait-il aujourd'hui, s'il voyait ma démonstration devenue complète par le grand nombre de concessions qu'Edouard fit à d'anciens Bourgeois de Calais ? Elles attestent qu'il conserva dans la ville ceux qui voulurent y rester.

Au surplus je ne demande pas qu'on me sache beaucoup de gré d'avoir été le seul qui ait découvert cette vérité dans le récit de Froissart. N'écrivant que sur un fait isolé, j'ai dû le discuter avec plus de soin que ceux qui écrivent l'Histoire générale d'une Nation. Mais quand je dis à l'Auteur d'une Histoire de France, *vous n'avez pas réfléchi* sur telle circonstance particulière, je crois que je ne l'offense pas, & qu'il n'y a point de manière plus douce de relever une erreur. J'étais jaloux de me justifier sur cet article, parce que je serais au désespoir d'avoir donné un juste sujet de plainte à un homme aussi estimable que l'était M. de Villaret.



Je me dispenserai d'avoir le même respect pour ce que l'on appelle un paperasseur Anglais, & pour je ne sais quel folliculaire Français, son digne copiste. Ils ont avancé intrépidement, » que Godefroi de Harcourt n'é-  
» toit pas un rebelle ; que les Seigneurs Nor-  
» mands avaient le droit de choisir à leur gré  
» pour Souverain, ou le Roi de France, ou  
» le Roi d'Angleterre. « Ces Docteurs ne savent pas apparemment qu'en 1347, il y avait plus de 200 ans que la Normandie était réunie à la Couronne de France : que, depuis Philippe-Auguste, cette réunion avait été confirmée par les traités sans nombre faits entre la France & l'Angleterre : qu'ainsi tous les Seigneurs Normands, qui n'avaient point passé en Angleterre lors de la réunion, étaient sujets du Roi de France ; qu'enfin il n'y a jamais eu de doute sur cet article, & que les Normands n'ont jamais prétendu exercer ce droit extravagant de se choisir un Souverain à leur volonté : Godefroi de Harcourt se jugea si bien lui-même coupable de trahison, qu'il vint se jeter aux pieds de Philippe de Valois, en portant, au lieu de corde, son écharpe nouée autour du cou ; & le Roi,

pour signe de grace, la dénoua & la lui remit dans sa place ordinaire. Voilà ce qu'il faudrait savoir, quand on veut raisonner sur l'Histoire de ce tems. Un Ecrivain Anglais qui ignore ou dissimule ces faits, mérite qu'on en rie. Mais quand un Français copie les sottises d'un Etranger, pour dénigrer son compatriote; que mérite-t-il ?

## V.

Le même Folliculaire Français m'a reproché d'avoir représenté Edouard comme un Prince trop absolu pour un Roi d'Angleterre. Si cet homme avait lu Messieurs Hume & Smolett sur les années 1341 & 1375, il y aurait vu les entreprises d'Edouard sur la liberté Anglaise, & ses démêlés avec les Parlemens. Les lettres de ce Prince, trouvées à la Tour de Londres par M. de Bréquigny, prouvent qu'il agissait quelquefois en despote. On fait en effet que dans son siècle, l'infanterie n'étant pas un corps permanent, ne servait que pendant un certain nombre de jours fixés; après lesquels elle était libre de se retirer. Cela faisait souvent manquer les plus grandes opérations; mais telle était la Loi, & un Roi de France même n'aurait pas été assez absolu pour l'enfreindre. Cependant Edouard, par

différentes lettres des mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre 1346, ordonne de saisir les personnes & les biens de ceux qui ont quitté l'armée ; & il n'allègue d'autre raison de cette violence, que le besoin qu'il a de soldats. Ce sont bien là, je crois, des actes de despotisme. En général l'Histoire d'Angleterre nous montre que tous les grands Rois de cette Isle ont été maîtres, soit par le respect que le génie imprime, soit par les ressources qu'il trouve pour se faire obéir.

Au reste, les Ecrivains Anglais un peu avoués de leur Nation, & non ces chenilles que l'on foule aux pieds sur les bords de la Tamise, comme sur ceux de la Seine, ont donné à mon ouvrage plus d'éloges qu'il n'en mérite. Indépendamment des deux traductions qu'on en a faites à Londres, on s'est attaché à me témoigner quelque satisfaction du soin que j'ai pris d'écarter de mon sujet tout ce que d'autres Poètes y auraient saisi avec empressement ; je veux dire les occasions qui s'offraient à chaque pas d'humilier le peuple Anglais dans son Roi. J'ai distingué, comme je le devais par respect pour la vérité, la cruelle inflexibilité d'Edouard, & la pitié magnanime de ses Courtisans. Lui seul fut barbare pendant quelques heures,

toute son armée fut constamment généreuse. Mauni s'emporta contre lui jusqu'aux reproches ; & ce personnage de Mauni qui, dans ma Tragédie , représente la Nation Anglaise , a plu a Londres comme en France ; malgré le peu de développement qu'il fallait lui donner pour pouvoir déployer les passions des principaux personnages , tels que Harcourt , Eustache , son fils , &c. On m'a tenu compte encore d'avoir peint la cruauté d'Edouard avec les couleurs qui lui étaient propres , & comme un effet momentané de sa politique , non comme un vice habituel de son caractère : son attendrissement , au tableau de la mort de son père , a même reçu des éloges particuliers. J'ai dû être sensible à ces marques d'indulgence , de la part d'une Nation qui ne nous les prodique pas : & je me fais un plaisir d'avoir trouvé l'occasion d'en témoigner ma reconnoissance aux Anglais , autant qu'il est en mon pouvoir , dans la Tragédie que je vais donner incessamment , & qu'on a déjà annoncée au public sous le titre de du Guesclin. La Nation Anglaise y jouera un rôle plus avantageux que dans le Siège de Calais ; & du Guesclin même ne l'humiliera pas. Personne n'est moins Anglais que moi ; mais personne ne fait mieux respecter les

Nations, rendre justice à leurs vertus, & excuser leurs défauts. Chaque homme & chaque peuple en ont de particuliers : les Nations se doivent des égards mutuels, qui sont une des premières loix de l'humanité. Il est triste que ces égards, poussés trop loin, fassent d'un peuple le servile imitateur de l'autre. Je gémis de cette Anglomanie avilissante que l'on affecte aujourd'hui en France : mais en même tems je voudrais entendre tous les Français dire avec Eustache de Saint-Pierre :

Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,  
Notre plus beau laurier, Anglais, c'est votre estime.  
Croit-on qu'en imitant, bien ou mal, leurs habits, leurs voitures, leurs jeux de cartes, leurs promenades, leur théâtre, & même leur prétendue indépendance, nous mériterons l'estime des Anglais ? Non. Aimons & servons notre Patrie, comme ils aiment & servent la leur ; alors ils nous respecteront. Si quelquefois ils ont témoigné du mépris pour notre Nation, c'est dans ces tems de relâchement où nous leur avons paru moins dignes d'être leurs rivaux.

Qu'on me pardonne de finir par ces réflexions un peu étrangères à mon objet actuel :



elles ne le font pas au système que je me  
fais fait d'occuper ma Nation d'elle-même ;  
& sur-tout de lui rappeler ce qu'elle fut , quand  
on s'efforce de le lui faire oublier.



## A V I S.

## DE L'ÉDITEUR.

QUAND la lettre suivante, adressée à Messieurs les Auteurs du Journal Encyclopédique ne seroit point de M. de Belloy, nous l'insérerions ici, parce que c'est une apologie toujours ingénieuse & souvent solide du Siège de Calais; mais comme nous trouvons dans les papiers de M. de Belloy cette pièce écrite toute entière de sa main, avec des ratûres & des corrections nombreuses, aussi de sa main; que nous y reconnoissons d'ailleurs son style, ses principes & ses connoissances dramatiques, il ne nous reste aucun doute à cet égard. Nous avons seulement retranché quelques traits qui auroient pu blesser & déplaire. En général nous voudrions trouver moins d'aigreur dans cette apologie & dans la précédente: l'illustre & heureux Auteur du Siège de Calais, n'étoit pas dans le cas de la plainte.



## L E T T R E

A MESSIEURS LES AUTEURS

D U

JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

J'ESTIME assez votre Journal, & je compte assez, Messieurs, sur l'impartialité dont vous faites profession, pour oser vous prier d'être vous-mêmes les Éditeurs d'une lettre où je combats vos sentimens. Il s'agit du *Siege de Calais*; contre lequel vous avez hazardé plusieurs objections que je ne crois pas justes. J'avouerai ingénument que je suis ami de l'Auteur. Mais la même franchise me force à vous dire que j'aurai besoin de toute son amitié pour me faire pardonner d'avoir pris sa défense. Si vous saviez avec quelle tranquille indifférence il regarde les critiques ! Il ne lit jamais celles qui sont faites contre les autres Auteurs. Mais pour celles où il est attaqué, il est souvent le seul qui prenne la peine de les lire.

Non pas qu'il se soumette aveuglément aux

décisions de ses Censeurs. Il a le droit, sans doute, de juger à son tour, ceux qui se sont constitués ses Juges. Quand il trouve leurs critiques bien fondées, il y répond en se corrigeant. Quand elles sont injustes, il plaint le goût de ceux qui les ont faites.

Pour moi, qui suis un peu plus vif que lui sur cet article, je pense qu'il est important pour l'Art Dramatique, d'empêcher que les erreurs ne s'accréditent; & qu'il faut sur-tout les combattre, lorsque, par un hazard étrange, elles ont des partisans tels que vous. Voilà ce qui me fait prendre la plume. Je me suis déjà mêlé d'écrire: j'espère m'en mêler encore plus par la suite; & je me propose d'avance, en défendant mon ami, de faire voir à ceux qui voudront un jour être mes détracteurs, qu'il leur sera nécessaire de s'armer de bonnes raisons, s'ils ne veulent pas s'exposer à être repoussés vigoureusement.

Venons au fait. Vous dites d'abord que les *Anglais se récrient vivement contre le caractère d'Edouard*; & que vous le ferez voir dans le *Journal prochain*. J'ignore quel écrit Anglais vous comptez nous produire pour justifier ce que vous avancez. Mais il ne ferait pas surprenant qu'il y eût des gens à Londres qui condamnaient ce que le général de la Nation

approuve. Il y a dans tous les climats certains esprits isolés, qui se font gloire de contredire toujours la voix publique. Je puis vous *faire voir* cependant que ceux qui se *récrient* en Angleterre contre *le Siège de Calais*, ne sont, ni la plus saine ni la plus nombreuse partie de la Nation. Vous ignorez peut-être que l'édition Française de cette Tragédie, imprimée à Londres, a été dévorée aussi avidement que celle du Libraire Duchesne l'a été à Paris. Vous ignorez que, depuis ce tems, *le Siège de Calais* a été traduit en vers Anglais, par M. Denny, & que M. Samson en promet une nouvelle traduction. Vous ignorez que la Gazette publique qui, sur les écrits étrangers, est toujours l'écho de la Nation, a prodigué les plus grands éloges à la Tragédie de M. de Belloy. Voici en quels termes elle en parle. C'est dans *l'Evening-post de Whitehal* du 16 Mai dernier.

» La Tragédie, *le Siège de Calais*, représentée vingt-deux fois à Paris, trois fois devant la famille Royale, & deux fois *gratis* pour le peuple, renferme la morale la plus forte & la plus développée. Elle prouve & persuade que *l'amour de la Patrie est la plus noble de toutes les vertus, & doit en être la première.*

» Dans la contexture de cette pièce, l'Au-  
 » teur ne s'écarte jamais de son objet ; les  
 » différens caractères le remplissent par de-  
 » grés ; chaque vers y conduit le Lecteur.  
 » L'amour, sans lequel une Tragédie Fran-  
 » çaise n'est point reçue favorablement, &  
 » qui dépare plus d'une pièce Anglaise, n'est  
 » ici qu'un moyen secondaire, & qui sert à  
 » développer plus noblement l'amour patrio-  
 » tique. Nous n'y voyons aucunes de ces  
 » situations romanesques, fades & usées. L'a-  
 » mour d'Harcourt pour Aliénor ennoblit son  
 » caractère. Celui d'Aliénor pour Harcourt  
 » n'a nul rapport avec celui des *Statira*, des  
 » *Cléopâtre*, des *Cassandre* ; cet amour est vrai-  
 » ment héroïque. La tendresse paternelle, la  
 » piété filiale se montrent aussi dans le plus  
 » beau jour : mais toutes deux cèdent à l'a-  
 » mour de la Patrie, toujours supérieur dans  
 » cette pièce aux autres sentimens.

» Les caractères sont de la plus grande  
 » beauté, *uniformes & vrais*. On voit dans  
 » Edouard un Prince qui a de *grandes quali-*  
 » *tés avec de fortes passions*. Ambitieux, fier  
 » de ses succès, haut, brave ; & cependant  
 » noble & généreux lorsque la raison éclaire  
 » son cœur. Sa tendresse pour un père assassiné  
 » est réveillée par les discours d'Aurèle, &  
 » alors

» alors le Prince généreux triomphe de lui-  
» même.

» Godefroi d'Harcourt nous retrace le por-  
» trait de *Coriolan* avec des vertus plus réelles.  
» Sa révolte, occasionnée par la tyrannie des  
» Ministres, forme une excellente leçon pour  
» eux, & les avertit de ne point jeter dans  
» le désespoir ceux dont les talens militaires  
» peuvent être funestes à l'Etat. A peine Har-  
» court paraît, que nous voyons le plus grand  
» contraste entre son amour pour la Patrie,  
» & son ressentiment des outrages qu'il a re-  
» çus. Les dernières paroles d'un frère mou-  
» rant ont ranimé ses remords, & nous l'y  
» voyons livré jusqu'au moment où il répare  
» ses erreurs.

» Eustache de Saint-Pierre, le Héros de la  
» pièce, est grand par-tout. Il défend ses  
» murs. Il n'est point accablé sous le poids  
» de ses malheurs. Il persuade à ses conci-  
» toyens de périr plutôt que d'être infidèles  
» à leur Prince : & quand on lui propose de  
» brûler la ville & de s'ensevelir dans les  
» flammes, sa prudence est on ne peut mieux  
» contrastée avec le courage bouillant de son  
» fils. Quand il apprend que les citoyens ont  
» la vie sauve, pourvu que six d'entre eux  
» soient dévoués à la mort, il s'offre noble-

» ment le premier. Sa conduite dans la prison  
 » forme un mélange heureux de la tendresse  
 » paternelle & du plus ferme courage. Son en-  
 » trevue avec Edouard le montre également  
 » inébranlable aux promesses & aux menaces  
 » du vainqueur : il préfère même, à la con-  
 » servation de ses jours & de ceux de son  
 » fils, l'espérance de rendre les talens d'Har-  
 » court utiles à sa Patrie. Pour comble d'hé-  
 » roïsme, dès qu'il s'apperçoit de l'artifice  
 » d'Harcourt pour sauver les six dévoués,  
 » nouveau *Régulus*, il revient se mettre au  
 » pouvoir de l'ennemi. Les caractères d'Au-  
 » rèle & d'Amblétuse, sont également bien  
 » soutenus dans cet excellent ouvrage. «

Vous voyez donc, Messieurs, que toute  
 l'Angleterre ne se plaint pas du personnage  
 d'Edouard. Et en effet cela serait bien in-  
 juste. Car M. de Belloy l'a calqué sur le por-  
 trait qu'en ont tracé tous les Historiens An-  
 glais. Donnez vous la peine de lire Barnès,  
 le Chevalier Howard, & Rapin Thoiras, ces  
 trois Panégyristes d'Edouard, & vous y trou-  
 verez presque mot pour mot ces vers de M.  
 de Belloy :

Autant vous déployez de grace & de douceur,  
 Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur :



Autant vous vous armez d'une haine terrible,  
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.

C'est Barnès mis en rimes. Il dit dans l'éloge d'Edouard : *Son langage était éloquent : il était doux & affable, mais terrible quand on lui résistait.* Le Chevalier Howard répète à peu-près les mêmes termes : *La résistance le rendait terrible, la soumission le rendait doux.* Ainsi vous faites à M. de Belloy plus d'honneur qu'il n'en mérite, en disant qu'il a tiré ce portrait de son imagination. Il n'a pu se dispenser de représenter Edouard long-tems *inflexible*, puisqu'il résista aux prières de toute sa Cour, & de tous ses amis, en ordonnant plusieurs fois très-durement de *faire venir le cope-tête*. M. de Belloy expose ce Prince à des contradictions, afin d'enflammer par *la résistance* cette colère qui le *rendait si terrible*. Mais il n'a pas, comme vous le dites, peint Edouard *inexorable*, puisqu'Edouard pardonne enfin, & que, dans tout le cours de la pièce, il cherche même, pour pardonner, des prétextes utiles à sa politique.

Vous auriez dû remarquer avec justice, que, malgré les reproches que les différens personnages font à Edouard de sa cruauté, il n'est jamais avili du côté de ses grands talens &

de ses vertus, dont ses ennemis mêmes conviennent toujours.

Dans Londres, à vos vertus, tous les cœurs vont s'offrir.

lui dit Saint-Pierre. Et ces vers si justement vantés par M. de Voltaire :

Quel mortel, de mon sort, ne ferait pas jaloux ?  
Vous me forcez, Seigneur, d'être plus grand que vous.

Ne tirent-ils pas leur principal mérite de ce qu'ils conservent à Edouard toute sa grandeur, en élevant Saint-Pierre au dessus de lui ? Harcourt ne vante-t-il pas même la générosité ordinaire d'Edouard, en lui disant :

Vous sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,  
Vous n'êtes plus vous-même, ou vous les admirez ;  
Votre ami, en les perdant, gémit la première :  
Vous démentez le cours de votre vie entière.

Vous auriez du remarquer encore qu'il était bien difficile, dans une pièce dont Edouard n'était pas le Héros, de rassembler, comme M. de Belloy l'a fait, tous les traits de son caractère. Son ambition, sa fierté, sa connaissance profonde du gouvernement & du génie des Nations, sa politique, son adresse & même sa galanterie, son courage brillant, les trans-

ports de son ame ardente, soit dans la colere, soit dans la générosité, y sont déployés de la plus grande manière : & le pardon accordé au Comte d'Harcourt, nouveau trait ajouté à l'histoire, embellit encore le caractère du Monarque Anglais.

Ne fait-on pas d'ailleurs que cette Nation ne fait pas toujours cause commune avec ses Rois ? Elle est trop judicieuse pour se croire offensée par un Auteur qui peint la cruauté d'un Roi d'Angleterre, mais qui peint en même tems la magnanimité de ses sujets, s'élevant tous avec force contre la barbarie du Souverain. C'est le Lord Mauni (1) qui représente la Nation Anglaise dans le Siège de Calais. Et ce personnage, que vous avez la bonté d'appeler un simple *confident*, développe toute la grandeur d'ame du peuple qu'il représente. Rappelez-vous la Scène où il vient généreusement féliciter ses ennemis sur leur courage vertueux & sur leur sacrifice héroïque : celle où il perd la faveur de son Roi, par la noble liberté de ses remontrances.

Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,

---

(1) Nous avons déjà observé que Mauni n'étoit point Anglois. *Note de l'Editeur.*

Faisons parler enfin la dure vérité ;  
D'un homme & d'un Anglais montrons la liberté.  
. . . . . J'ai suivi vos drapeaux,  
Pour guider vos soldats & non pas vos bourreaux :  
Seigneur, je vous l'ai dit, & vous devez m'en croire,  
Plus que votre faveur je chéris votre gloire.  
L'Anglais n'est point esclave en vous devant sa foi.  
Vous m'avez confié la gloire de mon Roi ,  
C'est un dépôt sacré dont j'aimais à répondre :  
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londres.

Tous les Anglais se sont reconnus dans ce discours. Ce beau caractère, qu'il a fallu cependant dessiner dans la proportion convenable au cinquième personnage de la Tragédie, a été universellement approuvé. C'est peut-être celui qui montre le plus de génie & d'adresse dans l'Auteur. Aussi le célèbre GARRIK disait hautement, qu'il serait embarrassé d'ajouter ou de retrancher un seul mot dans le rôle de Mauni, si ce n'est peut-être ce seul vers que M. de Belloy devrait changer, parce qu'il se peut prendre dans deux sens différens :

Dieu ! que ne suis-je né dans les murs de Calais !

Ne soyez donc pas surpris, Messieurs, des applaudissemens que les Anglais prodiguent à notre Auteur, & de l'honneur qu'ils lui font

en le traduisant. C'est une nouvelle preuve de l'équité de la Nation Britannique.

Passons à un autre objet. Est-ce une bonne politique de chercher à diminuer le mérite de l'action d'Eustache de Saint-Pierre, pour diminuer en même tems l'intérêt de la Tragédie ? Comme cet article de votre extrait a révolté absolument les Lecteurs, ils se chargeront de vous répondre pour moi. Mais quand vous dites que M. de Belloy aurait dû représenter les dévoués, sentant toute l'horreur du sacrifice qu'ils font à la gloire & à la Patrie ; quand vous dites ces trois vers où Zamti s'attendrit en s'immolant :

Je commence à sentir ma mort avec horreur ,  
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur :  
Je fais en frémissant ce sacrifice impie ;  
Mais mon devoir l'épure & mon trépas l'expie.

Vous ne voulez pas voir que M. de Belloy a complètement rempli la tâche que vous lui imposez : vous ne voulez pas vous souvenir de ces beaux vers que dit Saint-Pierre à son fils & à ses amis.

Ah ! je crois voir ton sang, le mien, qui se confondent.

A tes derniers sanglots mes entrailles répondent.

Avais-je, en t'élevant dans l'espoir le plus beau ;  
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau ?  
Vous qui me connaissez, pardonnez ce murmure :  
On pleure sa victoire en domptant la nature ;  
Jamais un cœur Français ne la peut étouffer :  
Mais il en est plus grand d'oser en triompher :  
Dans ces combats affreux tout son sang se soulève ;  
Il marche au sacrifice, il frémit... & l'achève.

Voilà ce que le judicieux Auteur de la Gazette de Londres appelle *un mélange heureux de la tendresse paternelle & du plus ferme courage*. Il est triste qu'il ait mieux lu la pièce que des Journalistes Français. Je ne vous rapporterai pas plusieurs autres exemples de la sensibilité d'Eustache & de son fils : je crois seulement que vous pouviez-vous dispenser de citer à M. de Belloy un Maître qu'il se cite lui-même sans cesse, & que vous voyez qu'il imitait, avant même que vous lui en eussiez donné le conseil.

Vous reprochez au rôle d'Aliénor d'être épisodique. Mais depuis quand un épisode est-il un défaut ? Les pièces les plus simples n'ont-elles pas des épisodes ? Créon, dans l'*Œdipe* de Sophocle, Maxime dans *Cinna*, Eriphile dans *Iphigénie*, Azema dans *Sémiramis*, &c. &c. ne sont-ils pas des personnages épisodiques ? Vous dites qu'Aliénor *ne fait rien*

*à l'action.* Vous n'y pensez pas. Elle fait agir Harcourt , & c'est Harcourt qui forme le noeud & le dénouement de la pièce. Enfin vous prétendez qu'Aliénor est trop politique pour une femme, parce qu'elle raisonne juste sur la loi Salique. Mais les héroïnes de Corneille & de Racine , que vous citez , pour soutenir votre objection , la détruisent sans ressource. Cornélie , Emilie , Viriate , Athalie , Agrippine raisonnent bien plus qu'Aliénor sur la politique. Idamé , que vous assurez n'être pas Philosophe , l'est cependant beaucoup dans ces admirables morceaux.

De mes Rois ! va , te dis-je , ils n'ont rien à prétendre :  
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre ,

&c. &c.

Hélas ! grands & petits , & sujets & Monarques ,  
&c. &c.

La nature & l'hymen , voilà les loix premières , &c.  
&c.

Et sur-tout dans celui-ci :

Ne saurions-nous mourir que par l'ordre d'un Roi ?  
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice ;  
Les criminels tremblans sont traînés au supplice ;  
Les mortels généreux disposent de leur sort.  
Pourquoi des mains d'un Maître attendre ici la mort ?  
L'homme était-il donc né pour tant de dépendance ?

Le lettré Zamti ne dit rien de si hardi, ni de si philosophique; & c'est sa femme qui lui prouve la nécessité du suicide. Aliénor est donc bien moins *pédante*, (puisque'il vous plaît de l'appeler ainsi) que les héroïnes que vous lui comparez. Si elle parle de la loi Salique, c'est que dans le moment où la querelle d'Edouard & de Philippe de Valois occupe toutes les bouches Françaises, il est impossible qu'une fille célèbre par son courage, une fille de la plus haute qualité, la fille en un mot du Gouverneur de Calais, n'ait pas été instruite par son père des droits du Souverain qu'il sert, & de la loi pour laquelle ce père se sacrifie.

Que de gens ont pensé différemment de vous ! ils ont regardé comme un art très-délicat d'avoir choisi, pour faire parler Edouard contre la loi Salique, l'instant où ce Prince veut engager une femme dans son parti. C'est un moyen de plus qu'il emploie auprès d'elle, que de s'élever contre un usage humiliant pour son sexe. On a trouvé de l'art encore à faire soutenir cette loi, par un personnage à qui elle est contraire, & dont la voix par conséquent ne peut être suspecte. Cette délicatesse a été sentie & goûtée de la plupart des spectateurs.



Ce qui m'étonne prodigieusement , je l'avoue , ce sont plusieurs autres objections qui sembleraient imaginées par des personnes qui n'ont ni vu , ni lu la pièce. Par exemple , les trois derniers Actes vous paroissent inférieurs aux premiers : tandis que le cinquième a été au moins autant applaudi , & que le quatrième l'a été bien d'avantage. Vous n'avez pas observé que dans ce quatrième Acte on passe perpétuellement de la crainte à l'espérance , & que par conséquent il est plein d'action. Vous n'avez pas observé que la coupe générale de ces trois Actes est modelée sur celle des trois derniers Actes de Polieuste & du Comte d'Essex , pièces parfaitement conduites. Les deux Héros y sont condamnés dès le commencement du troisième Acte , & le reste de la Tragédie est employé à faire jouer différens ressorts pour les soustraire au supplice. Personne ne s'est pourtant avisé de dire que c'était-là une situation *monotone d'un homme qui fait dix lieues , en se promenant toujours dans son jardin*. Il est vrai que les petits Auteurs qui font de mauvaises pièces , & qui décrient les bonnes , ont dit à peu-près la même chose de Bérenice , de l'Orphelin de la Chine , & de beaucoup de pièces simples. Mais ce reproche ne fut jamais plus mal adressé

qu'au Siège de Calais. Certainement la Scène d'Aliénor avec Edouard, celle d'Edouard & d'Harcourt, celle de Mauni avec les six dévoués, celle d'Harcourt avec Aurèle & son père, les adieux d'Aliénor, le cartel de Philippe de Valois, le défaveu du Comte de Melun, le retour des Bourgeois, l'attendrissement d'Edouard, toutes ces Scènes n'ont pas entr'elles l'ombre de ressemblance : donc elles ne peuvent pas produire des situations monotones. Le grand mérite de l'Auteur est, de les avoir variées sans cesse.

Vous faites encore une faute d'attention bien étrange, en disant que l'Officier Anglais vient ridiculement dans la prison pour y attendre l'ordre d'Edouard. Il vient avertir Aliénor que cet ordre est signé, & l'engager à se retirer, afin qu'elle ne soit pas témoin du supplice des malheureux Calaisiens. La circonstance est un peu différente, comme vous le voyez ; & cet Officier qui pleure avec ses Anglais, tandis que les dévoués montrent un front serein, forme un des tableaux les plus pathétiques qu'il y ait au théâtre : tableau supérieurement rendu par ces vers si adroits & si vrais :

Quel surcroît de douleurs

Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs !

Je n'entrerais pas, Messieurs, dans une longue discussion sur les prétendues fautes de Grammaire que vous reprochez à M. de Belloy. Peu de gens ont étudié la langue comme lui : sur-tout la langue poétique, la langue de Racine & de Voltaire ; mais non pas celle des Beaux-Esprits du siècle, de ces agréables ignorans à qui toutes les figures d'élocution paroissent des barbarismes. Ils n'ont jamais lu seulement les Tropes de *Du Marfais* ; & ils croiraient qu'on leur parle Arabe, si on leur nommait une *Synecdoque*, une *Métonymie*, ou une *Métalepse*. Vous ne vous êtes pas apparemment rappelé ces Tropes, quand vous avez repris ce vers :

Faisons-nous un bûcher de la Patrie en cendre.

C'est une figure très-ordinaire ; pour dire, par abbréviation : *faisons-nous un bûcher de la Patrie, en la réduisant en cendre*. Ainsi M. de Voltaire a dit :

Renversera la Mecque à nos pieds abattue ;

pour dire, *renversera la Mecque que nous verrons abattue à nos pieds*. M. de Voltaire n'a pas entendu que la Mecque serait déjà abattue avant qu'on la renversât : comme M. de Belloy n'a pas entendu que la Patrie serait déjà

en cendre quand on s'en ferait un bûcher. Ce sens déraisonnable & impossible n'est entré dans la tête de personne. Racine est plein de tours & d'abréviations semblables. Il faut vous en faire voir un exemple qui servira de réponse générale à beaucoup d'autres critiques de la même espèce. Racine fait dire à Bérénice, en parlant de Titus.

Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue,  
Quand il passait les jours attaché sur ma vue.

Bérénice ne prétend pas que Titus n'ait point d'assiduité pour elle, dans le tems même qu'il passait les jours à ses côtés : cela serait contradictoire. Mais elle veut dire que Titus commençait à n'avoir plus cette même assiduité *qu'il avait eue autrefois*, lorsqu'il passait les jours auprès d'elle. Ce *qu'il avait eue autrefois* est un *sous-entendu*, comme ceux dont je viens de parler. Ces mots omis se suppléent d'eux-mêmes, par la force du sens, dans l'esprit du spectateur ou du Lecteur le moins intelligent : & vous savez que cela s'appelle une *Ellipse*. Je pourrais même vous présenter cette figure sous un autre aspect ; mais ce nom épouvanterait quelques-uns de nos Lecteurs, & il faut les ménager.

Pour vous, Messieurs, à qui toutes les figu-

res sont familières, pourquoi les perdez-vous de vue quand il s'agit du *Siège de Calais* ? Pourquoi, dans un autre endroit de votre Extrait, faites-vous un mauvais vers que M. de Belloy n'a pas fait, & que vous vous donnez le plaisir de critiquer ?

Je voudrais, de leur grace, enchaîner vos services. Vous décidez qu'il faut dire *par*, & non *de leur grace*. Lisez la pièce : vous y verrez bien imprimé :

Je voudrais, par leur grace, enchaîner vos services. Quelle est donc la fatalité qui vous entraîne dans de telles méprises, uniquement pour M. de Belloy ? Car dans votre Extrait de *Zelmire*, vous lui avez reproché jadis ce vers défectueux :

Un triomphe si doux *paye tous* mes malheurs.

Et on lit dans *Zelmire* ce vers correct :

Un triomphe si doux *paye assez* mes malheurs.

Une nouvelle faute d'attention vous fait encore blâmer le vers suivant, dans le *Siège de Calais* :

L'Anglais nous enviera nos *sépulchres de flammes*.

Il vous paraît précieux & outré ! Vous n'ignorez pas cependant que M. de Voltaire, dans

Olympie, vient aussi d'appeler le bûcher :  
*un lit embrasé, une fosse enflammée.* Expressions  
 poétiques & moins précieuses que certaine  
 prose de ma connaissance.

- Autre faute d'attention :

Je confondrai mon sang au sang de six victimes.

Quand on lit des vers aussi souvent que vous  
 en lisez, on doit savoir que les Poètes em-  
 ployent communément *à, au, aux,* pour *avec*  
 & *dans* : témoins ces vers de Racine.

Change le nom de Reine *au* nom d'Impératrice.  
 Faire entrer une Reine *au* lit de nos Césars.

Pour *dans le lit : avec le nom.* En vérité j'ai  
 quelque honte des torts de votre mémoire.  
 Concevrai-je, qu'étant si rigides pour M. de  
 Belloy, vous laissiez passer dans le Journal du  
 même mois des fautes qui n'échappent pas  
 au Lecteur le moins Grammairien ? Vous  
 louez les vers d'une Héroïde, & vous mettez  
 celui-ci au nombre des vers préférés.

Par des larmes de sang vous pleurez ma mort.

On dit pleurer des larmes de sang, pleurer en  
 larmes de sang : mais, dit-on, pleurer *par* des  
 larmes ? Revenons au Siège de Calais.

Oublieront ton néant pour nommer leurs aïeux.

Vous

Vous dites qu'on n'oublie pas le néant qui n'a jamais existé : mais vous oubliez vous-même qu'on lit dans Alzire :

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.

Direz-vous que c'est une faute ; que l'on ne connaît pas ce qui n'a jamais existé ? M. de Voltaire a fait plus. Il a écrit, & écrit en prose : *cette image lui retraçait le néant de son être*. Comment retracer ce qui n'existe pas ? Et puis, *le néant de l'être* ! quelles expressions contradictoires ! j'avoue qu'elles ne sont pas métaphysiquement, ni géométriquement exactes. Mais, Messieurs, ce ne sont ni des Géomètres, ni des Métaphysiciens qui ont fait les langues. Elles ont été inventées par des hommes qui avaient leur génie ou leurs passions à peindre ; & le génie & la passion ne sont ni Métaphysiciens, ni Géomètres. Aussi le célèbre Citoyen de Genève qui connaît si bien notre langue, & qui emploie si énergiquement toutes ces belles figures de la Rhétorique & de la Grammaire, a dit avec sa liberté ordinaire, une dure vérité : *Il n'y a qu'un Géomètre, ou un sot, qui parle sans figures*.

Gardons-nous cependant de comprendre dans l'espèce d'anathème prononcé par le bon goût & par J. J. Rousseau, ces grands Géo-

mètres , ces hommes de génie qui ne se confinent pas dans les bornes de leur science ; & qui connaissant les autres Arts , parlent à propos le langage de l'Eloquence & de la Poésie. Les *Clairault* & les *Dalembert* ne sont pas faits pour confondre la Grammaire avec la Géométrie : c'est le devoir de ceux qui ne savent ni l'un ni l'autre.

Les demi-connaisseurs sont les fléaux des Arts.

Et c'est sur leur foi que les gens du monde qui ne connaissent la langue que par routine , & qui n'en ont jamais approfondi les principes , vont s'écrier de tous côtés ; *ce tour n'est pas Français , ce mot ne se dit pas* : & leur grande raison est , qu'ils ne les ont pas entendu dire dans la bonne compagnie , comme si c'était dans les cercles de la Cour , ou à la toilette des jolies femmes qu'on dût parler la langue de Racine & de Bossuet ! Nos petits Docteurs seraient bien étonnés cependant , si on leur montrait dans les phrases les plus usitées , dans celles qu'ils emploient vingt fois par jour , des figures sans nombre , & souvent bien plus hardies que celles qu'ils condamnent dans les bons Ecrivains de nos jours.

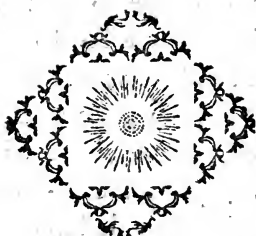
N'imputons qu'à ce rigorisme de l'igno-



rance; qu'à ce goût universellement répandu de juger de tout sans avoir rien appris, n'imputons qu'au malheur de notre siècle, la sécheresse de la plupart de nos Poètes modernes, assez timides pour craindre les brochures, assez incertains sur leurs principes, pour qu'une chicane les fasse douter. Loin de céder au torrent de ce mauvais goût, c'est vous, Messieurs, qui devez par état vous y opposer avec courage. Soyez les défenseurs des vrais Poètes contre les Journalistes subalternes qui confondent toutes les règles & qui vous les font oublier à vous-mêmes, à force de tracasseries pointilleuses. Si par hasard vous vous trompez, n'êtes-vous pas hommes? Pourquoi rougir de l'avouer? *Un Juge, comme vous le dites très-bien, peut ne point prévariquer, quoique son jugement soit en défaut.*

Ce mot si sage m'a déterminé, plus que toute autre considération, à vous adresser cette lettre. J'ai vu que je pouvais vous dire avec hardiesse que votre jugement *avait été en défaut* sur quelques articles; & j'ai dû vous offrir une occasion de réparer noblement vos petites erreurs. J'ai pensé même que je blesserais les égards que se doivent réciproquement les âmes honnêtes, si, en insérant

cette lettre dans d'autres Journaux, je paraissais me défier de votre justice & de votre goût. J'en ai trop bonne opinion pour craindre que vous ne sentiez pas le prix de mon procédé & de ma confiance. J'ai l'honneur d'être, &c.



# JUGEMENT

D U

JOURNAL DES SAVANS,

Sur LE SIÈGE DE CALAIS.

Mars 1766.

LE SIÈGE DE CALAIS, &c. représenté pour la première fois à Paris par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 13 Février 1765, & imprimé aussi à Paris.

LE SIÈGE DE CALAIS, &c. représenté au Cap-François pour la première fois, le 7 Juillet 1765, imprimé aux frais de M. le Comte d'ESTAING, Gouverneur général, pour être distribué *gratis*.

Au Cap-François, chez MARIE, Imprimeur breveté du Roi pour toute l'Isle Saint-Domingue.

Le premier feuillet porte l'envoi & l'avis qui suivent :

*Envoi fait à M. de BELLOY, en lui faisant passer la présente édition de son ouvrage.*

*LE SIÈGE DE CALAIS est la première pièce de théâtre qui ait été imprimée dans l'Amérique Française.*

L'Amérique à son tour couronne cet Ouvrage ;  
Un Auteur Patriote a son premier hommage :  
Et dans tous les climats, notre amour pour le Roi ;  
Dans les cœurs nés François doit graver de Belloy.

IL suffiroit de rapprocher les titres de ces deux éditions pour donner une idée du succès de cette pièce. Par-tout où il y a des ames Françaises, il est impossible qu'elle manque son effet. L'Europe & l'Amérique réunissent leurs applaudissemens : nous devons publier pour la gloire générale des Lettres, pour la gloire particulière de M. de Belloy, sur-tout pour l'honneur du patriotisme, que cet Ouvrage a excité au Cap-François les mêmes transports qu'à Paris ; que sa première représentation a été une fête pour toute cette Colonie ; que les vers les plus patriotiques de la pièce ont servi d'épigraphe à l'illumination qu'on a faite ce jour-là au Gouvernement ; que M. le Comte d'Estaing, Gouverneur-Général, a fait imprimer à ses frais cette pièce pour

la distribuer *gratis* dans la Colonie, & que c'est la première pièce de théâtre imprimée dans l'Amérique Françoisé. Cet honneur, sans exemple, couronne de la manière la plus brillante les honneurs singuliers que le zèle a prodigués par-tout à cet ouvrage.

Tandis que les écrits publics & particuliers sembloient ne s'occuper que du *Siège de Calais* ; tandis que le théâtre retentissoit d'acclamations & les Journaux d'éloges ; tandis que la Nation applaudissoit à la peinture fidelle de ses sentimens, & célébroit les talens du Peintre ; que le Gouvernement les récompensoit ; qu'il accordoit à cet Ouvrage le premier prix proposé aux Chef-d'œuvres Dramatiques, il a pu paroître étrange que le Journal de la Nation gardât le silence sur une pièce qui l'intéressoit à tant de titres. Mais il faut se souvenir que plus les ouvrages s'annoncent avec éclat, & moins le Journal des Savans s'empresse d'en rendre compte : il attend que l'enthousiasme se refroidisse, s'il est excessif, s'éteigne, s'il est injuste ; ou que le tems, la réflexion, la comparaison des éloges & des critiques, l'impuissance des petits efforts de l'envie, le change en une estime solide & durable, digne prix des bons ouvrages, & que le *Siège de Calais* nous paroît avoir obtenu.

C'est donc le jugement fixe & irrévocable du Public que nous prétendons offrir ici à nos Lecteurs. L'avantage de recueillir ce dernier jugement, est le fruit que nous tirons de notre lenteur à rendre compte des Ouvrages Dramatiques & de quelques livres qui attirent l'attention du Public sans le secours des Journaux.

Nous ne nous engagerons point dans l'analyse d'une pièce aussi connue que le *Siège de Calais*. En général, on peut la considérer sous deux aspects, ou comme la première Tragédie Française, dans laquelle *on ait procuré à la Nation le plaisir de s'intéresser pour elle*, ou comme une pièce de théâtre ordinaire. Sous le premier point de vue, c'est le modèle d'un genre nouveau, du genre le plus utile & le plus intéressant. Ce fut le premier genre. L'Auteur ramène la Tragédie à son institution; les Grecs célébroient au théâtre les grandes actions de leurs Héros & la gloire de leur Patrie: il est peut-être singulier qu'on ait mieux aimé les imiter, en traitant des sujets Grecs, qu'en choisissant, comme eux, des sujets nationaux. L'Auteur *du Siège de Calais* a rendu à la Nation le service de développer dans tous les cœurs le germe de l'honneur & de l'héroïsme patriotique; de

donner aux sentimens François un nouveau degré d'activité, de montrer à un peuple qui aime son Roi & qui en est aimé, des ressources que l'infortune ne peut lui enlever. Voilà les fruits naturels du choix d'un sujet heureux, *cui lecta potenter erit res*, & voilà les avantages que personne ne dispute à M. de Belloy.

Mais sont-ils les seuls ? Est-ce uniquement au choix du sujet que l'Auteur a dû ce succès prodigieux ? Voilà ce que l'envie peut insinuer malignement dans ses critiques, voilà ce que l'Auteur peut dire modestement dans sa Préface ; mais le Public lui a rendu plus de justice, & il paroît bien décidé aujourd'hui que le mérite de l'exécution partage avec le choix du sujet la gloire d'un si beau triomphe. On n'a pas besoin d'être François pour trouver dans le caractère d'Eustache de Saint-Pierre beaucoup d'élévation, d'énergie, & cette sagesse vertueuse qui inspire un respect tendre autant que l'admiration. Avec quelle fermeté tranquille, égale, & toujours éclairée, avec quelle modération supérieure il sait régler & guider le désespoir emporté, la valeur fougueuse du jeune Aurèle son fils, du Comte d'Harcourt, & la fierté de l'audacieuse Aliénor ! Cette Aliénor est d'une

vigueur qui ne le cède en rien aux héroïnes de Corneille, & qui les rappelle, sans faire naître aucune idée d'imitation. Le caractère du Comte d'Harcourt, sa situation, ses remords, son amour, ses combats répandent sur cette pièce la chaleur la plus dramatique. Edouard, vaillant, ambitieux, politique, violent, mais généreux, forcé de vaincre & d'accabler des peuples sur lesquels il eût voulu regner par l'amour, ne pouvant se consoler de la préférence que leur devoir accorde à Philippe de Valois, cédant enfin à l'ascendant de la vertu qu'il aime & qu'il admire : Edouard inspire la crainte, jamais la haine, & finit par être aimé. A quelque Nation qu'appartinssent ces personnages, il faudroit bien que leur réunion formât un grand tableau & un grand intérêt. Dans quel sujet ne feroit-on pas enflammé par la Scène du Conseil au premier Acte, entraîné par celle du désespoir d'Harcourt au quatrième, transporté par la Scène du dévouement, attendri par les adieux d'Aliénor à Eustache de Saint-Pierre dans la prison ? Dans quelle pièce, le retour des Bourgeois au cinquième Acte ne feroit-il pas un trait sublime ?

Est-il nécessaire d'être François pour sentir combien il est heureux & adroit d'avoir



attribué principalement à un François les succès de l'Angleterre, sans pourtant dérober ni à Edouard, ni au Prince Noir, la gloire qui leur appartient ? combien il est noble & grand d'avoir produit sur la Scène deux Nations ennemies & rivales, sans que l'une soit sacrifiée à l'autre, d'avoir montré la vertu dans les fers qui triomphe de son vainqueur sans le braver & sans l'avilir ? combien il y a eu d'art à nuancer tellement les caractères nationaux, qu'on distingue toujours le zèle François & la liberté Angloise, & que Mauni, Héros Anglois (1), ne ressemble jamais trop à aucun des Héros François ?

Un des principaux mérites de la pièce, c'est cette finesse avec laquelle les convenances sont faies. L'amour de la Patrie, si souvent & si fortement peint par Corneille, se reproduit ici sous des traits nouveaux, qui ne doivent pas être & qui ne sont point ceux de Corneille. Celui-ci peignoit des Romains, M. de Belloy peint des François : l'amour de la Patrie prend chez ces derniers la forme qu'il doit avoir dans une Monarchie, il ne

---

(1) Nous avons déjà dit qu'il n'est Anglois que dans la pièce, & que parce qu'il s'étoit attaché au service du Roi d'Angleterre. *Note de l'Editeur.*

se distingue point de l'amour du Monarque :

L'Etat & le Monarque, à nos yeux confondus,  
N'ont jamais divisé nos vœux & nos tributs.

si Aliénor parle d'amour, elle n'en parle pas  
non plus comme les amantes de Racine ; son  
amour est sous la garde de l'honneur & de  
la Patrie, jamais il n'éclate sans leur aveu ; il  
est toujours modifié par les mœurs de la Che-  
valerie, & animé par son esprit.

Quand j'acceptai son cœur, il méritait le mien :  
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien ;  
Mes feux n'empruntaient pas ces ombres du mystère,  
Des coupables amours refuge nécessaire :

Dans la simplicité d'une innocente ardeur  
On ose à l'Univers avouer son vainqueur.

Soit que dans les tournois, école de la gloire,

Il fût le noble essai des jeux de la victoire,

Soit que son bras, vengeur des Chrétiens avilis,

Abattît le Croissant & relevât les Lis,

Mes chiffres, mes couleurs ornaient toujours ses  
armes ;

Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes :

Ah ! ce sang était pur. En plaignant son malheur,

L'amour était du moins consolé par l'honneur.

Nous citons ce morceau comme un modèle  
& de convenance & de style.

Tant qu'Harcourt est coupable envers la

Patrie, il n'échappe pas à Aliénor un seul mouvement de tendresse. Rentre-t-il dans le devoir ; sauve-t-il les Héros de Calais , elle s'écrie : *il est digne de moi !*

L'amour peut désormais reprendre sa puissance ;  
Il ne fut point son guide, il est sa récompense.  
Cher Harcourt, je te rends & te prouve ma foi ;  
Je mourrai ton amante, & mourrai près de toi.

L'Auteur a senti que l'amour, dans son sujet, ne pouvoit être au premier rang, que dans aucun sujet il ne devoit être au second : il a pris le parti de le confondre dans le sentiment principal & dominant de la pièce, qui est l'honneur & l'amour de la Patrie, & les mœurs de la Chevalerie l'y autorisoient.

L'incident du duel proposé par Philippe de Valois est encore pris dans les mœurs du tems, & les raisons qui font manquer ce duel, sont puisées dans les principes les plus solides du Droit Public.

Il en est de même de la Scène, où les principes de la Loi Salique sont si profondément & si éloquemment discutés : c'étoit une beauté propre du sujet, que le goût ne pouvoit négliger, & qui est aussi bien placée dans cette pièce que la discussion sur la

liberté dans Sertorius, & que l'examen des droits des Souverains & des peuples dans Brutus.

C'est ainsi que les discours, les maximes, les incidens de cette pièce sont pris dans la nature du sujet, dans les mœurs du siècle, dans l'analogie historique. Les événemens, soit de l'Histoire d'Angleterre, soit de l'Histoire de France, qui précèdent, ou qui accompagnent le sujet, y sont fondus avec beaucoup d'intelligence : ils en deviennent des ornemens essentiels, ils le nourrissent, ils l'enrichissent, ils le fortifient ; ils font disparaître la maigreur & la sécheresse. C'est la pratique des grands Maîtres, c'est le grand art des Corneille, des Racine, des Voltaire ; chez eux tous les entours du sujet viennent s'y réunir, toute la fable se reproduit dans un sujet tiré de la Fable, toute l'Histoire dans un sujet historique ; c'est ce qui distingue l'Auteur instruit & profond de celui qui n'a que quelque feu poétique, toujours prêt à s'éteindre faute de nourriture.

Quant à l'intérêt continu de la pièce, il est attaché au sort des défenseurs de Calais. Au premier Acte ils sont vaincus, leur Gouverneur est prisonnier, toute espérance est détruite, ils n'ont plus qu'à choisir le trépas

le plus digne d'eux. Saint-Pierre fait naître une nouvelle espérance , en proposant à Edouard de lui remettre la ville & les richesses qu'elle renferme , pourvu qu'il permette à tous les habitans de se retirer auprès de leur Roi légitime. Au second Acte l'offre est acceptée , mais Edouard veut qu'on lui remette six victimes. Saint-Pierre & ses compagnons se dévouent. Au troisième , leur grace dépend d'une tentative que fait Edouard auprès d'Aliénor , pour l'attirer à son parti , ainsi que le Comte de Vienne , père d'Aliénor , & pour récompenser le Comte d'Harcourt par l'hymen de cette même Aliénor : le refus généreux d'Aliénor fait avorter ce projet , le danger des Bourgeois dévoués redouble. Au quatrième Acte , rien ne peut plus les garantir de la fureur d'Edouard : Harcourt borne ses espérances à en sauver un , en prenant sa place ; il est refusé , l'ordre arrive de les mener à la mort. Cependant au cinquième Acte , sur les avis de Mauni , Edouard entame une nouvelle négociation , pour ramener les habitans dans la ville , par le moyen de Saint-Pierre : le projet manque par la fermeté de ce Maire , Edouard irrité , fait traîner les six Bourgeois au supplice. Le carrel de Philippe de Valois suspend l'exécu-

tion ; l'arrivée du Comte de Melun détruit l'effet du cartel ; il faut donc que les six Bourgeois périssent. Harcourt les sauve , en les trompant ; il suppose que leur rançon a été apportée par le Comte de Melun & acceptée par Edouard ; il suppose un ordre de ce Prince : les six Bourgeois apprennent l'artifice ; ils reviennent se mettre entre les mains d'Edouard , qui leur fait grace , après qu'on a tremblé pendant toute la pièce de leur danger , toujours croissant d'Acte en Acte. Tel est cet intérêt : le sort de six Héros qu'on admire avec transport. Mourront-ils d'une mort infâme pour avoir fait une action glorieuse ? Un Héros se déshonorera-t-il par cette indignité ? Cet intérêt ne déchire pas le cœur , mais il élève l'ame , & à moins qu'on ne veuille réduire la Tragédie à un seul genre , celui-là ne doit pas être exclu ; encore resteroit-il à examiner si ce ne seroit pas celui qu'il faudroit conserver , en cas qu'on n'en voulût admettre qu'un.

Ajoutons à tous les éloges , sur lesquels nous sommes simplement l'écho du Public , ajoutons que la pièce contient beaucoup de ces vers qui partent du cœur , qu'on retient d'abord & qu'on n'oublie jamais , tels que ceux-ci & tant d'autres :

Que

Que fais je? ô mon pays!

Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils....

J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi!....

Malheur aux Nations qui, cédant à l'orage,

Laissent par les revers avilir leur courage,

N'osent braver le sort qui vient les opprimer,

Et pour dernier affront cessent de s'estimer!.....

Jugez si le mourant est le plus malheureux....

Cessant d'être Français, Calais a cessé d'être....

Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,

De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?....

Va, le nom des héros, par un traître porté,

N'arrive pas moins pur à l'immortalité.....

Le Français, dans son Prince, aime à trouver un frère,

Qui, né fils de l'Etat, en devienne le père.....

Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille,

Elle perd quelque éclat & devient plus utile....

La France attendait plus de toi, mon cher Aurele:

Mais tu vécus assez, puisque tu meurs pour elle....

Bravez plus que la mort, en bravant le malheur....

Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse....

Et ma gloire, n'est point la rançon de leur vie....

La valeur d'un rebelle est un crime de plus....

On pleure sa victoire en domptant la nature....

Harcourt trahit son Prince, & d'Artois l'abandonne;

Un Maire de Calais raffermir sa Couronne!

Quelle leçon pour vous, superbes Potentats!

Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas:

Tel qui, sous l'oppresseur, loin de vos yeux expire,

Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire....

Vous me forcez , Seigneur , d'être plus grand que vous....

La loi qui fait le Prince est au dessus de lui....

Le parjure est vertu , quand on promet le crime....

Vous fûtes malheureux , & vous êtes cruel !

Nous omettons à regret des morceaux entiers , tels que la description du camp d'Edouard , la description du canon (1), invention réputée nouvelle alors , la tirade sur les mauvais citoyens , &c.

En voilà sans doute assez pour prouver que la France a aimé deux choses dans cet ouvrage : 1°. l'expression de ses mœurs & de ses sentimens : 2°. la beauté , la vérité , la vivacité de cette expression.

La Préface & les Notes historiques méritent aussi beaucoup d'éloges.

La meilleure preuve qu'il n'est pas nécessaire d'être François , pour payer à cette Tragédie un tribut d'estime que la postérité

(1) Ces morceaux ne sont pas les meilleurs de la pièce , & la Poésie descriptive en général n'en est pas la partie brillante. M. de Belloy , plus Poète que versificateur , plus Philosophe que Peintre , savoit mieux inventer que décrire , & arranger un plan qu'orner des détails. *Note de l'Editeur.*



ne lui refuſera pas, c'eſt que les Anglois eux-mêmes l'ont traduite, l'ont de plus imprimée chez eux en original, & l'ont vantée dans leurs papiers publics. La Gazette de Londres, appelée l'*Evening-poſt de Witehal*, en parle (16 Mai 1765) avec les plus grands éloges.

Elle remarque le caractère d'Edouard, qui, en effet joint au mérite dramatique celui de la fidélité hiſtorique, comme les Anglois le reconnoiſſent. » On voit en lui, dit l'*Evening-poſt*, un Prince qui a de grandes » qualités avec de fortes paſſions; ambitieux, » fier de ſes ſuccès, haut, brave, & cependant généreux, lorsque la raiſon éclaire » ſon cœur. «

Le Chevalier Howard dit de lui : *la réſiſtance le rendoit terrible, la ſoumiſſion le rendoit doux*. M. de Belloy n'a pas manqué d'enflammer par la réſiſtance, cette colère qui rendoit Edouard ſi terrible, & qui penſa lui coûter ſa gloire au Siège de Calais.

Barnès, Hiſtorien & Panégyriſte d'Edouard, dit auſſi : » Son langage étoit éloquent : il » étoit doux & affable; mais terrible quand » on lui réſiſtoit. «

M. de Belloy n'a preſque fait que tra-

duire Barnès , dans ces vers qu'Aliénor dit à  
Edouard :

Autant vous déployez de grace & de douceur ,  
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur :  
Autant vous vous armez d'une haine terrible ,  
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible.



# OBSERVATIONS

## DE L'ÉDITEUR,

*SUR la Tragédie du SIÈGE DE CALAIS.*

Nos Poètes Dramatiques avoient négligé les sujets François par le même principe, qui, à la renaissance des Lettres, avoit long-tems fait négliger aux Nations modernes l'étude de leur langue. Les Anciens avoient écrit en grec & en latin, il n'y avoit de beautés réelles que dans ces deux langues, il n'y avoit même que ces deux langues de formées, toutes les langues modernes étoient barbares, donc il falloit écrire en grec ou en latin, & abandonner la langue maternelle au peuple.

Par une conséquence outrée de ce principe, on traduisit en grec & en latin jusqu'aux noms propres, & aucun nom savant ne put paroître avec honneur sans une terminaison en *us*, ou en *es*.

Quelques Nations sont même parvenues, par ce sophisme, à n'avoir point de langue vulgaire, du moins à n'en avoir en effet que pour le peuple, & tous leurs ouvrages sont

écrits en latin, par respect pour les anciens Romains, qui vraisemblablement auroient quelque peine à les entendre :

*O imitatores, servum pecus !*

On ne voyoit pas que l'hommage qu'on devoit rendre aux Anciens, étoit d'apprendre d'eux à cultiver sa langue, à la perfectionner, à la rendre capable de produire, comme la leur, des beautés immortelles.

On avoit fait le même raisonnement quant au choix des sujets dramatiques : les Anciens n'avoient guère traité que des sujets Grecs ou Romains : la Poétique d'Aristote que nous n'entendons point, mais qui doit nous servir de règle, ne roule que sur des sujets Grecs, donc nous ne devons point en traiter d'autres. On ne voyoit pas que, de l'exemple même des Anciens, on pouvoit tirer une conséquence tout opposée ; qu'on pouvoit dire : » Les Anciens traitoient par préférence » des sujets nationaux, donc pour les imiter » nous devons traiter des sujets nationaux. «

Si, indépendamment de l'exemple, il falloit sur cela une autorité, n'avions-nous pas celle d'Horace ?

*Nec minimum meruere decus, vestigia græcæ  
Ausî deservere & celebrare domestica facta.*

Comment, en effet, cette décision d'Horace n'avoit-elle pas engagé à traiter des sujets nationaux ? En voici, je crois, les raisons.

1°. Ces Poètes Novateurs qu'Horace loue d'avoir abandonné les traces des Grecs, & d'avoir célébré des évènements domestiques, ne nous sont point parvenus. Les dix Tragédies, qui nous restent sous le nom de Sénèque, seul monument par lequel nous puissions juger de la Scène tragique chez les Romains, ne roulent que sur des sujets Grecs, à la réserve d'une seule, (*Oſtavie*); les autres sont : *Hercule furieux*, *Thyeste*, *la Thébàide*, *Hippolite*, *Œdipe*, *la Troade*, ou *les Troyennes*, *Médée*, *Agamemnon*, *Hercule sur le Mont Œta*, & nous savons qu'Ovide avoit fait une *Médée*, dont il ne nous est resté que ce vers :

*Servare potui, perdere an possim rogas ?*

Ainsi l'exemple des Romains ne faisoit que confirmer l'usage de traiter des sujets Grecs, & le conseil d'Horace n'étant appuyé d'aucun modèle qui pût nous guider, n'a point été suivi.

2°. Il faut l'avouer, nous avons été longtemps zélateurs un peu aveugles de l'antiquité, nous avons mis de la superstition jusques dans le goût, & Horace a une liberté de penser

qui effarouché les superstitieux, & qui décré-  
dite, dans leur esprit, ses oracles, sans qu'ils  
osent peut-être se l'avouer à eux-mêmes. Les  
pédans croient aimer Horace, parce qu'il est  
ancien, ils se trompent; *Horace, l'ami du bon  
sens*, comme l'appelle un Poëte moderne, est  
leur plus grand ennemi; c'est le fléau du zèle  
aveugle & de l'estime sur parole; il n'étoit  
pas plus dévot à l'antiquité, pas plus *fautor  
veterum*, que ne l'ont été parmi nous les La  
Motte & les Fontenelle: il est à certains  
égards le Chef de leur secte, il se moque  
comme eux de quiconque

*Nisi quæ terris semota, suisque  
Temporibus defuncta videt, fastidit & odit:*

Il dit de Plaute:

*At nostri proavi Plautinos & numeros &  
Laudavere sales, nimium patienter utrosque,  
Ne dicam stultè, mirati.*

Les savans permettroient-ils à d'autres qu'à  
Horace de parler ainsi de Plaute?

*Indignor quidquam reprehendi, non quia crasse  
Compositum illepidève putetur, sed quia nuper,  
Nec veniam antiquis, sed honorem & præmia posci.*

Que disoient de plus fort les La Motte & les  
Fontenelle?

Un Professeur célèbre dans l'Université de Paris , croyoit avoir le droit de faire à ses écoliers les honneurs d'Horace , & en leur expliquant le passage suivant , il avoit grand soin de les prémunir contre la doctrine pernicieuse & l'ironie irréligieuse qu'il renferme.

*Si meliora dies , ut vina , poëmata reddit ,  
Scire velim chartis pretium quotus arroget annus ;  
Scriptor abhinc annos centum qui decedit , inter  
Perfectos veteresque referri debet , an inter  
Viles atque novos ? excludat jurgia finis.*

*Est vetus atque probus , centum qui perficit annos.*

*Quid ? qui deperiit , minor uno mense vel anno ,  
Inter quos referendus erit ? veteres ne probosque ,  
An quos & præsens & postera respuet ætas ?*

*Ille quidem veteres inter ponetur honestè ,  
Qui vel mense brevi , vel toto est junior anno.*

*Utor permissis caudæque pilos ut equinæ  
Paulatim vello , & demo unum , demo etiam unum ,  
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi  
Qui redit ad fastos & virtutem æstimat annis ,  
Miraturque nihil nisi quod Libithina sacra vit.*

Le Professeur ne manquoit pas de faire observer à ses élèves que ce raisonnement n'avoit rien de solide , & que ce n'étoit-là que le badinage d'un Poëte. Si c'est le badinage d'un

Poëte, c'est aussi, à ce qu'il nous semble, l'argument d'un Logicien, & nous ne voyons pas ce qu'on peut y répondre.

Horace avoit vu en Philosophe, que l'admiration prétendue pour les Anciens, n'est souvent que la haine pour les Modernes dont on se sent peu estimé; il auroit vu que les Docteurs qui expliquent avec une subtilité si obscure ce que le tems a rendu inintelligible dans la Poétique d'Aristote, y cherchent seulement de quoi attaquer les ouvrages modernes, dont le succès les afflige.

*Jam saliare Numæ carmen qui laudat, & illud  
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri,  
Ingeniis non ille favet plauditque sepultis,  
Nostra sed impugnat, nos nostraque lividus odit.*

Horace avoit très-bien vu, que, si les nouveautés heureuses avoient toujours été rejetées, il n'y auroit aujourd'hui rien d'antique à respecter ni à imiter. Il avoit très-bien vu les vraies causes du déchaînement des vieillards de tous les pays & de tous les tems contre les opinions nouvelles, en tout genre; il avoit prédit d'avance le scandale éphémère qu'exciteroient parmi nous, chez un certain ordre de Lecteurs, le Temple du Goût & le



Commentaire sur Corneille , & il en avoit dit les raisons :

*Clament periisse pudorem*  
*Cuncti penè patres , ea cùm reprehendere coner*  
*Qua gravis Æsopus , qua doctus Roscius egit ;*  
*Vel quia nil rectum , nisi quod placuit sibi , ducunt ,*  
*Vel quia turpe putant parere minoribus , & qua*  
*Imberbes didicere , senes perdenda fateri.*

La vraie manière d'admirer les Anciens, c'est de chercher à les égaler : la vraie manière de les imiter, c'est d'être original en les imitant, comme les Corneille, les Boileau, les Racine, les Voltaire. Voilà les admirateurs des Anciens, & non ces pesans Commentateurs, qui confondant les beautés & les défauts dans une admiration stupide, font preuve d'un esprit qui ne voit rien & d'un cœur qui ne sent rien.

Rendons ici à Horace son admiration éclairée pour les Anciens qui la méritoient. Voyez comme il a célébré Homère & Pindare, & comme il a imité ce dernier.

Revenons. Le conseil d'Horace, *celebrare domestica facta*, avoit été négligé, ou peut-être s'étoit-on trompé sur le sens de ce conseil, peut-être avoit-on entendu par *domestica facta*, les évènements qui étoient tels pour

Horace , c'est-à-dire les sujets Romains , & peut-être se crut-on encore entreprenant , d'oser traiter sans modèle , & sur la seule foi de ce passage d'Horace , des sujets purement historiques.

Les Grecs avoient traité des sujets nationaux , & nous en avions conclu que nous devions traiter des sujets Grecs ; Horace avoit loué les Auteurs Romains qui avoient traité des sujets nationaux , & nous en avions conclu seulement que nous pouvions aussi traiter des sujets Romains. En jettant les yeux autour de nous , nous vîmes que nos voisins traitoient des sujets nationaux , que les Espagnols , par exemple , avec lesquels nos guerres continuelles & nos alliances momentanées nous donnoient le plus de liaison , traitoient des sujets Espagnols ; & au lieu d'en conclure que nous pouvions donc aussi traiter des sujets François , conséquence qu'il semble que nous ayons toujours rejetée avec soin , nous conclûmes seulement , que nous pouvions , d'après eux , traiter aussi des sujets Espagnols , heureuse méprise qui nous a valu *le Cid*.

A cette erreur timide , qui nous défendoit de marcher sans guide & de travailler sans modèle , se joignoit une autre superstition ,

c'est qu'il n'étoit pas permis de mettre au théâtre un évènement récent. Racine s'excuse de produire sur la Scène Bajazet & Amurat que des personnes alors vivantes avoient pu voir ; il demande que l'éloignement des lieux lui soit compté pour l'éloignement des tems ; il cite en faveur du premier éloignement comme du dernier, ce proverbe latin , très-superstitieux , s'il n'a pas été fait pour condamner , ou pour peindre du moins la superstition :

*Major è longinquo reverentia.*

Long-tems après Racine , & presque de nos jours nous avons vu Campistron n'oser exposer sur la Scène la cruauté de Philippe II & les malheurs d'Elisabeth de la Paix & de Dom Carlos , qu'en les déguisant sous les noms de Calo-Jean , d'Irène & d'Andronic. La Fosse crut de même ne pouvoir traiter le sujet de *la Conjuration de Venise*, que sous des noms d'anciens Romains. Avec de tels scrupules on étoit bien loin d'oser traiter des sujets François.

Une réflexion cependant excuse nos Poètes Dramatiques : ils trouvoient chez les Grecs & les Romains, des évènements, ou racontés par des Historiens, Peintres énergiques &

Orateurs éloquens, ou chantés par des Poètes sublimes ; tout parloit à leur imagination chez les Anciens, tout enflammoit leur génie. L'histoire de leur pays au contraire, écrite par de fecs Chroniqueurs, ou tout au plus discutée par de savans Critiques ; mais ne peignant rien à l'ame, n'ayant ni vie, ni couleur, n'invitoit pas même à l'embellir. Quand Corneille méditoit le sujet d'*Horace*, il étoit échauffé par Tite - Live ; quand il composoit *Cinna* ou *Pompée*, il s'approprioit l'éloquence de Sénèque, ou l'élévation de Lucain : il est difficile de trouver les mêmes ressources dans Frédégaire, dans le Médecin Rigord, ou dans Guillaume le Breton.

Enfin Voltaire vint, & le premier en France fit entendre au théâtre des noms François, comme il avoit donné à la France un Poème épique, & sur un sujet national & récent. Cette nouveauté eut le plus juste succès.

Quand on entendit dans *Zaïre* le vieux Lusignan prononcer ces vers si naturels, si imposans & si touchans :

Hélas ! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire ;  
Quand Philippe à Bovine enchaînoit la victoire ;  
Je combattais, Seigneur, avec Montmorenci,  
Melun, d'Estaing, de Nesle, & ce fameux Couci ;

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre, &c. :  
 On crut entendre Nestor dire dans l'Illiade :  
*Non, je ne reverrai jamais des hommes tels que  
 les Thésées & les Pirithoïs*; ces souvenirs d'un  
 vieillard, ce plaisir de nommer ses compa-  
 gnons d'armes & de gloire, ce regret de ne  
 plus revoir Paris, ces noms chers & respec-  
 tables à la Nation, cette bataille de Bovines,  
 cette Cour de Philippe-Auguste, cette Cour  
 de Saint Louis, tous ces objets qui n'avoient  
 jamais été présentés dans des vers qu'on pût  
 lire, parurent s'agrandir & s'illustrer : j'ai vu  
 tous les François sensibles ne pouvoir réciter  
 ces vers sans attendrissement & sans enthousiasme ; ils faisoient sur leurs cœurs le même  
 effet que le souvenir des Hercules & des Thé-  
 sées faisoit chez les Grecs : les spectateurs  
 de *Zaïre* étoient les descendants des Héros  
 célébrés dans cette pièce ; ils avoient le plaisir  
 de s'intéresser pour leurs propres noms, & la  
 Nation de s'intéresser pour elle-même. Si,  
 comme le dit Racine (Préface de *Bajazet*),  
 le respect qu'on a pour les Héros s'augmente  
 à mesure qu'ils s'éloignent de nous, l'intérêt  
 augmente à mesure qu'ils s'en rapprochent :  
 » Je ne conseillerois pas à un Auteur, dit en-  
 » core le même Racine, de mettre sur le  
 » théâtre des Héros qui auroient été connus

» de la plupart des spectateurs. « Sans doute, & voilà peut-être la seule borne que les bienféances dramatiques mettent à l'emploi des noms nationaux & modernes. Peut-être n'eût-on pas souffert que Corneille ou Racine eût mis sur la Scène le désespoir pathétique du grand Condé, sortant du combat de Saint-Antoine, arrivant couvert de sang & de poussière chez Mademoiselle, se jettant dans un fauteuil, en fondant en larmes, détestant la guerre civile, nommant tous ses amis, & s'écriant : *ils sont tous morts* ; mais ces grands Montmorenci, & ce fameux Couci, que ce mot seul immortalise pour les ignorans comme pour les savans, sont à la distance convenable, assez anciens pour imprimer le respect, assez modernes pour inspirer l'intérêt.

Ce touchant Auteur de *Zaïre*, chez qui on trouve des modèles de tout ce qui est bon, ne s'est pas borné à prononcer au théâtre des noms chers à la Patrie, il a encore traité dans *Adélaïde du Guesclin* des sujets purement François : les premiers Actes de cette pièce nous montrent, dans la révolte de Vendôme, celle d'un grand Prince de la même maison ; les deux derniers Actes nous retracent l'aventure du Connétable de Clifson, tombé entre les mains du Duc de Bretagne

Bretagne son ennemi , & la défobéiffance fidèle de ce prudent & vertueux Bavalan , qui fava la vie à Cliffon , une guerre civile à la France , l'honneur au Duc de Bretagne , & qui épargna enfin à ce dernier un repentir éternel & peut-être un défefpoir funefte. Ce dénouement , fourni par un trait de notre hiftoire , eft un des plus beaux qu'il y ait au théâtre.

M. de Belloy a rempli le vœu de M. de Sacy (1) , non-feulement en produifant fur la Scène des évènemens de l'Hiftoire de France , en les produifant fous les véritables noms auxquels ils appartiennent , & en traitant nommément le fujet particulier , indiqué par M. de Sacy ; mais en faifant voir que l'héroïfme propre au théâtre , n'eft pas plus étranger aux François qu'aux autres Nations , & qu'il eft d'ailleurs de toutes les conditions (2).

Quoique de fimples Bourgeois foient les véritables Héros de cette pièce , la Noblefle y conferve tout fon éclat & tous fes avan-

(1) Voyez au commencement de ce volume le morceau du *Traité de l'amitié* , de M. de Sacy , qui contient le fujet du *Siège de Calais*.

(2) *Patere honoris fcirent ut cunctâ viam ,  
Nec generi tribui , fed virtuti gloriam.* Phédre.

tages ; l'Auteur a su résister à la tentation de sacrifier au peuple cet ordre respectable, comme un Auteur novice n'eût pas manqué de le faire, trouvant pour cela une si belle occasion & un prétexte si plausible.

L'Angleterre n'est pas non plus sacrifiée à la France. Cet art de balancer tous les droits, tous les intérêts, & de maintenir l'équilibre entre les personnages qu'on fait agir, entre les Nations dont on peint la rivalité, n'est pas un des moindres mérites de cette pièce.

Un autre mérite, non moins précieux, est, qu'elle remplit parfaitement son objet. Sans haïr les Anglois, & en leur accordant même avec plaisir toute l'estime qui leur est due, on aime tant la Patrie, on trouve tant d'attrait à la servir, tant de gloire à mourir pour elle : ce sentiment se communique d'une manière si prompte, si forte, si efficace, qu'on sort toujours des représentations plus citoyen qu'on n'y est venu. La politique peut tirer de cette pièce un parti utile dans l'occasion : C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.

cette pièce les indique & peut les fournir; elles sont toutes renfermées dans ce seul mot : *l'amour de la Patrie.*



Le peu qu'on vient de dire du *Siège de Calais*, suffiroit pour le juger : un ouvrage qui produit un tel effet moral & politique, ne peut qu'être toujours cher à la Patrie ; & quant à l'art dramatique, il faut bien que les ressorts soient bons, puisque leur jeu est si sûr & leur objet si constamment rempli.

Examinons cependant la pièce plus en détail.

### A C T E P R E M I E R.

Nous trouvons quelques légers défauts dans la première Scène : il nous semble que la partie de l'exposition qu'elle contient, n'est pas complète. Saint-Pierre dit un peu trop alternativement, qu'il espère tout & qu'il n'espère rien ; il oublie de parler de l'extrémité où la famine réduit les défenseurs de Calais : ce n'est que dans le conseil de la ville, à la fin de l'Acte (Scène fixième) qu'il en est parlé pour la première fois :

Le plus vil aliment, rebut de la misère.....

Manque à l'or prodigué du riche Citoyen.

cependant c'étoit le premier mot à dire pour faire connoître tout l'intérêt de la bataille qui se livre pendant la première Scène ; faute de ce mot, on croit que si les François sont

vaincus , ils se retireront dans les murs de Calais , où ils pourront encore se défendre , & l'on ne sent pas que la perte de la bataille entraîne nécessairement & à l'instant la perte de Calais. Mais cette première Scène contient déjà des beautés , qui annoncent la pièce avec le plus grand éclat ; c'est-là qu'on trouve cette maxime d'un patriotisme si philosophique :

Malheur aux Nations , qui , cédant à l'orage  
Laissent par les revers avilir leur courage....  
Et pour dernier affront cessent de s'estimer !  
C'est-là qu'est ce trait digne de Brutus & de Manlius :

Que fais-je ? ô mon pays !  
Quand je t'aurai sauvé , je pleurerai mon fils.  
Ce vers , & les suivans :  
C'est mon pays , mon Roi , la France qui m'appelle ,  
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle !  
Et celui-ci de la troisième Scène :  
J'ai donc un fils encore à donner à mon Roi !  
Et ces autres de la première Scène :  
Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils ;  
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays.

Tous ces traits patriotiques sont peut-être  
nés de ce vers de la Tragédie d'*Horace* :

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !  
mais ils n'en sont pas moins originaux.

La valeur obstinée d'Aurèle est bien peinte  
par ce trait :

Ah ! mon fils n'est donc plus.

Il n'a jamais su fuir.

Et les talens militaires du Comte d'Harcourt  
par ces vers-ci :

Accable la valeur sous l'effort du Génie.....

La France doit sa perte aux talens d'un Français.

Ce dernier trait a encore le mérite d'expli-  
quer les désastres de la France, d'une manière  
qui ne peut humilier les François, & qui ne  
donne point d'avantage à l'Angleterre.

A propos de ce vers, appliqué à l'inven-  
tion de la poudre à canon :

Monument infernal d'un siècle d'ignorance.

on a demandé si un siècle d'ignorance fait  
qu'il est ignorant.

On peut faire deux réponses à cette ques-  
tion :

L'une, que le secret de la poudre à canon,  
quoique peu employé encore , étoit déjà

découvert depuis long-tems. Or un siècle fait toujours, & croit peut-être trop que les siècles précédens font des siècles d'ignorance.

L'autre réponse est, qu'un homme qui devance son siècle par les lumières, peut prévoir que ce siècle sera mis au rang des siècles d'ignorance.

Mais pourquoi Eustache de Saint-Pierre auroit-il devancé son siècle par les lumières? L'Histoire ne parle que de son courage.

On peut répondre qu'il a plu à l'Auteur d'en faire un homme aussi éclairé que courageux, & que c'est un mérite de plus, qu'il étoit bien le maître de donner à son Héros, pourvu qu'il observât la règle d'Horace :

*Servetur ad imum*

*Qualis ab incepto processerit & sibi constet.*

or cette règle est parfaitement observée; Eustache de Saint-Pierre l'emporte toujours sur les autres personnages, par sa pénétration, sa sagesse & ses lumières.

Scène troisième. Tout ce qu'Aliénor dit au sujet du Comte d'Harcourt son amant, est noble, parfaitement conforme aux mœurs de la Chevalerie, & même très-bien écrit; avantage qu'il faut d'autant plus relever ici, que ce n'est pas le mérite dominant de cette pièce.

C'étoit bien entendre l'art des contrastes, que de donner pour amant à la vertueuse, à la fidèle Aliénor, fille du Comte de Vienne, Gouverneur de Calais, le rebelle Comte d'Harcourt, contraste aussi heureux dans la Tragédie, que celui de Célimène & d'Alceste l'est dans la Comédie, & c'est avoir bien connu les ressorts propres à la Tragédie, que d'avoir pris le Comte d'Harcourt au moment de sa victoire & de ses remords : le contraste avec Aliénor n'en subsiste pas moins ; un coupable repentant, qui cherche en vain à réparer un crime irréparable, contraste toujours assez avec une vertu irréprochable.

C'étoit encore bien entendre l'art des contrastes, que d'opposer à la fidélité des Bourgeois, la révolte du Comte d'Harcourt ; & c'est, comme nous l'avons observé, un trait de sagesse & un coup de Maître de la part de l'Auteur, que la Noblesse ne perde rien à ce contraste, dans une pièce, qui est un monument érigé à la gloire de la Bourgeoisie. C'est ce même contraste qui amène au quatrième Acte cette utile réflexion, qui ne peut être mise trop souvent sous les yeux des Rois :

Harcourt trahit son Prince, & d'Artois l'abandonne ;  
Un Maire de Calais raffermir sa Couronne :

Quelle leçon pour vous, superbes Potentats !  
 Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :  
 Tel qui, sous l'oppresseur, loin de vos yeux expire ,  
 Peut-être quelque jour eût sauvé votre Empire.

C'est encore un grand mérite de cette pièce, que le Comte de Vienne, qui ne pouvoit y paroître avec l'éclat qui lui convenoit, y soit sans cesse présent par Aliénor sa fille, & par le respect reconnoissant des Bourgeois.

Le Conseil de la ville (Scène sixième) est si passionné, si éloquent, qu'il ressemble bien moins à une délibération qu'à une Scène de situation & de mouvement très-animée. Aliénor ouvre l'avis de mettre le feu à la ville & de périr tous dans les flammes.

Qu'Edouard n'ait conquis, dans une année entière,  
 Qu'un stérile monceau de cendre & de poussière ;  
 Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,  
 Reconnaisse les cœurs dont il s'est séparé !

Ces deux derniers vers nous paroissent les plus parfaits de toute la pièce : il est beau qu'Aliénor, au milieu de son désespoir héroïque, se souvienne de son infidèle amant, (infidèle, non à sa Maîtresse, mais à son Roi,) qu'elle songe à l'horrible vengeance qu'elle va prendre de lui, en s'immolant d'une manière si cruelle, qu'elle jouisse de cette ven-

geance, qu'elle se dise : *il verra son ouvrage* (1); voilà véritablement connoître la nature; voilà un sentiment tragique & profond : on ne

(1) Ce mot : *il verra son ouvrage*, qui n'est pas énoncé, mais qui est renfermé dans ce que dit Aliénor, nous rappelle un endroit de Bérénice, où ce mot est énoncé; mais qui paroît presque comique, comparé avec l'endroit du *Siège de Calais* que nous examinons. Bérénice est un peu en désordre, Phénice s'offre à y remédier :

Laissez-moi relever ces voiles détachés,  
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.

Ces petits arrangemens de toilette, ce soin de rajuster les boucles de la chevelure de Bérénice, sont bien petits pour la Tragédie, & la réponse de Bérénice :

Laisse, laisse, Phénice, il verra son ouvrage  
prête trop à la parodie, ou plutôt c'est une parodie toute faite, comparée aux deux vers d'Aliénor.

Nous ne disons pas la même chose de ce morceau de Phédre :

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent!  
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,  
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?

ni de la réponse d'Ænone :

Vous-même condamnant vos injustes desseins,  
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains....

& ce que dit Phédre, & ce que répond Ænone peint admirablement l'agitation de Phédre, l'instabilité de ses projets, le désordre de ses pensées. *Note de l'Editeur.*

peut mêler d'une manière plus heureuse & plus sublime les transports de l'amour avec les grands intérêts de la politique.

Les deux vers suivans sont beaucoup plus foibles :

Qu'il en meure de honte , & que mon digne père  
Me pleure en m'admirant .... comme il pleura mon  
frère.

Quel est ce frère ? il n'en a pas encore été parlé , il n'en sera plus parlé , il n'est là que pour la rime. Le Gouverneur de Calais n'a laissé qu'une fille : on pouvoit à la vérité dans la pièce , lui supposer un fils ; mais encore un coup , quel est ce fils ? Quand est-il mort ? Comment est-il mort ? Il nous semble que c'est une règle constante au théâtre de ne nommer aucun personnage qui ne soit connu , ou qu'on ne fasse connoître.

Eustache de Saint-Pierre , qui avoit proposé le sujet de la délibération , en disant :

Choisissez le trépas le plus digne de vous.

paroît comme inspiré tout-à-coup pour sauver le peuple de Calais ; il propose de remettre la place à Edouard , avec toutes les richesses qu'elle renferme , pourvu que ce Prince permette à tous les habitans d'en sortir pour



aller offrir leurs services à Philippe de Valois.  
 Tout ce morceau est de l'enthousiasme le  
 plus éloquent :

Qu'il remette en nos mains. ....

Ses remparts les moins sûrs , ses villes menacées :  
 Et qu'en nous y trouvant , les Anglais rebutés  
 Reconnassent Calais dans toutes nos cités.

L'Acte ne pouvoit finir par un plus beau  
 mouvement , par un trait de patriotisme plus  
 ardent & qui donnât plus de curiosité de voir  
 la suite.

## ACTE SECOND.

Le second Acte est ouvert par le Comte  
 d'Harcourt , qui gémit sur Calais & sur lui-  
 même :

Cité , que je remplis d'infortune & de gloire ,  
 Contemple ton vainqueur , il pleure sa victoire.

Il est touchant , quand il ne veut pas peindre  
 trop fortement ses remords & sa situation :  
 il est touchant , par exemple , quand il dit :

O toi , dont j'ai trahi la respectable ardeur ,  
 Dont j'ai semé les jours d'amertume & d'horreur ,  
 Si la vengeance habite en ton ame outragée ( 1 ) ,  
 Viens jouir de mes maux , ils t'ont assez vengée.

---

( 1 ) J'ai un très-foible scrupule sur ce vers :

*Si la vengeance habite en ton ame outragée.*

Et quand il dit :

Cher Harcourt ! ô mon frère , à mes yeux immolé !  
O mortel vertueux !.... à qui j'ai ressemblé.

Mais il cesse de l'être , quand il dit avec effort :

La honte , les remords , la rage , la douleur ,  
Mille poisons brûlans fermentent dans mon cœur :  
Et l'amour , plus terrible en ce désordre extrême ,  
S'accroît par les tourmens qu'il redouble lui-même.  
Ce style ferré sèche les larmes & resserre le  
cœur. Toute fausse chaleur refroidit.

S'accroît par les tourmens , *qu'il redouble lui-même.*

Ce soin pénible de ne pas mettre une hémistiche qui n'ait son sens particulier , est ce qui rend les vers obscurs & contournés ; c'est le

*Brevis esse laboro ,*

*Obscurus fio.*

Les deux vers précédens , c'est

*Professus grandia turget.*

Il faudroit dire en prose : *si le desir de la vengeance* (& non , *si la vengeance*) *est entré dans ton ame* , (& non , *habite en ton ame.*) Mais la Poésie n'a-t-elle pas le droit de dire :

*Si la vengeance habite en ton ame outragée ?*

*Note de l'Editeur.*

La Scène troisième entre Harcourt & Aliénor, est pleine de beautés. Tous ces traits de fierté d'Aliénor :

Obéis à ton Roi, parle-moi de mon père.....  
 Je peux donc cesser d'entendre tes discours.....  
 Ce crime te manquait pour les couronner tous.  
 Malheureux, meurs encor sans réparer ta vie....  
 Le nom d'Harcourt flétri !.....  
 Ta honte est à toi seul.....  
 Te voilà retranché d'une race immortelle.....  
 Tes victoires étaient autant de parricides.

Tous ces traits sont dignes d'Emilie & de Cornélie.

On est seulement fâché de trouver parmi ces beaux vers quelques vers pénibles, tels que ceux-ci :

Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,  
 Sert à mieux l'éclairer, sans en être obscurcie.

Combien les deux vers latins qui ont servi de modèle à ceux-ci, ont plus de force & de clarté !

*Incipit ipforum contrà te stare parentum*

*Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.*

Juvenal.

La réponse du Comte d'Harcourt offre encore

quelques vers mal tournés, tels que ceux-ci :

Votre nom prononcé dans ces momens terribles ,  
 Vos dangers , le récit de vos projets horribles ,  
 Vienne & ses durs mépris , tout , confondant mes  
 vœux ,

En a tourné vers vous le reflux orageux.

Mais c'est-là qu'on trouve ces vers qu'il est impossible d'oublier.

Ah ! de ses fils absens la France est plus chérie :  
Plus je vis d'Étrangers, plus j'aimai ma Patrie.

Et ceux-ci qui peignent si bien le cœur humain :

Edouard fut flatter mon amour, ma vengeance,  
Edouard me parut le vrai Roi de la France.

Le Comte d'Harcourt est juste, lorsqu'il dit :

Edouard a des droits sur ma reconnaissance :

Sa fidèle amitié me livra ses secrets :

Irai-je contre lui m'armer de ses bienfaits ?

Il est tragique lorsqu'il voit dans la mort désastreuse du Comte d'Artois :

L'inévitable fin de qui trahit son Maître.

Ce vers est d'autant plus heureux qu'il contient une prédiction semblable à celles qu'ATHALIE fait sur Joas & qu'AGRIPPINE fait sur elle-même; en effet, le Comte d'Harcourt

s'étant engagé une seconde fois dans la révolte, mourut, en portant les armes contre son Roi. Tel est l'avantage que s'assûre celui qui creuse & approfondit son sujet sur celui qui se contente de l'envisager superficiellement. Les connoissances nourrissent le talent, & le talent met en œuvre les connoissances :

*Nec studium sine divite venâ ,*

*Nec rude quid profit video ingenium.*

Scène quatrième. Mauni apporte les ordres rigoureux d'Edouard, qui veut qu'on lui livre six des habitans, qu'il destine au supplice. Chacun s'afflige de cette nouvelle, selon son caractère. La douleur d'Eustache de Saint-Pierre est majestueuse & touchante :

Soutiens, ô ciel ! la vertu malheureuse !

Aurèle s'étonne & s'irrite qu'on ose prescrire de telles horreurs à des François.

Qui peut les ordonner les commettrait sans doute.

Beau mouvement d'indignation & beau trait de caractère !

On revient à l'avis d'Aliénor, de mettre le feu à la ville ; Harcourt s'y oppose & va trouver Edouard, pour tâcher de le fléchir ; Mauni fait des vœux pour que Harcourt réussisse

mieux que lui , qui n'a rien pu gagner sur l'esprit d'Edouard.

Scène cinquième. Scène du dévouement , la plus belle & la plus intéressante de la pièce. Amblétuse propose de rendre le désespoir des défenseurs de Calais plus utile à la France , en le tournant contre les Anglois , & en affaiblissant du moins l'ennemi , si on ne peut le vaincre : Aliénor ajoute seulement à cet avis , que tandis qu'ils périront en combattant , les femmes mettront le feu tout-à-la fois , & à la ville , & au camp des Anglois. On part pour exécuter cette résolution. Saint-Pierre toujours inspiré pour sauver ses concitoyens , les arrête : » L'héroïsme vous égare , dit-il , » pourquoi perdre tout un peuple , quand six » hommes peuvent le sauver ? «

Je livre le premier , ..... moi-même.

A U R È L E.

Et votre fils.

S A I N T - P I E R R E.

Oui , tu dois partager la gloire de ton père.

Voilà le comble du sublime , & du sublime attendrissant ; il ne faut pas craindre de louer trop fortement un moderne , il ne faut pas craindre de louer un ami , il ne faut

point avoir un goût esclave qui n'ose se montrer.

Il y a une convenance bien fine dans la retenue d'Eustache de Saint-Pierre, qui s'arrête après s'être livré, pour laisser à son fils la gloire de se livrer lui-même; qui paroît ne pas croire que l'autorité paternelle puisse aller en pareil cas jusqu'à répondre même pour son fils; mais qui, par la promptitude, par la chaleur avec laquelle il confirme le dévouement d'Aurèle, annonce assez quelle eût été sa douleur & sa confusion, si ce dévouement de son fils n'eût pas accompagné le sien, s'il eût seulement été moins prompt.

C'est encore une finesse de l'art & une délicatesse de goût, que les deux dévouemens partent, pour ainsi dire, ensemble, & soient renfermés dans un même vers avec autant de précision que si Eustache de Saint-Pierre eût parlé seul, & eût dit : Je livre les deux premiers..... *moi-même & mon fils.*

Amblétuse commence par payer un tribut d'admiration à la générosité d'Eustache de Saint-Pierre; avant de l'imiter, il s'écrie :

Patrie ! ah ! tombe aux pieds de ton libérateur;  
Que dis-je ? en la sauvant il lui perce le cœur :  
O sacrifice affreux, plein d'horreur & de charmes !

Voilà une apostrophe à *la Patrie* ; une correction ; *que dis-je ?* une antithèse , *en la sauvant il lui perce le cœur* ; une prosopopée , la Patrie personnifiée , *qui tombe aux pieds d'un homme , & à qui on perce le cœur* ; une exclamation : *ô sacrifice affreux !* une seconde antithèse : *plein d'horreur & de charmes* ; & malgré toutes ces figures , ou peut-être à cause de toutes ces figures , ( car ce n'étoit pas là le moment de les accumuler ) combien ce morceau refroidit tout-à-coup ! Combien toute cette rhétorique paroît insipide auprès de cette seule expression si énergique & si originale de Froissart : » *A peine* (Eustache de Saint-Pierre) *eût-il parlé , que chacun l'alla adorer de pitié !* «

Mais la Scène se relève & l'intérêt se ranime , lorsqu'Aliénor veut se dévouer , lorsqu'Eustache de Saint-Pierre l'en empêche , lorsqu'il remet son épée à Mauni , en disant :

De mes jours dévoués , Seigneur , voici le gage :  
Ce glaive , cinquante ans , seconda mon courage ;  
Mais l'âge allait m'en faire un frivole ornement :  
Pouvais-je le quitter dans un plus beau moment ?  
*A Aurèle.*

La France attendait plus du tien , mon cher Aurèle !  
Mais tu vécus assez , puisque tu meurs pour elle.



Enfin, lorsque tous les Bourgeois présentent à la fois leurs épées, & que Saint-Pierre lui-même est obligé de contenir leur zèle :

Que vois-je, mes amis ? à ce concours jaloux  
Il semble qu'au triomphe on vous appelle tous.

Voilà de sublimes & d'éternelles beautés. Voilà où l'admiration a des larmes & les plus douces larmes. Si l'Auteur qui a fait le cinquième Acte de *Titus*, qui a rempli *Zelmire* de tant de beautés hardies & de mots heureux, qui a fait enfin ce second Acte du *Siège de Calais*, ne peut être au rang des Racine & des Voltaire, parce que le charme continu du style, qui n'a été donné qu'à eux, lui a manqué, du moins on ne peut méconnoître en lui un digne disciple, un successeur heureux du grand Corneille, fait pour passer, comme son Maître, à la postérité, malgré ses fautes, ses inégalités & ses chûtes. Si ce jugement paroît trop favorable, si le goût, plus sévère, insiste davantage sur les défauts, rend plus difficile sur les beautés, & n'en reconnoît point sans le mérite du style; si la Tragédie, non moins sévère, proscriit tout ce qui n'est point terreur & pitié; je répondrai : 1°. que ce qui est beau chez M. de Belloy, comme chez Corneille, est ordinairement bien écrit, parce

que le style s'élève avec les choses ; 2°. que l'admiration qui fait pleurer, est par-là même mêlée d'une tendresse & d'une pitié qu'inspirent naturellement les grands sacrifices : à peine (Eustache de Saint-Pierre) *eut-il parlé*, dit Froissart, *que chacun l'alla adorer de pitié*. Or ce mélange d'adoration & de pitié est un sentiment très-théâtral & très-digne de la Tragédie ; vouloir l'en bannir, c'est dénaturer les genres à force de les resserrer ; & si cette rigueur exclusive est seule le vrai goût, fondé sur la doctrine & sur l'exemple des Anciens,

Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain.

pour conserver le droit d'applaudir avec transport à des beautés modernes d'un autre genre, qui élèvent l'ame en l'attendrissant.

### A C T E T R O I S I È M E.

Il nous semble, quoique l'Auteur paroisse être d'un avis contraire, qu'on ne retrouve plus dans les trois derniers Actes le même degré d'enthousiasme & d'intérêt que dans les deux premiers. Il s'agissoit dans ceux-ci de savoir quel parti prendroient des Héros réduits au désespoir ; il s'agit dans les autres de savoir si Edouard se déshonorera, en envoyant des Héros au supplice : cet intérêt est

nécessairement plus foible que le premier ; l'honneur des six Bourgeois est en sûreté ; grace , ou supplice , tout est égal pour eux , par la raison que dit Horace chez Corneille :

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !

& qu'avoit dite long-tems auparavant un autre Horace :

*Dulce & decorum est pro patriâ mori.*

On doit seulement admirer l'art avec lequel l'Auteur a su prolonger l'irrésolution d'Edouard , & reculer encore pendant trois Actes le moment du supplice , ou de la grace des six Bourgeois , par des incidens toujours tirés du sujet. Quant à cette diminution d'enthousiasme & à ce léger refroidissement de l'intérêt dans les trois derniers Actes , ce n'est point la matière d'un reproche ; rien n'est plus ordinaire dans les meilleures pièces après une Scène passionnée , une situation forte , & un moment d'intérêt très-vif. Le commencement du troisième Acte de Zaire n'a sûrement pas , & ne pouvoit pas avoir le même degré d'intérêt que la reconnoissance de Lusignan & de ses enfans au second Acte : la belle Scène du troisième Acte de Mithridate , où ce Prince déclare à ses fils le projet

qu'il a formé de porter la guerre à Rome, cette Scène, malgré toute la majesté de l'Eloquence & toutes les richesses de la Poésie, n'a pas la même vivacité d'intérêt que le moment où l'on apprend l'arrivée de Mithridate, après la déclaration que Pharnace & Xipharès ont faite à Monime, après le demi-aveu que Monime a fait à Xipharès. Le grand intérêt de la Tragédie de Mithridate n'est pas de savoir si on portera la guerre à Rome, mais si Monime épousera Mithridate qu'elle craint, ou Pharnace qu'elle hait, ou Xipharès qu'elle aime.

La Scène première, où Edouard s'applaudit de la conquête de Calais, est bien écrite :

C'est d'ici que César triomphant des Morins,  
Etonna l'Océan sous l'aigle des Romains,  
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la guerre,  
Ces Bretons séparés du reste de la terre.

Ce dernier vers rend fort bien celui de Virgile :

*Et penitus toto divisos orbe Britannos.*

Il n'est plus aujourd'hui de mer qui nous divise,  
Confondons pour jamais la Seine & la Tamise.

C'est le mot connu de Louis XIV au Roi d'Espagne son petit-fils : *Il n'y a plus de Pyrénées*, & l'Auteur l'a encore placé, en se servant

des propres termes de Louis XIV, dans la Tragédie de *Pierre le Cruel*. Ce mot n'a point réussi dans *Pierre le Cruel*, & il ne fait aucun effet dans *le Siège de Calais*. Nous croyons avoir remarqué que ces applications de mots connus réussissent peu au théâtre, & qu'ils n'ont l'air que d'un petit trait d'érudition un peu recherché, lorsqu'ils sont trop connus, & lorsque le personnage n'est pas en quelque sorte forcé de les dire, soit par son caractère, soit par la situation. Par exemple, quand M. de Voltaire a mis dans la bouche de Mahomet ces deux vers :

Le droit qu'un esprit vaste & ferme en ses desseins  
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.

1°. Il a presque appris par-là aux spectateurs la réponse de la Maréchale d'Ancre à ses Juges.

2°. Si le mot n'avoit pas existé, il eût fallu le créer pour Mahomet.

Nous en disons à peu-près autant du mot attribué au Duc de Guise, François, & qui fait le dénouement d'*Alzire* :

De tes Dieux & du mien connais la différence, &c.

Mais le mot de Louis XIV n'étoit, ni nouveau pour personne, ni nécessaire, soit dans

le *Siège de Calais*, soit dans *Pierre le Cruel*; & en général il vaut mieux créer des mots qui méritent d'être redits, que de répéter des mots trop connus.

Observons de plus, que M. de Belloy a gâté le mot de Louis XIV, non-seulement en le délayant, mais en y ajoutant une fausse image. Dans ce mot, *il n'y a plus de Pyrénées*, l'image est juste; car les Pyrénées étant la seule barrière qui s'élève entre la France & l'Espagne, cette barrière ôtée, les deux Royaumes semblent s'unir; mais quand il n'y auroit plus de mer qui divisât la France & l'Angleterre, la Seine & la Tamise n'en seroient pas plus confondues, ces deux fleuves coulent trop loin l'un de l'autre & dans une direction trop différente. Ce sont-là des bagatelles, si l'on veut, mais tout est important en matière de goût. C'est de la vérité des images, de la justesse des idées & de la propriété de l'expression, que naît ce charme qui attache aux ouvrages & qui invite à les relire :

*Hæc placuit semel, hæc decies repetita placebit.*

Scène seconde. Le parallèle de la constitution Angloise & du Gouvernement François mérite d'être remarqué. Sur ces deux vers concernant l'Angleterre :

Où le peuple rival & tyran de son Maître  
Veut qu'il le rende heureux & refuse de l'être :

on peut observer qu'il n'est pas nécessaire qu'ils expriment une vérité reconnue ; mais qu'il suffit que ce soit une vérité pour Edouard & une opinion qu'il doit avoir. Ces deux vers d'ailleurs sont faciles & bien tournés.

Scène quatrième. Dans cette Scène, la Loi Salique est discutée par M. de Belloy avec le savoir d'un Publiciste & l'éloquence d'un Poète :

EDOUARD.

Qui peut d'un droit si saint me priver désormais ?  
Quel autre doit régner sur la France ?

ALIÉNOR.

Un Français.

mot sans réplique & recommandable également par sa justesse & par sa précision.

Nous pensons, comme l'Auteur, qu'il y a quelque chose d'ingénieux & de piquant dans le choix qu'il a fait d'une femme, pour défendre les principes de la Loi Salique, principes qui n'ont rien d'injurieux à ce sexe, comme le pensent les ignorans, mais qui du moins lui sont contraires : bien loin de désapprouver ce choix, nous regrettons que

cette apologie ne soit pas dans la bouche d'une Princesse qui eût eu des droits au Trône, sans la Loi Salique, & qui eût eu la générosité de sacrifier ses intérêts personnels à la justice, & au bien de l'Etat, au lieu qu'Aliénor ne peut sacrifier que l'intérêt général de son sexe.

On a blâmé les complimens & sur-tout les offres qu'Edouard fait à Aliénor; on a trouvé trop peu de proportion entre ces offres & l'importance du personnage :

Vous serez mon égale & Reine en mon absence;  
C'est au trône, en un mot, que vous pouvez monter.

On a jugé cela trop fort : cependant Aliénor peut disposer du Comte d'Harcourt, c'est au Comte d'Harcourt qu'Edouard doit ses succès en France, c'est sur lui qu'il fonde l'espérance de ses conquêtes; tout cela est en partie appuyé sur l'Histoire, en partie supposé dans la pièce; & l'Auteur étoit le Maître de ces suppositions, pourvu qu'il montrât les personnages toujours tels qu'il les avoit annoncés, & que leur caractère ne se démentît point; or, si Aliénor de Vienne est annoncée comme une Héroïne, digne de toute l'attention d'Edouard, la vigueur avec laquelle elle agit continuellement dans la pièce, répond à



cette idée & justifie la politique d'Edouard, dont la conduite d'ailleurs est conforme en ce point, à ce que les Historiens ont rapporté de son caractère.

Si l'on dit que quelque bien faite que soit cette dissertation sur la Loi Salique, ce n'est toujours qu'une dissertation, qui n'a rien de tragique & qui ralentit l'action; nous demanderons si cette critique n'a pas trop d'étendue, & si elle n'entraîneroit pas la condamnation de toutes ces belles Scènes où les personnages délibèrent tranquillement sur de grands intérêts, telles que celle de Ptolomée avec ses Conseillers; celle d'Auguste avec Cinna & Maxime; celles de Sertorius & de Pompée, de Mithridate avec ses fils; l'assemblée du Sénat & la Scène entre Brutus & Arons, dans la Tragédie de *Brutus*; celle de Mahomet avec Zopire dans la Tragédie de Mahomet, &c. A l'égard du conseil que tient Ptolomée dans *Pompée*, & de l'assemblée du Sénat dans *Brutus*, on observera peut-être que ces Scènes forment l'ouverture de la pièce, & que, bien loin de nuire à l'action, elles mettent en action & offrent aux regards du spectateur l'exposition même, cette partie languissante & inanimée dans les pièces ordinaires; nous l'avouerons; mais il faut qu'on avoue aussi

que toutes les autres Scènes qui viennent d'être citées, font absolument dans le même cas que celle *du Siège de Calais*.

Si l'on dit que, dans toutes ces Scènes la délibération est mêlée à l'action; que de la Scène d'Auguste avec ses deux Confidens peut dépendre le sort de la conspiration, & par conséquent celui de tous les personnages de la pièce, celui même de l'Empire Romain; que de la conversation de Sertorius & de Pompée peut dépendre aussi le destin de Rome; que Mithridate, dans la Scène avec ses fils, n'est pas tellement occupé de ses projets contre Rome, qu'il ne songe à tendre un piège à Pharnace, par le mariage qu'il lui propose avec la fille du Roi des Parthes, ce qui rentre dans l'intérêt dramatique de la pièce; qu'enfin la destinée de l'Arabie peut aussi dépendre des propositions que Mahomet doit faire à Zopire: nous répondrons que la Scène *du Siège de Calais* est absolument dans le même cas; que le sort des six Bourgeois, le sort même de la France peuvent en dépendre; que la Dissertation sur la Loi Salique n'est qu'un objet incident, que l'objet principal consiste dans les offres qu'Edouard fait à la fille du Comte de Vienne, pour l'attirer avec son père au parti Anglois, & pour fixer

le Comte d'Harcourt au service de l'Angleterre, qu'il paroît vouloir quitter.

Scène cinquième. Le mérite des traits suivans n'a pu échapper à personne :

HARCOURT à Edouard.

La valeur de ce Maire & ses rares vertus....

E D O U A R D.

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

H A R C O U R T.

Qu'entends-je ?

A L I É N O R.

Ton arrêt.

Affûrement, il étoit impossible de dire plus de choses en si peu de mots & en si peu de tems. Sollicitation du Comte d'Harcourt en faveur des Bourgeois; refus d'Edouard, refus dont le motif est la condamnation des services que le Comte d'Harcourt rend à Edouard, & d'Edouard même qui accepte ces coupables services; confusion du Comte d'Harcourt, qui se fait l'application de la réponse d'Edouard; triomphe d'Aliénor, qui lui fait aussi l'application du mot échappé à Edouard; mot que cependant Edouard a dû dire, & tout cela resserré dans deux vers & demi, sans obscurité, sans contrainte. On ne trouveroit peut-être point ailleurs d'exemple d'une pa-

reille précision, d'une pareille *prestesse*; voilà de ces traits qui suffisent seuls, pour sauver à jamais de l'oubli, les ouvrages où ils se trouvent.

Scène sixième.

La mort de Régulus déshonora Carthage.

Nous dirons de ces traits d'Histoire connus, la même chose que des mots connus : ils réussissent rarement au théâtre, parce qu'ils ont un air d'érudition & de recherche, sur-tout lorsqu'ils sont tirés, ou d'une histoire étrangère, ou de l'antiquité. Que Mithridate cite Annibal qu'il a pris pour modèle; que Titus rappelle à Bérenice les exemples de Régulus, de Manlius & de Brutus, pour lui montrer quel fut dans tous les tems l'esprit Romain; que Paulin parcoure, avec le même Titus, toute l'Histoire Romaine depuis César & Antoine, pour prouver que des Romains & les Empereurs mêmes ne se sont jamais attachés, du moins impunément, à des Reines, & qu'elles ont quelquefois été le partage d'Affranchis; que Mahomet cite à Zopire les principaux Législateurs, qui, avant lui, ont gouverné ou trompé l'univers; ils disent ce qu'ils doivent dire, ils traitent leur sujet; mais malgré toute la ressemblance qui se trouve

réellement entre Eustache de Saint-Pierre & Régulus, malgré le rapport sensible de l'exemple, nous doutons que Racine, ou M. de Voltaire eût fait cette citation. Quand il s'agit de régler sa conduite par des exemples, l'Histoire Ancienne commence à se confondre avec la Fable, & à perdre de son autorité : il faut des exemples récents & domestiques.

Ce seroit en avoir trop dit sur une faute si légère, en supposant que ce soit une faute; mais nous nous occupons bien moins du vers de M. de Belloy, que de la théorie générale de l'emploi de l'Histoire dans la Tragédie.

Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,  
Auriez-vous une grace à refuser ici ?

Voilà le mot le plus fier & le plus hardi, qu'un homme, même devenu nécessaire, puisse dire à un Prince, dont il s'est rendu dépendant. A ce mot, fait pour réveiller dans un Maître la férocité du lion, Edouard accable Harcourt du poids de sa grandeur & de sa puissance. Harcourt reste seul avec sa honte; & l'acte finit par cette moralité vraie, utile & bien exprimée :

Tremblez, foibles sujets qui trahissez vos Maîtres;  
Un Roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres.

## A C T E Q U A T R I È M E.

L'Auteur essaye en vain de répandre du pathétique sur son sujet ; c'est en vain qu'Aliénor pleure sur les six Bourgeois dévoués ; c'est en vain que Saint-Pierre lui-même paroît sentir quelques-unes des foiblesses de la nature ; c'est en vain qu'on parle d'échafauds, de haches, de bourreaux ; ces six Héros ne font point à plaindre, leur sort est trop illustre & ils le sentent bien : le spectateur ne voit, comme eux, que leur dévouement & que la gloire de leur mort ; il se rappelle toujours ces vers de la Henriade :

Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas.

Et qui meurt pour ses Rois, meurt toujours avec

gloire.

Lorsqu'au premier Acte, & au moment où on veut mettre le feu à la ville, Aurèle s'arrête, & dit :

Mais je verrai par des flammes cruelles

Dévorer cette tête & ces mains paternelles.

Ces vers peuvent faire quelque impression au théâtre, parce qu'on voit la belle tête de l'Acteur qui fait le rôle d'Eustache de Saint-Pierre, prête à être dévorée par les flammes,

&c

& l'Auteur y avoit vraisemblablement pensé ; mais lorsqu'au quatrième Acte, Eustache de Saint-Pierre dit à son fils :

Ah ! je crois voir leur sang, le tien qui se confondent ;  
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent.

Outre que *des entrailles qui répondent à des sanglots*, dont il ne doit pas être ici question, forment une image peu agréable & peu touchante, ces vers, par le fond même du sentiment qu'ils expriment, ne font aucun effet. On ne sent pas que des Héros qui ont choisi la mort par un motif si noble, soient malheureux de mourir ; c'est la beauté même du sujet qui l'empêche d'admettre la pitié. Martyrs de la Patrie comme Polyeucte l'est de la foi, Saint-Pierre & ses compagnons ne sont pas plus à plaindre que Polyeucte, & Polyeucte ne l'est point : quand on le mène à la mort, il fait qu'on le mène à la gloire. *Polyeucte* est cependant, avec le Cid, la pièce la plus touchante de Corneille ; mais c'est par Sévère & par Pauline : Polyeucte est respectable & non pas touchant.

Scène seconde. Mauni donne aux Bourgeois quelque espérance d'obtenir leur grace, & il dit, en parlant de Saint-Pierre :

Après son noble effort,  
Vivant, il jouira, de l'honneur de sa mort.

Ces vers, qui font peu d'effet, en rappellent  
d'autres qui en firent beaucoup autrefois ; il  
s'agissoit de la maladie & de la convalescence  
du Roi en 1744 ; on disoit à Louis XV :

Grand Roi, tu n'étois plus, & jamais pour ta gloire  
La vérité n'éleva tant de voix ;  
Sors du tombeau, tu fais ce qu'auroit dit l'Histoire ;  
Sors du tombeau, viens jouir à la fois  
De ta vie & de ta mémoire.

Scène troisième. Mauni apprend par Aliénor qu'il n'y a plus d'espérance & qu'Edouard est inflexible, il s'indigne de la honte de son Roi :

Dût mon zèle rigide assûrer ma disgrâce ;  
Faisons parler enfin la dure vérité,  
D'un homme & d'un Anglais montrons la liberté.  
Saint-Pierre veut l'arrêter :

MAUNI.  
Je ne veux rien entendre.

Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour  
vous ;

Il vous couvre de gloire, & la honte est pour nous.

Ces derniers vers rappellent ceux que Curiace  
dit à Horace, Acte second, Scène première :



Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :  
La gloire en est pour vous & la honte pour eux ;  
Il vous fait immortel & les rend malheureux.

Mais Curiace ici ne fait que des complimens  
à Horace ; les vers que dit Mauni ont plus  
de mouvement & de passion.

La Scène cinquième offre un fort beau  
mot de Saint-Pierre. Aliénor, obligée de s'en  
séparer, parce qu'on va le conduire à l'écha-  
faud, lui fait ses adieux, elle l'appelle son  
père : » Je vous dois ce nom, lui dit-elle,

Vous m'avez inspiré la vertu.....

SAINT-PIERRE.

Le courage.

Scène septième. C'est la Scène où le Comte  
d'Harcourt vient s'offrir à la mort pour Au-  
rèle : cette Scène a toujours eu le plus grand  
succès au théâtre ; elle est d'une éloquence  
rapide qui éblouit & qui entraîne ; le combat  
de générosité entre le Comte d'Harcourt &  
Aurèle est très-animé ; la Scène rassemble des  
beautés de tout genre, cependant nous osons  
avouer que nous ne pouvons l'approuver. Le  
Comte d'Harcourt commence par alléguer  
des ordres secrets pour voir ces prisonniers ;  
il faut l'en croire sur sa parole, & en effet il

n'a point d'ordres : il annonce ensuite qu'il apporte la grace d'Aurèle & que l'échange est fait, c'est encore un mensonge, cependant le but de ce mensonge est si noble que nous insistons peu sur cette objection. Mais comment le Comte d'Harcourt espère-t-il réussir dans son entreprise ? Comment croit-il qu'Aurèle lui cédera l'honneur de mourir pour la Patrie, & que Saint-Pierre y consentira ? Ensuite, quand il auroit surpris ou forcé leur consentement, les Gardes, à qui la personne des prisonniers est confiée, laisseront-ils sortir Aurèle, & conduiront-ils en sa place, au supplice, un homme tel que le Comte d'Harcourt, sans avoir pris les ordres d'Edouard ? S'ils prennent, comme ils le doivent, les ordres de ce Prince, Edouard ratifiera-t-il l'échange ? Harcourt peut-il s'en flatter ? Que vient-il donc offrir, puisque rien n'est en son pouvoir ? Nous avouons que nous connoissons peu d'in vraisemblances aussi fortes que celle sur laquelle roule cette Scène ; cependant encore un coup, elle réussit par le prestige de la Poésie & par le charme des sentimens généreux ; elle est d'ailleurs faite avec beaucoup d'art, & cet art est d'avoir substitué une éloquence impétueuse & enflammée au raisonnement, qui n'auroit jamais pu être assez

fort en cet endroit. Saint-Pierre & Aurèle détruisent les raisons du Comte d'Harcourt, par d'autres raisons qui ne sont pas les véritables; car les véritables le dégraderoient, en montrant qu'il n'a jamais pu se flatter de réussir dans son projet, au lieu que celles dont ils se servent, l'ennoblissent.

Aurèle lui dit :

Les besoins de l'Etat demandent un grand homme,  
La France vous regarde, & la gloire vous nomme.

Saint-Pierre ajoute :

Je vous mets dans les bras de la France affligée;  
Expirez digne d'elle après l'avoir vengée.

On les mène à la mort. L'Acte finit, en laissant la plus grande curiosité de voir ce qui aura pu suspendre encore une fois l'exécution de cet ordre, suspendue depuis si longtemps.

#### A C T E C I N Q U I È M E.

Cet Acte abonde en beautés sublimes, dignes des deux premiers.

Edouard a goûté le conseil que lui a donné Mauni d'essayer la clémence, & par un trait de son caractère, qui le porte à négocier & à séduire, il veut engager Saint-Pierre à

ramener dans Calais tous les habitans qui en sont sortis. Le refus de Saint-Pierre est accompagné de leçons très-fortes sur la fidélité qu'Edouard a jurée, aussi bien que lui, à Philippe de Valois :

Je n'ai pas comme vous le droit de la trahir.

Edouard fait briller aux yeux de Saint-Pierre la faveur.

S A I N T - P I E R R E .

J'aurais votre faveur & perdrais votre estime.

Edouard, pour l'épouvanter, lui offre l'image de son fils qui va être déchiré à ses yeux, Saint-Pierre frémit :

O mon fils ! quel moment pour ce cœur paternel !...  
Mais....tu souffrirais plus à me voir criminel.

Saint-Pierre enfin termine ce pénible entretien par cette tirade vraiment sublime :

.... C'est trop perdre & menace & promesse ;  
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse :  
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'Univers,  
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts :  
On regarde Edouard conseillant l'infamie,  
Pour corrompre un sujet épuisant son génie :  
Quel mortel de mon sort ne serait pas jaloux ?  
Vous me forcez, Seigneur, d'être plus grand que  
vous.

Certainement Saint-Pierre est très-grand ici ; mais on a demandé s'il ne l'est pas un peu trop aux dépens d'Edouard, s'il n'a pas trop raison de lui dire :

*Vous me forcez d'être plus grand que vous.*

Si enfin Edouard n'est pas un peu avili ? Peut-être n'est-il pas mal qu'un ambitieux soit avili, & qu'on voye à quelles misérables intrigues l'intérêt de sa politique le force quelquefois de descendre. Mais n'est-il pas trop avili, même comme ambitieux ? Son ambition ne s'occupe-t-elle pas là d'un trop petit objet ? Cette négociation a-t-elle assez d'importance & d'utilité, pour qu'Edouard daigne s'en charger lui-même ? Voici comment Edouard est censé la concevoir, voici comment il motive sa démarche à cet égard :

Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,  
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu :  
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,  
Et je sens qu'il y va du trône de la France  
Ces superbes vaincus, échappés à mes loix,  
Iraient par-tout apprendre à rejeter mes droits.

C'est au Lecteur à peser ces raisons, à se souvenir qu'il s'agit du *Siège de Calais* ; que l'Auteur ne pouvoit donner trop d'importance à cette conquête ; que, comme c'étoit

d'ailleurs la première conquête solide qu'Edouard faisoit en France, car ses autres expéditions n'avoient été que des courses, l'exemple que donnoient en cette occasion les habitans de Calais, pouvoit en effet tirer à conséquence.

Il semble que cette négociation, dernier fil auquel tenoit encore le sort des Bourgeois, ayant manqué, rien ne pouvoit plus différer leur supplice; mais l'Auteur fait trouver des ressources dans le fond de son sujet & dans les usages du tems. Philippe de Valois envoie un cartel, Edouard l'accepte avec transport; mais le Comte de Melun vient désavouer au nom de la Nation l'imprudente valeur de Philippe, & démontrer à Edouard que ce combat seroit absolument inutile pour remplir ses vûes.

La loi qui fait le Prince est au dessus de lui....  
Tout le sang des Capets coulat-il par vos coups,  
Les derniers des Français ont des droits avant vous.  
Alors la fureur d'Edouard est au comble, il ordonne la mort des six Bourgeois, il répète l'ordre à Mauni, qui défobéit, en disant :

J'ai suivi vos drapeaux,  
Pour guider vos soldats & non pas vos bourreaux.  
Harcourt survient, & dit :

Edouard, j'ai rendu vos fureurs légitimes :  
 Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes ;  
 Elles sont maintenant près du camp de mon Roi.

C'est alors qu'Aliénor récompense Harcourt  
 par ce mot, qui est à la fois le cri de l'amour  
 & de l'honneur : *Il est digne de moi.*

Edouard s'étonne que les François aient  
 voulu échapper au supplice par la fuite, ce  
 qui prouve l'estime qu'il avoit conçue pour  
 eux. La réponse du Comte d'Harcourt : *Non,  
 je les ai trompés* : est encore sublime.

En effet, les Bourgeois défabusés viennent  
 se remettre dans les fers d'Edouard :

J'ai su votre artifice ,  
 dit Saint-Pierre à Harcourt, puis se tournant  
 vers Edouard :

Et vous voyez, Seigneur, si j'en suis le complice....  
 Vous connoissez enfin le Maître & les Sujets.

Nous demandons encore dans quelle pièce  
 on trouve des traits d'une simplicité plus su-  
 blime ? Quoi de plus héroïque que l'action ?  
 quoi de plus simple que l'expression ? M. de  
 Belloy devoit encore plus s'applaudir de ce  
 retour des Bourgeois, que de la Scène même  
 du dévouement : il avoit trouvé le dévoue-  
 ment dans l'Histoire ; mais c'est dans son  
 âme qu'il a trouvé ce retour sublime.

On s'est étonné avec raison qu'il n'en ait pas fait l'unique ressort de son dévouement, & l'unique motif de la clémence d'Edouard, ou plutôt de son retour à la justice & à l'humanité; qu'il ait cru devoir ajouter à un si puissant mobile l'imitation de cet endroit de l'Illiade, où Priam attendrit l'impitoyable Achille, en lui rappelant Pélée son père. On a objecté, mal-à-propos, que c'étoit un petit moyen qu'il ajoutoit à un grand, & par-là on lui a donné lieu de répondre avec avantage, que le trait le plus touchant de l'Illiade ne peut être regardé comme un petit moyen. Il falloit dire au contraire que c'étoit un trop puissant ressort, ajouté à un autre non moins puissant; que cette complication surcharge sans raison une machine, dont le plus grand mérite seroit d'être simple; que l'action d'un de ces ressorts gêne l'action de l'autre, la resserre & en empêche le développement; qu'ils sont même contraires l'un à l'autre, l'un excitant l'admiration, l'autre tendant à émouvoir la pitié; que d'ailleurs ce second ressort n'est ni préparé, ni annoncé, ni utile, ni analogue au sujet de la pièce, & qu'il auroit dû être réservé pour un sujet, dont la piété filiale auroit fait le fond.

M. de Belloy, pour prouver que ce second



ressort est utile , qu'il est même nécessaire , observe que le premier étoit insuffisant , qu'Edouard ayant été inflexible après le dévouement , ne pouvoit être fléchi par le retour des Bourgeois ; en sorte qu'on auroit pu leur dire : *Edouard a déjà vu votre générosité*, comme Achille dit à Iphigénie :

Votre père a déjà vu vos larmes.

Le dévouement, selon M. de Belloy, est une action bien plus généreuse que le retour : or le moins ne fait pas ce que le plus dans le même genre n'a pu faire ; ou si l'on suppose les deux actions d'un mérite égal , comme elles sont du même genre , on avoit l'expérience qu'Edouard n'avoit point été touché de la première , par conséquent on ne pouvoit espérer qu'il fût plus touché de la seconde.

Tel est en substance le raisonnement de M. de Belloy ; il ne nous paroît qu'une défaite.

1°. La Scène du dévouement s'étoit passée hors de la présence d'Edouard , & celle du retour étoit sous ses yeux.

2°. Il arrive tous les jours que le moins fait ce que le plus n'a pu faire , parce qu'il est ajouté à tout ce qui précède & qu'il comble la mesure : on succombe quelquefois au plus léger chagrin , après avoir supporté les

plus violens avec courage, & la patience qui a résisté aux plus rudes épreuves; échappe sur une bagatelle; chaque objet, chaque incident agit, non par sa force propre, mais par celle des circonstances & des dispositions; parce que nous n'avons tous qu'une mesure bornée, ou de patience, ou de courage, ou de colère, ou de haine, ou de bonté, ou de méchanceté, &c. & que cette mesure s'épuise. Il s'ensuivroit du raisonnement de M. de Belloy, qu'Auguste ne pourroit compter sur Cinna, même après le pardon généreux qu'il lui accorde, puisque Cinna lui avoit déjà eu précédemment obligation de la vie, & que la reconnoissance ne l'avoit pas empêché de conspirer.

Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,....

Je te la donne encor comme à mon assassin.

Il est vrai que la seconde grace, quoiqu'absolument du même genre, est plus forte que la première, & qu'il est plus généreux d'accorder la vie à un assassin qu'à un ennemi.

3°. Mais nous ne convenons point du tout que l'action du dévouement soit plus généreuse que celle du retour des Bourgeois. Dans la Scène du dévouement, il falloit sauver tout un peuple, il falloit éviter la honte de

livrer ses amis & ses frères, le sort pouvoit tomber sur ceux qui se devoient & leur enlever la gloire de ce dévouement volontaire. Dans la Scène du retour, au contraire, les habitans étoient en sûreté, la Patrie étoit sauvée, les Bourgeois pouvoient se sauver eux-mêmes, ils avoient été dans la bonne foi, ils n'avoient point fui, on les avoit trompés. Ce n'étoit plus le zèle patriotique qui les ramenoit ; au contraire, en revenant ils privoient la Patrie de six Citoyens utiles ; leur éloignement même servoit Edouard, il lui sauvoit l'honneur, il déroboit des victimes à sa cruauté. Quel motif pouvoit donc les engager à revenir ? L'honneur, le seul honneur, une pure délicatesse de Chevalerie ; ils étoient prisonniers d'Edouard, ils étoient censés lui avoir donné leur foi, ils ne pouvoient la violer ; Edouard dut sentir en Chevalier ce procédé de Chevaliers, & il étoit impossible qu'il songeât encore à traiter en coupables des cœurs si généreux. Aussi, lorsque Saint-Pierre a exposé le motif de son retour, Edouard s'écrie-t-il :

Je demeure interdit :

Or nous demandons, si, après avoir senti ainsi la générosité du procédé des Bourgeois, il

pouvoit, sans se montrer le plus vil & le dernier des hommes, envoyer de tels Héros au supplice. On a dit que M. de Belloy, en étayant ainsi le retour des Bourgeois, de l'épisode emprunté d'Homère, n'avoit pas senti toute la dignité du ressort qu'il avoit d'abord employé, comme on a dit que c'étoit par bêtise que la Fontaine se croyoit inférieur à Phédre. Remarquons d'abord que quand Aurèle se jette aux genoux d'Edouard, on sent qu'il va obtenir beaucoup plus qu'il ne demande, & que dès-lors on s'intéresse peu à sa prière. Le motif qu'il emploie, digne de produire un grand effet, n'ayant rien à produire ici, où tout est fait d'ailleurs, laisse le spectateur froid, parce qu'il n'y a nulle proportion entre le moyen & la fin, & qu'on a regret à la superfluité d'un pareil moyen. Remarquons encore, que, malgré l'Auteur, c'est le retour des Bourgeois, c'est leur héroïsme qui touche beaucoup plus Edouard que le souvenir de son père. En effet, après s'être prêté pour la forme à l'attendrissement qu'on a voulu exciter en lui, après avoir dit ces deux mots :

Où suis-je ? & quel murmure

Quels cris attendrissans jette en moi la nature ?

mots qui ne font aucun effet, & qui n'ont

d'autre mérite que d'amener la réponse suivante d'Aliénor :

Ah ! Seigneur ! gardez-vous d'en étouffer la voix ;  
Le monde est trop heureux quand elle parle aux Rois.

Il se livre à toute l'admiration que lui inspire la générosité des Bourgeois ; on sent que c'est là l'objet qui le touche véritablement :

Par tant de traits puissans mon ame est pénétrée !

Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée !

De combien de Héros je suis environné !

Par combien de vertus je me sens condamné !

. . . . . Vivez, ô généreux courages ! . . . .

D'un Roi que vous servez on peut être jaloux . . .

Un peuple si fidèle est un peuple indomptable.

Au reste, tout ce qu'on vient de dire se réduit à reprocher à M. de Belloy, d'avoir multiplié les beautés sans besoin. Cet épisode tiré d'Homère, nous a valu du moins un des plus beaux vers qui aient jamais été faits, un de ces vers qui suffiroient seuls pour perpétuer le souvenir d'une pièce où ils se trouvent :

Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel !

Il nous reste à dire un mot d'un autre reproche qu'on a fait à l'Auteur du *Siège de Calais*. On a trouvé Philippe de Valois flatté dans sa pièce, on a trouvé même que le nom

de ce Roi peu chéri, rendoit l'allégorie moins heureuse; on a demandé, s'il n'eût pas mieux valu, en renonçant à cette allégorie, peindre Philippe de Valois tel qu'il étoit, dur, injuste, violent, exacteur, & donner pour moralité à la pièce, le devoir de servir l'Etat & la gloire de mourir pour la Patrie, même sous des Maîtres insensibles au bien public ? L'héroïsme y eût encore gagné.

On peut répondre que l'Auteur n'auroit rempli qu'une partie de l'objet qu'il s'étoit proposé, & qu'on s'étoit proposé, en lui indiquant ce sujet : il vouloit donner pour base au patriotisme, l'amour pour le Prince, sentiment, qui, dans les Monarchies, ne se sépare guère de l'amour de la Patrie, & qui, pour le bonheur des peuples, ne devoit jamais en être séparé.

Respectons un Ouvrage composé dans de telles vues, & souhaitons qu'il s'en fasse beaucoup qui flattent aussi peu les Rois, & qui servent aussi bien les peuples.

Quelques personnes pensoient qu'après un succès, tel que celui du *Siège de Calais*, l'Auteur ne devoit plus rien produire; ils lui appliquoient

appliquoient ces vers que dit Horace le fils,  
chez Corneille :

L'Honneur des premiers faits se perd par les seconds,  
Et quand la renommée a passé l'ordinaire ,  
Si l'on ne veut déchoir, il ne faut plus rien faire....

Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats;  
Il est bien mal aisé qu'un pareil les seconde,  
Qu'une autre occasion a celle-ci réponde,  
Et que tout mon courage, après de si grands coups,  
Parvienne à des succès qui n'aillent au dessous.

Heureusement M. de Belloy n'a point pris ce  
parti, qu'on ne prend jamais quand on se sent  
du talent; il a livré trois autres combats, &  
nous verrons dans la suite que sa gloire y a  
beaucoup gagné.



Il n'y a point de...  
 Les Connaissances :

Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...

Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...

Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...  
 Il n'y a point de...





TITRES

*ET*

PIÈCES

*CONCERNANT*

LE SIÈGE DE CALAIS.

SECRET

THE

RECORD

COMMITTEE

THE RECORD OF THE

---

# TITRES ET PIÈCES

CONCERNANT

## LE SIÈGE DE CALAIS.

---

### AVIS DE L'ÉDITEUR.

CES pièces serviront comme de pièces justificatives , à ce qui a été dit du succès du *Siège de Calais*, dans la Vie de M. de Belloy ; elles prouveront de plus en plus que ce succès a été un phénomène au Théâtre, & un événement dans la Nation.

On auroit peine à imaginer la quantité de lettres , anonymes , ou de personnes inconnues , que M. de Belloy reçut à cette occasion , non-seulement de toutes les Provinces du Royaume , mais des pays étrangers , & même de différentes parties du Monde , lettres , qui prouvent , qui peignent un enthousiasme sans exemple : elles parvenoient toutes à l'Auteur , sans autre adresse que celle-ci : *A l'Auteur , à l'illustre Auteur du Siège de Calais.*

Les vers sur-tout ne lui furent pas épargnés, on lui fit sentir tout le poids de la célébrité ; chacun s'empressa de se montrer bon Citoyen & mauvais Poëte. L'un adressoit *au père de l'Iliade dramatique* une Epître burlesque en prose & en vers, pour lui demander un billet de parterre ; un autre adressoit à la Nation une Ode en style triste, pire que le style burlesque ; & de tous ces Auteurs, les uns anonymes, les autres nommés, il n'y en a aucun qui ne laisse percer l'espérance que son hommage sera jugé digne de devenir public, ou que le voile de l'anonyme sera levé ou déchiré, par la curiosité qu'il aura fait naître ; plusieurs, dans cette vue, envoient après coup des corrections & des variantes. Parmi ceux qui se firent connoître, tous n'étoient pas rimeurs de profession, plusieurs étoient de jeunes gens entrans au service, quelques-uns même, de vieux Militaires retirés, dont l'hommage eût été plus convenable & plus flatteur en prose, & qui tous auroient dû se dire :

*Je ne suis qu'un Soldat, & je n'ai que du zèle.*

Le torrent redoubla au sujet de la représentation du *Siège de Calais*, qui fut donnée *gratis* au peuple de Paris le jour de la mi-carême 1765. Elle nous a valu, entre tant

de puérilités de tout genre , une pièce intitulée : *La Mi-Carême*, ou *la Dragonade*, qui a été imprimée, & une foule de chansons en style poissard, qu'on appelloit alors *un genre*; car si des esprits exclusifs restreignent trop rigoureusement les genres, des esprits indulgens les étendent & les multiplient avec un excès un peu ridicule. *Le genre poissard* donc parut avec éclat dans cette occurrence; c'étoient *les sentimens d'une blanchisseuse du Gros-Caillou & d'une marchande de maquereaux de la place Maubert*; c'étoient *des couplets composés par le sieur Blanchet, Officier Médaille, porteur de charbon, au sujet du Siège de Calais donné gratis*; & s'il faut ici condescendre un peu à tous les goûts, peut-être ferons-nous quelque plaisir aux amateurs de ce *genre*, en mettant sous leurs yeux les couplets suivans, que nous choisissons avec quelque soin.

Ceux-là donnent dans le travers  
Et méritent bien qu'on les drape,  
Qui s'en vont chantant dans leur vers  
Les zéros du pays du Pape,  
Les biaux Césars & leur Catons,  
Tout ça ne vaut pas nos Bourbons.



La grosse commère Ifabiau  
Vantoit la lanterne Magique ,  
Alle a trouvé ça bian plus biau ,  
C'est qu'alle a l'ame patrotique ,  
Dans sa chemise alle eût , je croi ,  
Mis les Acteurs & Du Belloy.



Notre cousin le Guernadier  
Ne manquit pas c'te Comédie ;  
De voir ces gens s'y sacrifier ,  
Sa fière ame fut attendrie ;  
Mais ça qui le mit en fureur  
Ça fut de voir l'Anglois vainqueur.



Quand avec tous ses halbardiers  
Idouard parut sus le thiatre ,  
C'étoit fait de ces galfretiers  
Si je n'avions pas tins à quatre ;  
Pour son Roi c'est un lucifer  
Qui se battroit jusqu'en enfer.



Je ly dîmes pour l'appaiser ,  
Que vas-tu faire la Rissole ?  
T'as de l'esprit , tu dois penser  
Qu'ils jouent là chacun son rôle ;  
Je t'assûrons qu'un jour l'Auteur  
Nous fra voir le François vainqueur.



Quand il parle des Comédiens  
 Notre chien de Maître d'Ecole,  
 Il dit que ça font des vauriens,  
 Mais je le tanferons le drole;  
 Les braves gens baillent de quoi  
 Pour boire à la santé du Roi.

*Les zéros du pays du Pape*, pour les anciens  
 Héros Romains; les remontrances des Char-  
 bonniers au Grenadier la Rissole :

T'as de l'esprit, tu dois penser, &c.

& le Maître d'Ecole servant de prétexte pour  
 désigner des Censeurs plus accrédités, paroî-  
 tront peut-être d'assez bonnes plaisanteries,  
 à ceux, encore un coup, qui veulent des  
 genres à toute force, & qui ont du goût pour  
 celui-ci.

A tout ce fatras de lettres, de vers, de  
 petits écrits, effet ridicule de la gloire, &  
 dont la plupart n'ont d'estimable que le zèle  
 qui les a dictés, opposons des titres d'un tout  
 autre genre; publions que M. de Voltaire,  
 instruit d'un évènement aussi glorieux pour  
 les Lettres & aussi intéressant pour la Patrie  
 que le succès du *Siège de Calais*, s'est em-  
 pressé d'en féliciter l'Auteur, & a daigné pré-  
 venir l'hommage que celui-ci alloit lui faire

de son triomphe. (*Voyez* les numéros 1, 2, 3, 4, du premier ordre de pièces.)

A la suite de ces lettres & de la réponse de M. de Belloy, nous placerons la seule pièce de vers, qui, dans cette immense collection, puisse être regardée comme un hommage digne d'être offert à M. de Belloy. (*Voyez* le numéro 5.)

Cette pièce, qui a plus d'étendue dans l'original qu'elle n'en aura ici, a été transcrite, par M. de Belloy lui-même, dans l'état où nous la donnons; l'avis particulier qui est placé à la tête, est de M. de Belloy.

Voilà ce qui compose le premier ordre de pièces, & ce qu'on peut appeller les titres littéraires du *Siège de Calais*.

Le second ordre de pièces contient les titres patriotiques, à la tête desquels sont les Lettres de *Citoyen de Calais*. Les autres pièces, sont à peu près du même genre. Ce sont sans doute les titres les plus glorieux pour M. de Belloy; ils rappellent ces vers que Mauni dit à Eustache de Saint-Pierre :

Je viens, digne Français, t'apporter des tributs  
Que le plus juste orgueil n'aurait pas attendus.

Nous nous contenterons d'offrir ici par extrait deux lettres, qui auroient trouvé place



dans le premier ordre de pièces, c'est-à-dire, parmi les titres littéraires, si nous avons pu les imprimer en entier ; mais nous ne pouvons présenter de chacune que quelques idées particulières.

Dans la première de ces lettres, on rappelle l'Histoire de ce vieillard, qui, à la première représentation *des Précieuses Ridicules*, s'écria : *Courage, Molière ! voilà la bonne Comédie* ; on en fait l'application au *Siège de Calais*, on s'écrie : *Courage, M. de Belloy, voilà la bonne Tragédie*.

Tout le monde sent que cette application assez ingénieuse, & qui a un sens très-juste, ne peut avoir rien d'injurieux pour tant de Tragédies antérieures & infiniment supérieures au *Siège de Calais* : elle signifie seulement que le genre de Tragédies le plus digne d'être encouragé, est le genre des Tragédies nationales.

La seconde lettre est une imitation du badinage de Boileau, qui, pour célébrer l'entrée du Maréchal de Vivonne dans le fard de Mefline en 1675, imite le style de Balzac & de Voiture, dans deux lettres qu'il suppose écrites des Champs Elysées par ces deux Auteurs, sur l'évènement dont il s'agit : on suppose de même ici une lettre écrite des Champs Elysées

par Balzac , sur la Tragédie du *Siège de Calais* : cette lettre devoit naturellement contenir un parallèle de M. de Belloy avec Corneille l'ami de Balzac , & d'Aliénor avec cette Emilie de Cinna , tant célébrée par le même Balzac. Voici le morceau qui contient ce parallèle.

» Mon ami, Pierre Corneille,....ce grand  
» homme, qui a été un juge si sévère de ses  
» propres Ouvrages , avoue que vous l'em-  
» portez sur lui, par l'intérêt que vous avez  
» répandu dans votre pièce. Il est bien fâché  
» d'avoir pris chez les Espagnols, des fujets,  
» qui, à l'exception du Cid , lui ont fait si  
» peu d'honneur , lorsque sa Nation lui en  
» offroit de si intéressans : il n'a pas été plus  
» content, en voyant que votre Aliénor sur-  
» passe de beaucoup son Emilie , en vertu ,  
» en courage, & en grandeur d'ame. Et moi,  
» Monsieur, je consens que vous effaciez de  
» mes Ouvrages les louanges que j'ai données  
» à cette Romaine ; votre Aliénor est incom-  
» parablement plus belle , plus raisonnable ,  
» plus sainte, plus adorable. Le démon de la  
» Patrie , dont elle est possédée, ne lui fait  
» faire que ce qui est à faire. Elle auroit , il  
» est vrai , laissé périr son père dans les pri-  
» sons, plutôt que de livrer Calais à Edouard ;

„ mais elle n'auroit jamais attenté secrète-  
 „ ment aux jours de ce Prince , quoiqu'il  
 „ fût l'ennemi déclaré de sa Patrie ; à plus  
 „ forte raison ne l'eût-elle pas fait , s'il eût  
 „ été son bienfaiteur. Aussi il faut voir comme  
 „ elle est fière dans ce pays-ci : elle méprise,  
 „ non-seulement Emilie , célébrée par mon  
 „ ami , mais Achille lui-même ; car elle sou-  
 „ tient qu'il ne doit plus se glorifier d'avoir  
 „ trouvé Homère , depuis que vos illustres  
 „ veilles la rendent si fameuse sur la terre :  
 „ elle m'a chargé de vous en témoigner sa  
 „ reconnoissance , aussi bien qu'à la personne  
 „ qui la représente sur la Scène. J'ose vous  
 „ prier de l'acquitter envers cette célèbre  
 „ Actrice , le plutôt que vous pourrez.....  
 „ Je vous en dirois davantage , si je ne  
 „ craignois de tomber dans les défauts que  
 „ Despréaux m'a tant reprochés , c'est à sa-  
 „ voir , l'affectation & l'enflure , quoique je ne  
 „ puisse prodiguer les hyperboles plus à pro-  
 „ pos , &c. „

Sans des considérations particulières nous  
 aurions inséré parmi les titres littéraires , une  
 pièce de vers bien différente de celles dont  
 nous avons parlé avec si peu de respect ; celle-  
 ci doit être regardée comme l'effet le plus

touchant du succès du *Siège de Calais*. Un Poète connu, ami de M. de Belloy dès l'enfance, avoit eu le malheur de se brouiller avec lui, son cœur fut rappelé vers M. de Belloy, par le succès, & plus encore, sans doute, par le mérite du *Siège de Calais*; il sembla s'être fait l'application de ce vœu d'Aliénor : qu'*Harcourt reconnoisse le cœur dont il s'est séparé* ! Il se hâta d'envoyer à M. de Belloy une Epître estimable à tous égards, qui commence par ce vers :

Toi, qui fus de mon cœur la plus chère moitié !

L'Auteur disoit à M. de Belloy :

Quoi ! tu me *regrettas* sur un sauvage bord  
 Qu'éclairent à *regret* les feux glacés du Nord,  
 Et dans l'heureux climat qui tous deux nous vit  
 naître,

Nous suivons du courroux l'implacable transport !

La pièce contient plusieurs beaux vers, tels que ceux-ci :

La haine même est noble en des cœurs généreux.

Malheur à l'homme affreux, au cœur envenimé

Que la voix d'un ami n'a jamais défarmé !

Périssent la vengeance & sa douceur cruelle !

Ah ! la seule amitié devroit être immortelle.



---

# TITRES ET PIÈCES

CONCERNANT

## LE SIÈGE DE CALAIS.

---

PREMIER ORDRE.

PREMIÈRE PIÈCE.

LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE à M. DE BELLOY.

*Le 6 Mars 1765, au Château de Ferney, par Genève.*

SI je suis presque entièrement aveugle, Monsieur, j'ai encore des oreilles, & les cris de la renommée m'ont appris vos grands succès : j'ai un cœur qui s'y intéresse ; je joins de loin mes acclamations à celles de tout Paris. Jouissez de votre bonheur & de votre mérite.... Je vous embrasse sans cérémonie, il n'en faut point entre confrères.

## SECONDE PIÈCE.

O SERAIS-JE vous supplier, mon divin Ange, de dire à M. de Belloy combien je suis enchanté de son succès ? Vous souvenez-vous d'une Madame de\*\*\*, qui étant prête de mourir, & ne pouvant plus coucher avec son amant, pria une de ses amies de coucher avec le sien, en sa présence, afin de voir deux heureux avant sa mort ? Je suis à peu près dans ce cas, je baisse au point que cela fait pitié (1).

(1) Nous ne savons pas certainement de qui est ce fragment de lettre : nous le croyons de l'homme illustre qui prévenoit avec tant d'honnêteté M. de Belloy sur son succès, & qui écrivoit autrefois à M. Desmahis :

Vous dormez dessous les courtines

Et des graces & des Neuf Sœurs. ....

Je jouis peu, mais j'aime encore,

Je verrai du moins vos amours.

*Note de l'Editeur.*



TROISIÈME

## TROISIÈME PIÈCE.

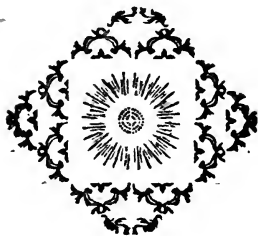
*COPIE de la Lettre écrite , par M. DE  
BELLOY à M. DE VOLTAIRE.*

O mon Maître , quoi ! vous daignez me prévenir & prendre part à un succès dont je ne vous ai point encore fait hommage ! Est-ce à vous , que la gloire environne , de vous appercevoir si quelques-uns de ses rayons se sont égarés vers moi ? Souffrez que je vous reporte tous ces hommages , tous ces applaudissemens dont vous me félicitez. Je vous les dois : vous seul m'avez fait le peu que je suis : vos Ouvrages m'ont servi de leçons ; & c'est dans ces sources du Génie que j'ai puisé quelques traits de feu , dont on veut bien me tenir compte. Si vous n'eussiez peint avec tant de force l'ame de Zopire , de Zamti , ou celles des deux Brutus , ma foible main eût-elle pu crayonner les Héros de Calais ? Croyez , Monsieur , que plus je ferai de progrès dans mon art , plus je sentirai la prodigieuse supériorité de votre génie : semblable à ce voyageur qui ne voit se développer toute la grandeur d'un superbe monument

qu'à mesure qu'il en approche..... Relifons fans cefle vos Ouvrages , c'eft le meilleur antidote que nous puiffions prendre contre la vanité. Le moucheron peut-il s'admirer quand il lève les yeux fur l'aigle ?

Le *Siège de Calais* fera bien-tôt imprimé. J'aurai foin de vous l'envoyer fur le champ. Si vous n'imitiez l'exceffive indulgence du Public , vous ferez forcé de convenir que je ne la mérite guère.....

J'ai l'honneur d'être avec l'admiration profonde & le zèle paffionné que vous me connaiffez depuis fi long-tems, votre, &c.





## QUATRIÈME PIÈCE.

## L E T T R E

*DE M. DE VOLTAIRE à M. DE  
BELLOY.*

A peine je l'ai lu, mon cher confrère, que je vous en remercie du fond de mon cœur. Je suis tout plein du retour d'Eustache de Saint-Pierre, & des beaux vers que je viens de lire :

Vous me forcez, Seigneur, d'être plus grand que  
vous.

& celui-ci que je citerai souvent :

Plus je vis l'Etranger, plus j'aimai ma Patrie.

Que vous dirai-je, mon cher confrère ? votre pièce fait aimer la France & votre personne. Voilà un genre nouveau dont vous serez le père : on en avait besoin, & je suis vivement persuadé que vous rendez service à la Nation. Recevez encore une fois mes tendres remerciemens,



## CINQUIÈME PIÈCE.

## ÉPI TRE (1)

A M. DE BELLOY.

CHANTRE immortel du vertueux Saint-Pierre ;  
 Reçois l'encens que mon cœur vient t'offrir :  
 Je ne te connois point ; j'admire , je révère  
 De tes nobles écrits le sacré caractère.  
 Quels transports enchanteurs tu me fais ressentir !  
 Que de vertus dans mon sein tu fais naître !  
 Mes sens sont embrasés par ta sublime ardeur ;  
 Combien j'aime , avec toi , ma Patrie & mon Maître !  
 Combien j'aime nos loix , dont tu me fais connaître  
 Et la noblesse , & la douceur !  
 Je sens , à chaque vers , que je deviens meilleur.

Vertu , fille du Ciel , ame des belles ames ,  
 Viens épurer nos jours par tes divines flammes :

---

(1) Cette Epître fut envoyée de Versailles , le lendemain du jour où le *Siège de Calais* avoit été représenté devant le Roi. Elle étoit défectueuse par sa longueur , & l'on a su gré à M. de Belloy de ne l'avoir pas fait paroître. On vient de la réduire à quarante vers de cent qu'elle avoit d'abord : & on se flatte qu'elle en est plus digne d'être mise sous les yeux du Public.

*Cet Avertissement est de M. de Belloy.*

## PIÈCES DIVERSES. 325

Viens, donne un nouveau lustre à notre éclat flétri.  
 Et toi, digne Français à qui je rends hommage,  
 Si de ta Nation tu n'étois pas chéri,  
 Ah ! ce seroit pour elle un sinistre présage.  
 Je ne discute point si ton sublime ouvrage,  
 Pourra passer sans tache à la postérité ;  
 Tant de perfection est-elle le partage  
     De notre foible humanité ?  
 Mais ton Drame à nos fils, par l'amour répété,  
     Des mains de la France attendrie  
 Sera marqué du sceau de l'immortalité :  
     Du même sceau que la Grèce ravie  
     A mis sur le front si vanté  
 De ses sages Auteurs qui chantoient leur Patrie.  
 Abandonne la règle & le triste compas  
     Aux froids Ecoliers d'Uranie ;  
     A ces esclaves sans génie  
 Qui suivent le sentier & ne le tracent pas.  
 Vois ton nom se placer au Temple de Mémoire :  
 Parmi ceux des Héros, ornement de l'Histoire,  
 De ces rares humains qui portent les Etats.  
     Vers la grandeur & vers la gloire.  
 Jouis de ton bonheur, doux prix de tes travaux ;  
 Ris des vils envieux qui, dans leur phrénésie,  
     Osent se croire tes rivaux :  
 L'éloge le plus sûr, c'est le cri de l'envie ;  
 Laisse-la vainement se débattre & rougir ;  
 En nous donnant Bayard redouble sa furie :  
     Triomphe encor, c'est la punir.

✱

X 3

---

TITRES ET PIÈCES  
CONCERNANT  
LE SIÈGE DE CALAIS.

---

SECOND ORDRE DE PIÈCES.  
PREMIÈRE PIÈCE.

*EXTRAIT des Registres aux Délibérations de l'Hôtel commun de la ville de Calais.*

A l'assemblée de ce jour, six Mars mil sept cent soixante-cinq, où s'est trouvé le Conseil ordinaire de la ville, le Procureur du Roi a dit :

MESSIEURS,

Nous avons appris avec la joie la plus vive que le *Siège de Calais*, que M. de Belloy vient de mettre au jour, a été couronné du succès le plus éclatant : cet Auteur s'est couvert d'une gloire immortelle, & cette Ville

a l'avantage de la partager avec lui, puisqu'elle lui a fourni, dans le sujet de sa Pièce, un de ces grands exemples d'amour, d'attachement & de fidélité, dont tout François doit être animé pour son Roi, & dont cette Ville a donné tant de preuves, non-seulement lors du siège formé par Edouard III, mais encore dans celui de 1596, où neuf cent soixante des principaux habitans perdirent glorieusement la vie, & lorsque les Espagnols tentèrent vainement de la surprendre en 1657; époques mémorables que nous célébrons chaque année, & qui nous rappellent la vertu de nos pères.

A l'image de ces Héros (toujours présente à nos yeux) va se joindre pour jamais celle de l'Auteur aimable qui a su si bien les caractériser. Heureux habitans des murs qui ont vu naître Eustache ! si nous formons des vœux, ce seroit de devoir M. de Belloy à la même Patrie : privés d'une satisfaction qui combleroit nos desirs, nous pouvons nous la procurer par adoption.

A cet effet ledit Procureur du Roi a conclu, à ce qu'il soit écrit à M. de Belloy une lettre de félicitation, avec prière de permettre qu'il lui soit présenté des Lettres de Citoyen de cette ville, & que son portrait soit placé

en cet Hôtel ; concluant en outre qu'aux fins d'exécuter la délibération , MM. le Sénéchal & de la Place , dont le zèle pour cette ville est si connu , seront priés d'accepter la qualité de Députés & les procurations nécessaires , pour remplir un objet aussi intéressant ; & a signé. *Signé* BLANQUART.

L'assemblée , pénétrée d'une juste reconnaissance a arrêté unanimement qu'il sera adressé à M. de Belloy une lettre de félicitation , à laquelle sera jointe une copie de la délibération , & qu'il sera prié de trouver bon qu'il lui soit présenté des Lettres de Citoyen de cette Ville , & que son portrait soit placé dans la grande salle de cet Hôtel ; qu'à l'effet d'exécuter cette délibération , MM. le Sénéchal & de la Place seront aussi priés d'accepter la qualité de Députés & les procurations nécessaires , pour remplir un objet qui fait le vœu de tous les habitans. *Acte signé*, DUTEIL , Doyen , Curé de Calais ; MALLET ; DUFLORS ; MOREL ; PIGAULT , père ; E. BRIDAULT ; CH. THIN ; PIGAULT de l'Epinoy ; AUDIBERT l'aîné ; AUDIEERT du Ppont ; BLANQUART des Salines ; HACHE ; CARPENTIER ; GADDEBLÉ ; GRANDIN ; le Comte DE SAINT-MARTIN , Brigadier des Armées du Roi ; SAINT-MARTIN , fils , Enseigne aux Gardes Françoises ; COQUART ;

MAURRY, fils; BÉNARD; ANTOINE TELLIER;  
MARESSAL de MARSILY; BERNARD MARGOLLÉ;  
MOURON; LEFRANC & TELLIER LAIDEZ.

*Collationné la présente Copie conforme à l'original, par nous Maire & Echevins de la ville de Calais.*  
Signé, MARESSAL de Marsily, BERNARD  
MARGOLLÉ, MOURON, LEFRANC &  
TELLIER LAIDEZ.

---

*COPIE de la Lettre des Maire & Echevins de la Ville de Calais à M. de BELLOY.*

MONSIEUR,

C'EST avec bien de la satisfaction que nous remplissons les vœux de nos Concitoyens, qui nous chargent de vous adresser une copie de la délibération que nous venons de faire : nous espérons, Monsieur, que vous acquiescerez à nos desirs, en nous permettant de vous faire présenter des Lettres de Citoyen de cette Ville. Qui les a jamais mieux méritées ! Vous venez d'éterniser sa gloire dans le tableau le plus frappant d'amour & de fidélité pour ses Rois, qui l'ont toujours caractérisée.

### 330 PIÈCES DIVERSES.

Le nom de Saint-Pierre est devenu inséparable du vôtre : on ne peut se rappeler son héroïsme sans admirer vos talens. Vous avez acquis, l'un & l'autre, un même droit à l'immortalité ; vous êtes également chers à cette Ville : elle a vu naître Eustache , vous en ferez Citoyen ; personne ne fut plus Patriote que lui ; personne ne peignit mieux que vous le vrai patriotisme.

Privés de la satisfaction de vous posséder dans nos murs, & de vous y payer le tribut de notre reconnoissance, permettez au moins, Monsieur, qu'en plaçant votre portrait à côté de ceux de nos illustres bienfaiteurs, nous laissions à nos neveux un souvenir éternel du juste attachement que la ville de Calais vous a voué.

Nous avons l'honneur d'être avec les sentimens de la considération la plus distinguée.  
*Signé*, MARESSAL de Marsily, BERNARD.  
 MARGOLLÉ, MOURON, LEFRANC &  
 TELLIER LAIDEZ.

Calais, le 10 Mars 1765.





*COPIE de la Lettre de M. DE BELLOY  
aux Maire & Echevins de Calais.*

MESSIEURS,

APRÈS les graces que le Souverain a daigné répandre sur moi, celle que vous voulez bien m'accorder est la plus chère à mon cœur. Se voir adopté par une ville, dont le nom seul est un titre de gloire pour ses Citoyens, être compté parmi les successeurs d'Eustache de Saint-Pierre, c'est un honneur dont on aime à s'applaudir ; un bonheur si pur qu'une ame modeste peut le goûter en paix. Je bénirai long-tems le jour où j'ai conçu la première idée d'exposer aux regards de la France un tableau de la magnanimité de vos ancêtres. L'empressement avec lequel vous daignez accueillir cette faible esquisse, les transports qu'elle excite dans toute la Nation vous font encore plus d'honneur à vous & à elle, qu'ils ne m'en peuvent faire à moi-même. Les ames qui sont si fortement émues par l'image des Grands hommes, sont des ames à qui il ne manque qu'une occasion pour

les éгалer. Pour moi, Messieurs, pendant tout le tems que j'ai employé à peindre les vertus des Héros de Calais, j'ai tâché d'en pénétrer mon cœur. Puissé cette douce habitude me les avoir rendues propres, ou du moins m'en laisser quelques traces dignes du titre dont vous m'honorez ! Le premier devoir de l'homme est d'aimer ses semblables : le second est d'aimer en particulier son pays & sa Nation. Ces deux principes seront toujours présens à mon esprit : ces deux sentimens ne s'effaceront jamais de mon ame. Que je chérirai sur-tout les nouveaux nœuds par lesquels vous resserrez les liens qui m'attachaient à vous comme Français. J'étais votre compatriote, vous me faites votre concitoyen, & je sens les obligations que cette gloire m'impose. Heureusement j'ai devant les yeux un modèle, qui doit être celui de tous les Gens de Lettres. Les procédés si honnêtes & si estimables que M. de la Place vient d'avoir avec moi, & auxquels je dois vos premières bontés, sont des exemples précieux qui deviendront peut-être moins rares. Qu'il s'est bien montré digne d'être né dans vos murs ! il me rend plus chère encore ma nouvelle Patrie qui me procure un tel ami. Le Public apprend de lui avec une douce satisfaction,

combien les Gens de Lettres sont respectables quand ils lui offrent de nobles sentimens à admirer, & non d'indignes querelles à juger.

J'attends avec la plus vive impatience mes Titres de Citoyen de Calais : & j'ai l'honneur d'être avec les sentimens de zèle, de respect & de reconnaissance que je vous dois après une adoption aussi honorable, &c. *Signé,*  
DE BELLOY.

---

*COPIE de la Lettre de M. le Duc de  
CHAROST à M. de BELLOY.*

A PARIS, le 17 Mars 1765.

J'AI trop de titres, Monsieur, de m'intéresser à la gloire de la ville de Calais, pour ne pas partager sa reconnoissance & en approuver les témoignages. L'énergie avec laquelle vous avez peint dans Eustache de Saint-Pierre & ses généreux compagnons, des sentimens héréditaires à leurs successeurs & à tous les habitans du pays reconquis, annonçoit l'ame d'un Citoyen de Calais, & cette ville semble ne faire aujourd'hui que la déclarer telle.

C'est avec tous les sentimens que j'ai voués aux Citoyens de Calais, & avec ceux qu'ins-

pirent pour vous votre esprit & encore plus votre cœur, que je suis, &c. *Signé*, BÉTHUNE, Duc de CHAROST.

---

*EXTRAIT d'une Lettre adressée à M. de BELLOY, le 27 Mars 1765, & signée DUTEIL, Doyen, Curé de Calais, à qui M. de BELLOY avoit envoyé sa pièce.*

J'AI la satisfaction de voir mes Paroissiens admirer avec transport un Héros François & Chrétien, & né dans leurs murs.... Je n'aurai plus lieu de leur reprocher de prodiguer leurs larmes à des objets étrangers, ou imaginaires..... Je n'ai guère eu besoin jusqu'ici, & j'aurai encore moins désormais de leur prêcher l'amour de la Patrie, si ce n'est pour les contenter & me satisfaire moi-même. Vous leur avez rendu plus intéressante & plus précieuse que jamais, cette belle vertu que la Religion recommande des premières, & qui leur fut toujours chère.



## SECONDE PIÈCE.

*ARTICLE du Gazetin de Bruxelles , en  
date du 7 Novembre 1767.*

EXTRAIT d'une Lettre de Calais, du 24 Octobre 1767.

NOTRE Corps Municipal commence à sentir l'imprudence d'avoir prodigué des honneurs à Monsieur de Belloy : il rougit de voir dans sa salle d'assemblée un Poëte figurer parmi nos Rois , & tenir le rang des Héros & des Pères de la Patrie. Quelqu'un a proposé de revenir sur la première délibération , & de substituer à cette effigie le portrait du fameux François, Duc de Guise, qui reprit cette ville en 1558, dont les Anglois étoient en possession depuis la conquête d'Edouard. On attend le retour des Membres de la ville, pour obtenir une résolution favorable.



*LETTRE écrite au Gazetier de Bruxelles,  
par les Officiers Municipaux de Calais,  
le 22 Novembre 1767.*

LES Officiers Municipaux de Calais viennent de voir, Monsieur, avec autant de surprise que d'indignation, la lettre anonyme en date du 24 Octobre, insérée dans le Gazetin de Bruxelles du 7 Novembre. Leurs sentimens pour la Pièce & la personne de M. de Belloy sont toujours les mêmes, & n'ont jamais varié. Il n'est aucun de nous qui ne fêvît avec empressement contre le calomniateur qui a eu l'impudence d'afficher dans votre feuille un faux de cette nature. Nous vous prions, Monsieur, de nous le faire connoître : & sa confusion sera proportionnée à la noirceur de son ame. Obligez-nous, d'insérer dans votre Gazetin cet aveu public de notre vénération pour M. de Belloy, & le désaveu le plus formel d'une assertion si contraire à ce que nous devons à cet Auteur qui nous est si cher, & qui a tant de droit à notre reconnoissance. Nous avons l'honneur d'être, &c.



LETTRE

*LETTRE écrite par les mêmes Officiers  
à M. de BELLOY, le 22 Nov. 1767.*

EN attaquant votre célébrité & notre reconnaissance, c'est une injure personnelle qu'il est de nos sentimens de ne pas laisser impunie. Nous vous adressons la copie ci-jointe de la lettre que nous venons d'écrire à l'Auteur du Gazetin de Bruxelles. Je vous prie, Monsieur, de voir le Résident, ou le Ministre de cette Cour auprès de la nôtre, & de l'engager d'écrire à l'Auteur du Gazetin, pour que la lettre infâme, ou libelle du 24 Octobre dernier, nous soit renvoyée, & que nous reconnoissions, si elle n'est pas signée, le Libelliste qui a osé afficher l'impudence à ce point. Je vous prie même de faire insérer dans le Mercure de France, dans la Gazette de Hollande, & dans tous les Journaux, la lettre que nous écrivons ici à l'Auteur du Gazetin. L'injure qui vous est faite & à nous, est trop publique, pour que nos sentimens d'attachement & de vénération pour vous soient bornés à l'enceinte de nos murs.

J'ai l'honneur d'être avec ces mêmes sentimens, &c. *Signé*, PIGAULT de l'Epinoÿ, Maire.

## TROISIÈME PIÈCE.

*DISCOURS prononcé par Monsieur DESMAREST, Comédien du Roi, représentant le Maire, dans la Tragédie du SIÈGE DE CALAIS, donnée gratis au Peuple de la Ville d'Amiens.*

LES devoirs de Citoyens & les obligations particulières que nous avons à cette Ville, ne nous permettent pas de différer plus longtemps à mettre sous vos yeux un Ouvrage applaudi de toute la Nation. Son amour pour ses Souverains en est la base, & cet Ouvrage ne pouvoit paroître sous un règne où le sentiment le plus juste fût porté aussi loin que sous celui du Monarque chéri qui nous gouverne.

Avant de vous représenter le *Siège de Calais*, nous croyons, Messieurs, devoir vous exposer en peu de mots quelle fut la cause de ce grand évènement.

Edouard III, Roi d'Angleterre, dont la mère étoit fille de France, voulut envain disputer la Couronne à Philippe de Valois. Non-seulement ce Prince lui fut préféré,



comme descendant de la branche mâle ; mais il obligea même Edouard à venir lui rendre hommage lige, en sa qualité de Duc d'Aquitaine, qui le rendoit Vassal de la Couronne.

Ce fut dans Amiens, en 1328, & en présence de cinq Rois, que se fit cette cérémonie auguste, dans laquelle Edouard, à genoux aux pieds du Roi, le reconnut pour légitime Souverain, & renonça à ses droits prétendus sur le Royaume.

Ce Prince en conserva toujours des regrets ; & malgré sa foi donnée, il voulut conquérir par la force ce que la justice & la loi de l'Etat lui avoient refusé. Il profita du moment où Philippe alloit porter la guerre chez les Infidèles ; & après avoir pris le titre de Roi de France, il entra dans ce Royaume, & entreprit en 1346 le siège de Calais.

Ce sont les évènements mémorables de ce siège qui font le sujet de la Tragédie que nous allons vous donner. Heureux, Messieurs, si nos efforts à peindre le zèle infatigable & la constante fidélité des Citoyens de Calais pour leur Roi, peuvent vous retracer une faible esquisse des vertus patriotiques, & des qualités respectables qui distinguent & caractérisent les habitans de cette ville.

## QUATRIÈME PIÈCE.

*EXTRAIT d'une Lettre écrite d'Arras,  
par M. de SAINT-VAST, Brigadier  
des Armées du Roi, à M. de ME-  
HEGAN, Colonel des Grenadiers  
Royaux.*

LE Régiment de la Couronne, les chambres  
assemblées, a statué qu'il falloit donner à  
chaque Compagnie un exemplaire de la Tra-  
gédie du *Siège de Calais*. Au commencement  
de chacun est écrit : *Pour inspirer aux nou-  
veaux Soldats les sentimens qu'avoient les an-  
ciens.*



## CINQUIÈME PIÈCE.

A VERSAILLES, ce 5 Mai 1765.

Tous les états se réunissent, Monsieur, pour rendre hommage à vos talens, si heureusement & si patriotiquement employés. Nos vétérans & nos jeunes soldats admirent les sentimens élevés de votre ame, & les productions de votre génie. Ce tribut est dû à la vertu & à l'héroïsme qui règnent dans votre Pièce. Le beau, le vrai beau se fait sentir à tout être pensant.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur, votre, &c. *Signé*, MEHEGAN, Colonel d'un Régiment de Grenadiers Royaux.



## SIXIÈME PIÈCE.

METZ, le 26 Mars 1765.

MONSIEUR,

LES huit Escouades de la Compagnie, assemblées par ordre du Capitaine (1), pour assister à la lecture qui leur a été faite de votre incomparable Tragédie, *le Siège de Calais*, m'ont chargé de vous écrire, comme Chef de la première, combien elles partagent avec toute la Nation les sentimens de reconnoissance qu'elle vous doit.

Les Annales du Parnasse ne nous offroient que des faits étrangers, ou fabuleux : l'habitude du courage, parmi nous, sembloit dispenser nos Auteurs du devoir d'en parler ; & les François gémissaient en silence, de l'oubli des vertus de leurs ancêtres. Que ne vous doivent-ils pas ! Plus juste envers eux, vous leur consacrez vos talens, vous chantez leur amour pour leur Roi, vous réveillez le patriotisme, & vous développez le germe de l'héroïsme dans tous les cœurs.

---

(1) M. Destourt, qui nous honoroit de sa présence,

Pardonnez, si pour d'aussi beaux vers, je vous envoie de la prose insipide ; élevé, dès l'enfance, dans le tumulte des armes, je suis toujours plus occupé de lauriers que de fleurs, un bastion fut mon Parnasse ; & si j'ose vous adresser nos hommages, c'est pour satisfaire à l'empressement d'une Troupe à qui vous êtes devenu cher, & aux sentimens respectueux avec lesquels je suis, &c. *Signé*, PRIMTEMPS, Caporal de la Compagnie de Destour, au Régiment de Haynaut.



## SEPTIÈME PIÈCE.

RECEVEZ, Monsieur, pour toute la Compagnie de Destourt, les témoignages de la vive reconnaissance qu'exigent les sentimens dont elle a bien voulu m'assûrer par votre entremise. Je vous prie sur-tout de faire mes premiers remercîmens à son généreux Chef. Ils lui sont bien dûs, après l'honneur qu'il a fait à ma Tragédie, en jugeant qu'elle méritait de plaire aux braves Guerriers qu'il commande. Le suffrage des défenseurs de la Patrie, est bien précieux à un Auteur qui s'est proposé de travailler pour elle.

Plus ma Tragédie est faible, plus il est glorieux aux Français d'en être si vivement touchés. Si leurs cœurs étaient moins sensibles à l'honneur, il faudrait, pour les émouvoir, de plus grands ressorts employés par des mains plus habiles. C'est la vertu de ma Nation qui fait seule le succès de mon Ouvrage. Douce réflexion, où mon ame se repose, & qui console en moi, le Citoyen, des fautes de l'Auteur.

Vous avez raison de croire, que l'habitude du courage dispense de le ranimer dans les

ames Françaises. Mais il est peut-être des momens, où une Nation a besoin qu'on lui retrace toutes ses qualités héroïques, afin de lui donner plus d'envie de les conserver. J'ai craint que ces momens ne fussent venus, & cette crainte n'a pu outrager les Français. Je leur ai prouvé en même tems combien je les estime, puisque je leur ai montré combien ils sont dignes de s'estimer eux-mêmes. Votre lettre, Monsieur, me prouve ce que j'ai toujours pensé, que le soldat Français est communément plus instruit que celui des autres Nations. Son courage est plus raisonné : son esprit se rend compte des sentimens de son cœur, & en règle l'usage. Quelle ressource pour les Généraux !

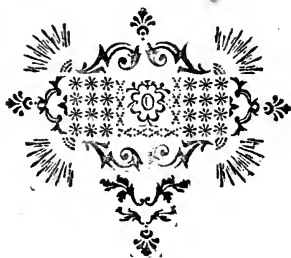
J'imagine que vous verrez sans peine que je me sers ici avec vous du nom de soldat ; nom respectable pour tous les ordres de Citoyens, dont vous êtes les appuis & les vengeurs. A qui pourrait-il sembler méprisable ? A ceux, sans doute, qui ne seraient pas dignes de le porter. Continuez de l'honorer, Monsieur, vous & vos braves compagnons. Je leur parle ici comme à vous. Je suis sûr que je vanterai toujours leur courage, quand je célébrerai celui de nos ancêtres. Trop heureux, si, dans un jour de combat, le souvenir

# 346 PIÈCES DIVERSES.

de l'intrépide Eustache servait à vous bien pénétrer de vos propres vertus. Je croirais alors avoir servi ma Patrie; mais pourtant beaucoup moins que vous : car enfin quelle comparaison faire de ceux qui savent ressembler aux Héros, avec ceux qui savent à peine les peindre ?

J'ai l'honneur d'être avec l'estime & la considération la plus parfaite , &c. *Signé* ,  
DE BELLOY.

A PARIS, ce 5 Avril 1765.





## HUITIÈME PIÈCE.

METZ, le 10 Mai 1765.

MONSIEUR,

DES recherches faites par les Officiers supérieurs de la Compagnie de Destourt, sur l'Auteur de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, m'apprennent qu'elle est devenue publique. Mon Apollon feroit humilié de se voir ainsi sur la scène, si son amour-propre ne savoit céder à votre gloire, & s'il n'espéroit qu'on imaginera que chez un soldat le cœur agit plus que l'esprit. La vérité seule dicta nos hommages, & ils vous furent offerts par le sentiment qu'excite dans les ames, l'admiration du sublime & du vrai beau.

La Compagnie fait toujours ses délices de la lecture de votre Tragédie, dont le Capitaine nous a fait présent. Elle ne nous laisseroit rien à désirer, si, parmi ses défenseurs, Calais avoit pu compter un Montmorenci : il eût certainement été votre Héros, & nous oferions en quelque sorte, partager le nouveau lustre que vous auriez répandu sur un

nom aussi précieux à la France , qu'adoré parmi nous.

*Le Siège de Calais* fera bien-tôt donné aux Officiers de la garnison : c'est le moment de leur envier leur grade. Il nous ouvreroit la porte du spectacle, dont l'entrée est interdite au soldat , qui n'en doit connoître d'autre que l'exercice. Cette loi , très-dure pour les amateurs , nous fait désespérer de pouvoir aller partager l'admiration de nos supérieurs , à moins que vos bontés , s'étendant jusques à nous , ne vous engagent à écrire au Général d'Armentières , pour le prier de nous faire donner une représentation , comme le Ministre en a fait donner une au peuple de Paris. J'ose vous assurer que vous ne ferez pas refusé ( 1 ) ; nous aimons trop notre Général pour n'en être pas aimés. C'est pour lors que nous vous devons à tous égards ; quant à moi , je vous devrai toujours d'avoir daigné m'honorer d'une réponse , & me montrer que vous étiez sensible au respect avec lequel je fais , &c. *Signé*, PRIMTEMPS, Caporal , &c.

---

( 1 ) M. de Belloy écrivit en conséquence à M. d'Armentières , dont on va voir la réponse dans la pièce suivante.



## NEUVIÈME PIÈCE.

METZ, ce 2 Juin 1765.

IL me feroit très-agréable, Monsieur, de vous accorder quelque chose ; ma bonne foi va m'empêcher de me faire valoir auprès de vous : le *Siège de Calais* m'avoit fait trop d'impression , pour ne pas vouloir que les Soldats de la garnison de Metz fussent à même de la recevoir ; l'ordre étoit donné qu'il y auroit une représentation *gratis* pour eux , avant de recevoir votre lettre ; s'il n'eût pas été donné , j'aurois certainement eu cette déference pour vous : c'est avec plaisir que j'ai entendu la lecture de *Gabrielle de Vergy* , & c'est des remercimens que je vous dois d'y avoir été admis.

Je suis, Monsieur, &c. Signé, ARMENTIÈRES.



## DIXIÈME PIÈCE.

METZ, cc 4 Juin 1765.

RIEN ne me flatte autant, Monsieur, que tout ce que vous voulez bien me dire d'obligeant, sur la conduite de ma Compagnie à votre égard; des gens dont vous éclairez le courage, n'ont fait que ce qu'ils devoient, en cherchant à s'acquitter auprès de vous, & le Caporal Primtemps, mon Secrétaire, sera toujours honoré d'avoir été chargé de cette commission. Votre modestie veut mal à propos m'attribuer la vive impression que fait ici votre Tragédie: c'est à vous seul, Monsieur, que vous devez tous vos succès, & à l'utilité de votre Ouvrage l'emploi que j'en ai fait, en le donnant à la Troupe que je commande.

M. le Marquis d'Armentières m'a communiqué votre lettre, en m'assurant qu'il étoit trop bon Citoyen, pour n'avoir pas prévenu vos desirs dans les arrangemens pour le spectacle; & c'est avec un plaisir bien vif que je viens d'annoncer au Régiment de Hainaut, l'honneur que votre recommandation lui

prépare. Il me charge de vous témoigner toute sa reconnoissance : recevez aussi les assurances de la mienne , & de la considération distinguée avec laquelle je suis , &c.  
*Signé, DESTOURT.*



## ONZIÈME PIÈCE.

*AVIS divers , & petites Affiches Américaines.*

DU CAP, 17 Juillet.

LA gloire de la Nation , son amour pour ses Souverains , les sentimens patriotiques si chers à tous les vrais François , & si bien peints par M. de Belloy , dans sa Tragédie du *Siège de Calais* , ont singulièrement affecté tous les Spectateurs dans les deux représentations qu'on en a données ici. Il manquoit à la satisfaction publique d'avoir des exemplaires de cette excellente Pièce en assez grand nombre , pour que chacun pût y lire son triomphe & celui du Roi. M. le Général saisissant cette nouvelle occasion de témoigner sa bienfaisance , la fait imprimer à ses frais pour être distribuée *gratis* : elle est actuellement sous presse , & elle sera jointe à la feuille prochaine , l'intention de M. le Général étant qu'on en adresse un exemplaire à chacun de MM. les Abonnés à cette feuille.



## DOUZIÈME PIÈCE.

AU CAP FRANÇOIS, Ile & Côte Saint-Domingue, le  
12 Juillet 1765.

C'EST avec plaisir, Monsieur, que nous vous donnons au nom de Citoyens qui ont conservé pendant long-tems le droit glorieux de se défendre eux-mêmes, une marque de l'estime & de la reconnoissance que vous méritez. La représentation du *Siège de Calais*, a produit, dans une des assemblées les plus nombreuses qui se soient vues en Amérique, la sensation la plus flatteuse pour le Patriote & pour l'Auteur. Vous avez réuni, Monsieur, d'une façon également honorable pour vous ces deux titres dans votre Ouvrage : le tribut de zèle que nous devons à Sa Majesté, s'est trouvé confondu avec les applaudissemens que l'esprit & le génie vous ont assurés : s'il peut exister, Monsieur, quelque chose encore de plus flatteur pour vous, c'est que le prestige, que beaucoup de gens d'état & de principes différens des nôtres s'efforcent d'établir à Saint-Domingue, n'a pu résister à la vérité & au sublime des sentimens que vous exprimez si bien dans votre Pièce ; elle

a été jouée, le jour même que l'arrivée de l'ordre de la Cour de suspendre les Milices sembloit donner plus de supériorité au parti qui s'opposoit à leur rétablissement ; cependant, Monsieur, le cœur des François a été entraîné, & le cri des applaudissemens a été général.

Les soins que M. le Comte d'Estaing, notre Gouverneur, s'est donnés, pour faire exécuter la représentation du *Siège de Calais*, le jour même qu'il avoit désigné pour la première revue des Milices, & l'impression qu'il en a fait faire à ses frais, pour être distribuée *gratis* dans toutes les parties de cette vaste Colonie, prouvent, Monsieur, que votre Ouvrage a paru à un Chef aussi sage que modéré, un moyen de persuasion utile au service de Sa Majesté, & une arme victorieuse pour combattre dans l'esprit du peuple, le déplorable effet de quelques placards, ou libelles clandestins.

Nous vous ferons passer par *triplicata* plusieurs exemplaires du *Siège de Calais* : c'est le premier Ouvrage de Théâtre imprimé dans l'Amérique Française ; vous êtes digne, à tous égards, de cet hommage unique. La célébrité des premières Pièces du Théâtre François les a fait traduire en différentes



langues : nous n'avons pu ici, Monsieur, que vous imprimer pour être à portée de vous graver plus facilement dans nos cœurs : les quatre vers que nous avons fait mettre à la tête de votre Ouvrage, prouvent notre façon de penser.

Nous avons l'honneur d'être très-parfaitement, &c. *Signés*, BION, Capitaine des Volontaires, JOLLY, Capitaine de Dragons, JOLLY, Capitaine d'Infanterie, DE GOURNAY, Lieutenant d'Infanterie, L. LALLEMANT L. Lieutenant des Gendarmes, DUTELLY, Lieutenant de Dragons, LALLEMANT de la Neuville, Lieutenant d'Infanterie, DUPERIER, Aide-Major de la Cul, DE COURT, de la Tonnelle, Aide-Major des Gendarmes réunis des trois quartiers de la Division du Cap, DE COURT des Jards, Capitaine des Gendarmes du quartier de la Cul & Commandant dudit quartier.



## TREIZIÈME PIÈCE.

*LETTRE de Messieurs les Officiers  
Municipaux de la ville de Calais à  
M. CAFFIERI.*

CALAIS, le 8 Août 1776.

MONSIEUR,

LE zèle & le patriotisme que M. de Belloy a peints dans ses Ouvrages, rendront à jamais sa mémoire chère à la France. L'héroïsme de nos ancêtres, qu'il a immortalisé, nous le fera regarder dans tous les tems comme un bienfaiteur de cette ville ; & son portrait, que nous avons placé dans la salle principale de notre Hôtel, fera pour la postérité le gage de notre reconnoissance : mais la grace que vous voulez bien, Monsieur, nous accorder, est pour nous du plus grand prix, puisqu'elle réunit à la ressemblance de notre compatriote adoptif, un monument éternel de ces talens, qui vous ont élevé au premier rang dans l'Art que vous exercez avec tant de distinc-

tion. Il n'est point, Monsieur, de présent qui pût nous flatter autant que celui que vous daignez nous offrir. Nous le déposerons dans notre salle d'assemblée ; c'est-là qu'il sera sans cesse sous les yeux de tous les habitans , & que les Étrangers qui passent journellement par cette ville , viendront l'admirer. Une inscription les instruira du bienfait , ainsi que du nom du bienfaiteur , & par-là , nous les rendrons témoins d'une partie de notre reconnaissance. Votre famille , Monsieur , n'est point étrangère pour nous , puisqu'elle compose plusieurs maisons de nos premiers Citoyens ; elle nous étoit déjà chère , mais vous nous mettez dans le cas de lui être encore plus intimément attachés , puisque ce n'est que par-là que nous pourrons nous acquitter envers vous , d'une manière qui réponde à la noblesse de vos sentimens.

Nous avons l'honneur d'être avec autant de gratitude , que de vénération & de dévouement , &c. *Signés* , FROMENT, THIN, MONTGEY, CROICHET, GRANDIN.



## QUATORZIÈME PIÈCE.

*RÉPONSE de M. CAFFIERI.*

MESSIEURS,

C'EST flatter singulièrement mon amour-propre , que d'accepter l'offre que je vous ai faite du buste de M. de Belloy. L'amitié que cet homme célèbre & modeste avoit pour moi , le mérite de ses Ouvrages , la Tragédie du *Siège de Calais* , & plus encore l'adoption que vous avez faite de son Auteur , étoient des motifs bien puissans pour m'exciter à perpétuer sa mémoire , qui doit être aussi chère à la France qu'à ses concitoyens & à ses amis , & je bénirai long-tems , en mon particulier , le jour où je conçus la première idée d'exposer à vos regards le portrait ressemblant d'un Citoyen , dont la belle âme est peinte dans ses Ouvrages ; j'espère vous offrir fidèlement les traits de celui que

vous avez honoré de votre estime, & qui  
excite aujourd'hui tous nos regrets.

J'ai l'honneur d'être avec autant de zèle  
que de respect, &c. *Signé*, CAFFIERI,

PARIS, ce 9 Septembre 1776.



## QUINZIÈME PIÈCE.

*LETTRE de M. CAFFIERI à Messieurs  
les Officiers Municipaux de la Ville  
de Calais.*

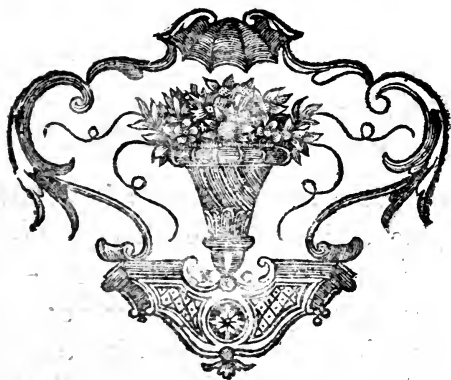
MESSIEURS,

J'ADRESSE à Monsieur Caffieri, mon cousin, le portrait de feu M. de Belloy, en terre cuite, que je vous prie de recevoir de ses mains : il m'a paru, Messieurs, que vous seriez flattés de posséder le portrait d'un Poëte, qui a su si bien chanter le généreux courage de vos prédécesseurs, & qui peignoit toujours son cœur dans ses Ouvrages. Je n'ai rien négligé, pour le rendre à vos yeux tel qu'il étoit, tel qu'il est encore, digne de votre affection. Je desiré qu'il vous fasse autant de plaisir que j'en ai reçu à

rendre l'image fidèle du bon ami que je regrette tous les jours.

Je suis avec respect, &c. *Signé*, CAF-  
FIERI.

PARIS, ce 30 Avril 1777.



## SEIZIÈME PIÈCE.

RÉPONSE de Messieurs les Officiers  
Municipaux de la Ville de Calais à  
M. CAFFIERI.

CALAIS, le 22 Mai, 1777.

MONSIEUR,

Nous avons reçu des mains de M. Caffieri, votre parent, le buste de M. de Belloy que vous avez bien voulu accorder à cette Ville; permettez, Monsieur, que nous vous en témoignions sa reconnoissance, & notre gratitude particulière. Notre intention est, comme nous avons eu l'honneur de vous en informer, de le consacrer à la postérité, en le déposant dans la grande salle de notre Hôtel. Si les traits de ce Poëte célèbre rappellent le patriotisme qu'il a peint avec tant d'énergie, la manière dont vous l'avez peint lui-même, Monsieur; n'est pas moins propre à faire connoître la supériorité de vos talens, & tous



ceux qui le verront seront également flattés, & de l'élégance de l'ouvrage, & de l'usage auquel vous l'avez destiné : une inscription aura soin d'en instruire les Etrangers : car, quant à nos Citoyens, il n'en est aucun qui ignore qu'il vous est redevable de ce monument.

Nous avons l'honneur d'être avec la plus vive reconnoissance, &c. *Signés*, BÉNARD, Maire; FROMENT, GRANDIN, JOURDAN, LAURENT ISAAC.

*FIN du Tome second,*

901 81212 713-24219

[illegible]

1. The above information is true and correct to the best of my knowledge and belief.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

---

# PIÈCES

CONCERNANT

UN MONUMENT

ÉRIGÉ A SAINT-FLOUR.

---

## LETTRE

*Du MAIRE de la Ville de Saint-Flour , en  
Auvergne , à M. DE BELLOY.*

MONSIEUR,

LE Corps de Ville me donne auprès de vous une commission , dont je me charge avec confiance. Les sentimens patriotiques que vous avez répandus avec tant d'énergie dans vos Ouvrages , & qui vous ont rendu si cher à la Nation , nous font espérer que vous aurez conservé quelque tendre souvenir de vos Con-

TOME II.

A a

citoyens , & des lieux qui vous ont vu naître ; c'est dans cette asûrance que nous avons recours à vos talens. Voici quel est notre objet.

PAUL DE RIBEYRE , notre Evêque , & en cette qualité Seigneur de Saint-Flour , natif de Clermont-Ferrand , d'une famille assez ancienne dans la Robe , proche parent de M. de Chazerat , qui est aujourd'hui Intendant de la Province , ne s'est occupé depuis son entrée dans ce Siége , que du bien de la Ville , qu'il n'a jamais quittée. Il y a fait bâtir divers monumens à ses frais , en tout ou en partie ; comme le Collège , l'Hôpital , le Séminaire , un Cimetière hors la Ville , avec une Chapelle attenant. Il a fondé les Chaires de Théologie , donné des fonds pour former un revenu aux Sœurs de la Miséricorde (1) , & pour ainsi dire redonné l'être à nos deux Communautés Religieuses qui étoient très-pauvres. Il a fait , dans tous les temps , malgré son médiocre revenu , des aumônes très-confidérables. Enfin il vient de faire ouvrir une entrée dans la Ville , & une communication avec les grands chemins que l'on pratique dans nos montagnes ; cette entrée sera ornée d'un beau portique , élevé aussi à ses frais. J'entre dans ce

---

(1) Ce sont des Hospitalières.

détail , pour vous faire connoître , Monsieur , que rien de ce qui peut être utile à la Ville , n'a échappé à l'œil bienfaisant de ce vertueux Prélat , & que notre reconnoissance ne doit point avoir de bornes.

C'est pour l'éterniser , que nous desirerions mettre une inscription sur une tablette de marbre noir , que nous ferons placer à cet effet sous la corniche du nouveau portique : cette corniche sera ornée des Armes en grand de Monseigneur l'Evêque , & nous les faisons sculpter à cet effet à Paris. Nous souhaiterions que cette inscription fût en deux , ou tout au plus en quatre Vers François , attendu que la tablette ne peut être fort large. Nous ne pouvons , Monsieur , nous adresser mieux qu'à vous , pour y exprimer la bienfaisance de ce digne Evêque , & la reconnoissance de nos Citoyens. Nos Officiers Municipaux m'ont chargé de vous en prier : vous ne refuserez pas ce service à la Ville qui a eu l'avantage de vous voir naître : tous ses Habitans vous auront une obligation infinie , & desireroient trouver les occasions les plus éclatantes de vous prouver les sentimens d'amour & de respect , &c.

*Signé*, SPY DESTERNES, Maire.

---

R É P O N S E  
DE M. DE BELLOY.

*Du 6 Mars 1774.*

MONSIEUR,

IL m'est bien doux d'être choisi par mes Compatriotes pour peindre leur généreux Bienfaiteur. Que ne puis-je répondre plus dignement à cette faveur honorable ! Mais le desir ne supplée point aux forces. D'ailleurs vous me condamnez à réduire en quatre vers le tableau de quarante années de vertus utiles ; & cette tâche serait difficile pour un meilleur Artiste que moi. Daignez m'en croire , Monsieur , le simple récit que vous m'avez envoyé en prose loueroit beaucoup mieux notre respectable Prélat , que les vers de nos plus grands Poètes. C'est avec des faits , & non avec des mots , qu'on persuade la Postérité. J'oserais

conseiller au Corps de Ville de Saint-Flour de faire graver pour inscription sur quelqu'un de nos Monumens intérieurs, élevés ou embellis par les libéralités de Monseigneur l'Evêque, le détail succinct que contient votre Lettre. Cependant, pour vous obéir, je vous envoie quatre vers. Je me suis borné à une idée générale & vague, que j'ai tâché seulement de rendre analogue à la place que vous me désignez. C'est une espèce d'annonce adressée au Voyageur qui entre dans la Ville, pour lui apprendre à quelle main nous devons les établissemens qu'il y va trouver :

De RIBEYRE (1), en ces lieux, tu vois le moindre

Ouvrage ;

Compter nos Monumens, c'est compter ses bien-faits :

De l'Eglise & du Pauvre il accroit l'héritage,

Il lègue à ses parens les heureux qu'il a faits.

Je suis bien honteux que mon amour-propre & ma reconnoissance, également intéressés à remplir vos vues, n'aient pas mieux réussi. Puissé-je trouver quelque occasion plus heureuse de vous témoigner combien cet amour passionné qui m'anime pour toute la Nation, parle encore plus tendrement à mon cœur pour

---

(1) On prononce *Ribère*.

la Ville où j'ai reçu le jour ! Si mes parens m'en ont emporté presqu'au sortir du berceau, si j'ai reçu dans la Capitale cette précieuse éducation, par laquelle M. Marmontel appartient à notre Province, & qui lui fait nommer l'Auvergne *sa seconde Patrie* ; je n'en ai pas moins désiré de respirer quelquefois l'air pur de Saint-Flour, & de vivre avec ses vertueux Citoyens. J'ai pris un intérêt vraiment filial à tous les événemens heureux ou funestes arrivés à notre Province.

Affligé de lui voir perdre dans M. de la Michodière, un Magistrat qu'elle nommait son père, & qui est venu à Paris mériter le même titre ; je me suis consolé, quand j'ai appris, quelques années après, que la vigilance infatigable de son digne successeur (M. de Monthyon) sauvait la moitié de l'Auvergne des horreurs de la famine : & je me félicite également aujourd'hui de voir ma Patrie confiée aux soins d'un de ses enfans (1), qui, chez un peuple moins reconnaissant, aurait déjà fait oublier ses généreux Prédécesseurs.

Mais ce qui m'a causé une joie plus vive & plus profonde, c'est la protection particulière que vous avez su obtenir de l'Héritier du

---

(1) M. de Chazerat.



Trône, par cet hommage courageux que vous lui avez rendu en 1770, lorsque vous osâtes consacrer à acheter du grain pour les pauvres, tout l'argent destiné à célébrer les fêtes de son auguste mariage. La France ignore, & la France devrait savoir, qu'à la première nouvelle de ce changement de destination, Monseigneur le Dauphin, cédant aux mouvemens d'une sensibilité prompte & active qui caractérise les ames fortes, écrivit sur-le-champ, de sa propre main, à M. de Monthyon, Intendant d'Auvergne, qu'il le chargeait de remercier en son nom les Officiers Municipaux des Villes de Saint-Flour & d'Aurillac, de la fête magnifique qu'ils lui avaient donnée en secourant l'infortune, & de les asûrer qu'il n'oublierait jamais une marque si éclatante de leur zèle & de leur estime. Voilà, Monsieur, le gage de votre félicité, & de celle de toute la France. Que chaque père consulte son cœur, & qu'il se dise ce qu'il se promettrait d'un fils de quinze ans & demi, qui déploierait de tels sentimens. J'ose croire qu'un pareil trait de grandeur & de bienfaisance appartient à la Nation entière : ce serait lui faire un vol que de le tenir caché : les vertus de nos Princes sont nos premiers trésors, & leur modestie n'a pas le droit de nous en ravir la jouissance.

Au reste, Monsieur, malgré tous les obstacles qui m'environnent, je ne puis renoncer à l'espoir de rentrer au moins pour quelques momens dans vos murs chéris. Non, je m'en flatte encore, mes yeux ne se fermeront pas, sans revoir une fois les lieux où j'ai eu le bonheur de naître, & de naître Français.

Je suis, &c.





## DÉLIBÉRATION

*DU CORPS DE VILLE DE SAINT-FOUR.*

*Du 24 Mars 1774.*

AUJOURD'HUI vingt-quatre Mars mil sept cent soixante-quatorze : Nous , Conseillers du Roi , Maire , Echevins , Assesseurs , & Procureur du Roi de la Ville de Saint-Flour , étant assemblés en la manière ordinaire : après avoir fait lecture de la Lettre de M. de Belloy , du 6 du présent mois , contenant quatre Vers , que nous lui avons demandés pour inscrire sur la porte de Ribeyre , à la gloire de l'Auteur de ce Monument ; pleins de reconnoissance pour les sentimens patriotiques qu'elle renferme en faveur des Habitans de notre Ville , en nous y peignant en vrai Citoyen , combien le degré d'amour qu'il ressent pour la Cité où il a reçu le jour , est supérieur à celui qui l'anime pour toute la Nation , & en nous faisant espérer de revoir ses Dieux Pénales dans ces termes énergiques. . . . . *Mes vœux ne se fermeront pas sans revoir une fois les lieux où j'ai eu le bonheur de naître , & de naître Français. . . .* Flattés de l'honnêteté de ses ex-

## 374 DÉLIBÉRATION.

pressions , & plus encore de l'avoir vu naître parmi nous ; Nous avons statué & délibéré , statuons & délibérons , que la Lettre dont il s'agit sera enrégistrée dans les Registres de notre Hôtel , & déposée aux Archives de la Ville , comme précieuse à ses Habitans ; que de plus , il sera envoyé à M. de Belloy une expédition de la présente Délibération , pour lui démontrer particulièrement la sensibilité du Corps Municipal , & l'affection qu'il annonce avoir conservée , malgré son éloignement , à sa Patrie , & à ses Compatriotes ; & pour lui donner à connoître leur ardent desir de revoir un jour dans leur Ville , ainsi qu'il leur fait espérer , le Chantre de l'Héroïsme Français , afin d'être à portée de le convaincre , que si ses talens l'ont fait choisir pour être Membre de la première Académie de l'Europe , lui ont mérité les éloges & la reconnaissance de la Nation entière , les bienfaits du Roi , la bienveillance des Princes , & le glorieux titre de Citoyen de Calais , ces mêmes talens ont fait encore une impression bien plus forte sur les cœurs de ses vrais Concitoyens , & y ont gravé pour jamais les sentimens les plus vifs d'attachement , d'estime , & de vénération ; ce qui les porte unanimement à le prier , par la présente Délibération ,

d'agréer qu'ils fassent tirer son portrait , pour être placé à l'Hôtel de Ville , & insérer sa Lettre dans le Journal , pour que les lieux de sa naissance , jusqu'à ce moment ignorés , soient généralement connus , & qu'on sache combien ces mêmes lieux se glorifient d'avoir produit à la France le premier Génie qui ait entrepris , & avec succès , de peindre sur la Scène l'amour de la Nation pour son Roi & pour sa Patrie.... Fait & délibéré lesdits jour & an. Et ont signé à la minute , SPY DESTERNES , Maire; BOREL, DE FARGES, LA FONS, VIDAL, Echevins , BERTRAND DE LA SALESSE, & BERTRAND jeune , Avocats en Parlement , Assesseurs , & CHAZELEDES , aussi Avocat , & Procureur du Roi de la Ville.



---

L E T T R E  
D E M. D E B E L L O Y  
A M. D E S T E R N E S, Maire.

M O N S I E U R ,

UNE maladie très-sérieuse, un engorgement au foie , m'a privé de la satisfaction de vous répondre plutôt. Je souffrais ce mal depuis quelque temps , & il s'est déclaré le Vendredi Saint , peu d'heures après que j'eus reçu votre Lettre si obligeante & si honorable. Cela m'a prouvé que les plaisirs de l'ame , ne sont pas , comme on le dit , le vrai remède de cette maladie. Onze jours de souffrances ont épuisé mes forces ; j'ai eu la plus grande peine à les recouvrer. Le premier usage que j'en fais , est , Monsieur , pour vous offrir à vous & au Corps de Ville de Saint-Flour , le tribut de ma reconnaissance. J'accepte avec transport toutes les faveurs dont il plaît à ma Patrie de me com-

bler. Ma conscience me les reproche, & m'accuse d'en être bien peu digne; eh ! que puis-je ajouter à la gloire littéraire d'une Province qui a donné à la France le sage & savant Chancelier de l'Hôpital, le profond & ingénieux Pascal ? Ne compte-t-elle pas encore parmi les Gens de Lettres les plus célèbres des hommes nés dans son sein ? M. Thomas, l'un des plus éloquens Ecrivains de ce siècle, & qui puise dans son ame, courageusement vertueuse, les grands sentimens qu'il peint avec tant d'énergie ; M. l'Abbé de Lille, dont la Muse féconde & brillante vient de révéler à notre Langue le secret de ses richesses ignorées ; enfin, le jeune M. de Chamfort, dont les premiers essais ont tant promis à la Littérature, dont les talens retenus malheureusement à l'entrée de la carrière, n'en ont acquis que plus de force par la contrainte, & tiendront bientôt au delà même de leurs promesses. Voilà, Monsieur, les Hommes qui feront véritablement honneur à l'Auvergne, & votre indulgence envers moi invitera sans doute les Villes qui les ont vu naître, à leur rendre justice.

Je consens, moitié par obéissance, moitié par la vanité que l'honneur de votre choix m'inspire, à ce que mon nom soit gravé au bas des

quatre Vers (1). Quant au portrait (2), j'en ai un au pastel très-ressemblant, qu'il sera facile de faire copier à l'huile. Je consens aussi que mes Lettres & la Délibération soient insérées dans un Journal; mais je vous demande la préférence pour le Mercure, parce que c'est le Journal le plus répandu, & qu'on me ferait un crime d'en choisir un autre pour un objet qui semble lui appartenir.

Vous voudrez bien, Monsieur, présenter mes respectueux hommages & mes justes actions de grace à chacun de MM. les Officiers Municipaux, leur exprimer combien je suis pénétré jusqu'au fond du cœur des témoignages de bienveillance dont ils m'accablent, & combien ils redoublent le desir qui me tourmente d'aller vivre quelque temps au milieu des amis que ma naissance m'a donnés.

Je suis, avec respect & reconnaissance,

M.

Votre, &c.

*Signé DE BELLOY.*

*Paris, ce 15 Avril 1774.*

(1) Le nom de M. de Belloy est gravé sur la tablette, avec les qualités de Citoyen de Calais, natif de S. Flour.

(2) Le Corps de Ville a fait copier le portrait de M. de Belloy, l'a fait entourer d'un cadre élégant, & l'a fait placer dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, à la satisfaction & en présence de la première classe des Citoyens.



## L E T T R E

DU MÊME AU MÊME.

*Paris , le 20 Mai 1774.*

M O N S I E U R ,

RIEN n'est mieux pensé que le dessein de différer jusques au temps de l'inauguration de la Porte de Ribeyre l'impression des Vers & de la Délibération ; l'on ne fera qu'un seul article de tous ces objets, auquel la fête de l'inauguration ajoutera un nouvel embellissement. Je vous remercie beaucoup de m'avoir rappelé l'illustre & savant *Domat*, que je suis d'autant plus étonné d'avoir oublié, qu'ayant suivi autrefois le Barreau, j'ai eu occasion de l'étudier & de l'admirer. Quant à *Boissé*, j'ignorais qu'il fût d'Auvergne, & je ne le négligerai pas dans notre Catalogue Littéraire, &c. . . . .

J'ai l'honneur de vous renouveler, Monsieur,

toutes mes actions de grace , & l'assurance des  
sentimens respectueux & inviolables avec les-  
quels je suis ,

M.

Votre très-humble , &c.

*Signé* , DE BELLOY.



LETTRE

## L E T T R E

*D U M Ê M E A U M Ê M E.*

MONSIEUR,

Vous voudrez bien rendre mes très-humbles actions de graces à Messieurs les Officiers Municipaux , & en prendre la première part. Toutes les bontés dont ils m'honorent , celle qu'ils ont de me prévenir au commencement de cette année , & dont je suis bien honteux , ajoutent aux profonds sentimens de zèle , de respect & de reconnaissance qui m'animent pour eux ; ma santé m'a causé ce malheur dont je gémis , de ne leur avoir pas offert plutôt mes vœux & mes hommages. Je suis dans l'état le plus dangereux , exactement entre la vie & la mort , crachant le pus , ayant une fièvre lente , avec un fort redoublement le soir , de grandes sueurs les nuits , une oppression continuelle ; enfin , dans un affaiblissement total. On me

TOME II.

B b

défend toute occupation, même d'écrire, mais je défobéis pour mes Compatriotes, & ma tête manque à mon cœur. Vous jugez bien que ce n'est pas le moment de songer aux Journaux, &c. Attendons l'inauguration; alors, ou je ferai mieux, ou je ne ferai plus. Dans le premier cas, nous verrons à nous arranger; dans le second, tout sera arrangé de foi-même. . . . .

J'ai l'honneur d'être, avec les sentimens les plus vrais & les plus respectueux,

M.

Votre, &c.

*Signé, DE BELLOY.*

*Paris, le 16 Janvier, 1775.*



# T A B L E

## D E S M A T I È R E S

D U S E C O N D V O L U M E.

***E**XTRAIT du second Livre du Traité de l'Amitié, par M. de SACY, contenant le sujet du Siège de Calais, une invitation aux Auteurs François de traiter ce sujet, & des Réflexions sur l'amour de la Patrie. Page 5*

**LE SIÈGE DE CALAIS, Préface.** 13  
*Tragédie.* 29

*Notes Historiques sur le Siège de Calais.* 127

*Mémoire Historique sur Eustache de Saint-Pierre, & sur plusieurs événemens du Siège de Calais.* 159

*Lettre à Messieurs les Auteurs du Journal Encyclopédique.* 205

*Jugement du Journal des Savans, sur le Siège de Calais.* 229

*Observations de l'Éditeur, sur la Tragédie du Siège de Calais.* 245

*Titres & Pièces concernant le Siège de Calais.* 307

*Avis de l'Éditeur, sur ces Pièces.* 309

PREMIER ORDRE DE PIÈCES. <i>Première Pièce. Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.</i>	
	Page 319
<i>Seconde Pièce.</i>	320
<i>Troisième Pièce. Copie de la Lettre écrite par M. de Belloy à M. de Voltaire.</i>	321
<i>Quatrième Pièce. Lettre de M. de Voltaire à M. de Belloy.</i>	323
<i>Cinquième Pièce. Epître à M. de Belloy.</i>	324
SECOND ORDRE DE PIÈCES. <i>Première Pièce.</i>	
<i>Extrait des Registres aux Délibérations de l'Hôtel commun de la Ville de Calais.</i>	326
<i>Copie de la Lettre des Maire &amp; Echevins de la Ville de Calais à M. de Belloy.</i>	329
<i>Copie de la Lettre de M. de Belloy aux Maire &amp; Echevins de Calais.</i>	331
<i>Copie de la Lettre de M. le Duc de Charost à M. de Belloy.</i>	333
<i>Extrait d'une Lettre adressée à M. de Belloy, le 27 Mars 1765, &amp; signée DU TEIL, Doyen, Curé de Calais, à qui M. de Belloy avoit envoyé sa Pièce.</i>	334
<i>Seconde Pièce. Article du Gazetin de Bruxelles, en date du 7 Novembre 1767.</i>	335
<i>Lettre écrite au Gazetier de Bruxelles, par les Officiers Municipaux de Calais, le 22 Novembre 1767</i>	336

*Lettre écrite par les mêmes Officiers à M. de Belloy,*  
*le 22 Novembre 1767.* Page 337

*Troisième Pièce. Discours prononcé par M. DES-*  
*MARETS , Comédien du Roi , représentant le*  
*Maire dans la Tragédie du Siège de Calais ,*  
*donnée gratis au Peuple de la Ville d'A-*  
*miens.* 338

*Quatrième Pièce. Extrait d'une Lettre écrite d'Ar-*  
*ras , par M. de SAINT-VAST , Brigadier des*  
*Armées du Roi , à M. de MEHEGAN , Colo-*  
*nel des Grenadiers Royaux.* 340

*Cinquième Pièce.* 341

*Sixième Pièce.* 342

*Septième Pièce.* 344

*Huitième Pièce.* 347

*Neuvième Pièce.* 349

*Dixième Pièce.* 350

*Onzième Pièce.* 352

*Douzième Pièce.* 353

*Treizième Pièce. Lettre de MM. les Officiers*  
*Municipaux de la Ville de Calais à M. Caf-*  
*fieri.* 356

*Quatorzième Pièce. Réponse de M. Caffieri.* 358

*Quinzième Pièce. Lettre de M. Caffieri à MM.*  
*les Officiers Municipaux de la Ville de Ca-*  
*lais.* 360

<i>Seizième Pièce. Réponse de MM. les Officiers Municipaux de la Ville de Calais, à M. Caffieri..</i>	Page 362
<i>Pièces concernant un Monument érigé à Saint-Flour.</i>	365
<i>Lettre du Maire de la Ville de Saint-Flour, en Auvergne, à M. de Belloy.</i>	Ibid.
<i>Réponse de M. de Belloy.</i>	368
<i>Délibération du Corps de Ville de S. Flour.</i>	373
<i>Lettre de M. de Belloy à M. Desternes.</i>	376
<i>Lettre du Même au Même.</i>	379
<i>Lettre du Même au Même.</i>	381

Fin de la Table.



## E R R A T A

*Du Tome Second.*

PAGE 8, *lign. 5 & 6*, fix de plus distingués habitans, *lis.* fix des plus distingués habitans.

Pag. 18, *lign. 8*, d'y voir réuni ces deux, &c. *lis.* d'y voir réunis ces deux, &c.

Pag. 201, *lign. 18*, prodique, *lis.* prodigue.

Pag. 224, *lign. 6*, au sang de six victimes, *lis.* au sang des six victimes.

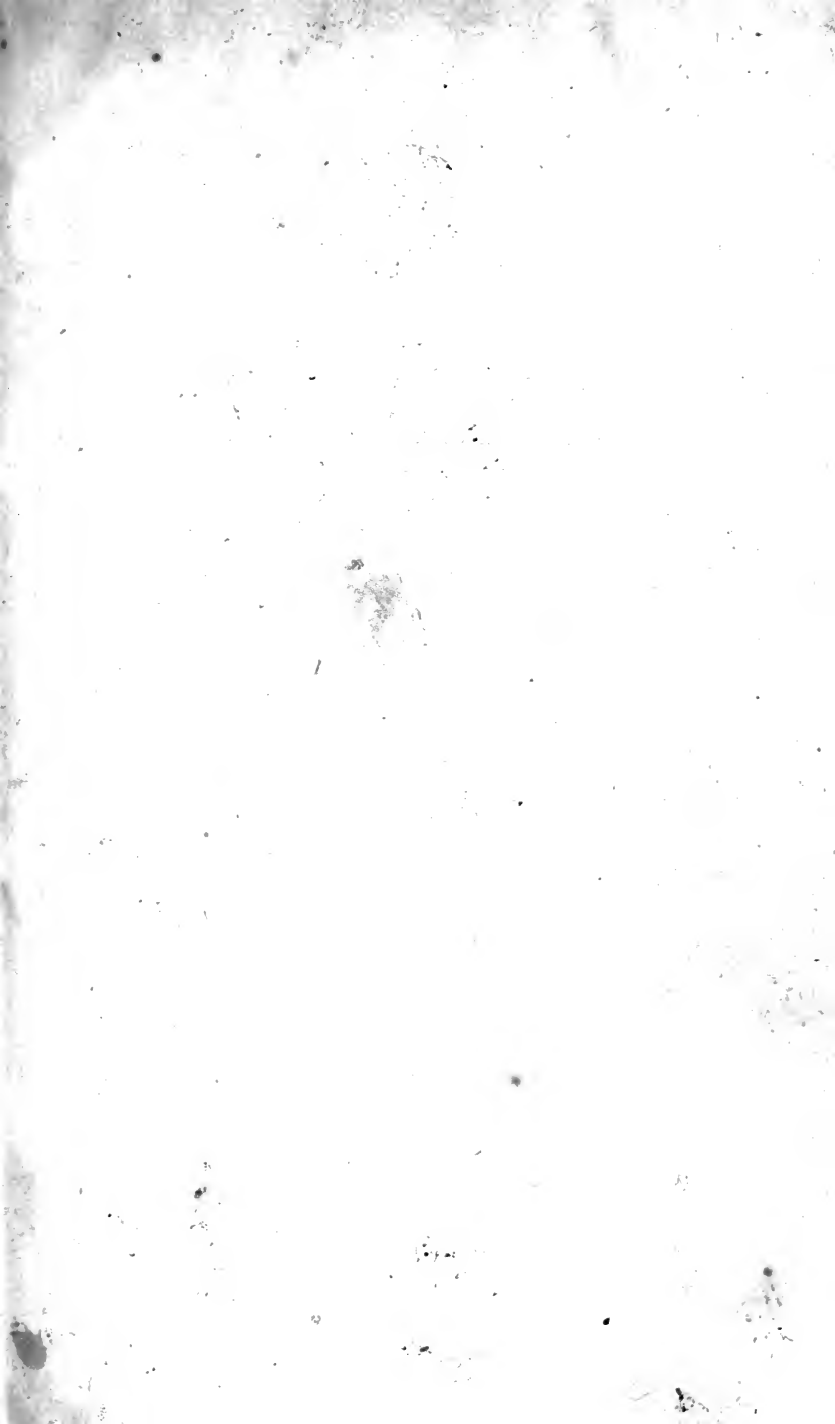
Pag. 282, *lign. 3*, & qui eût eu, *lis.* & qui eût.

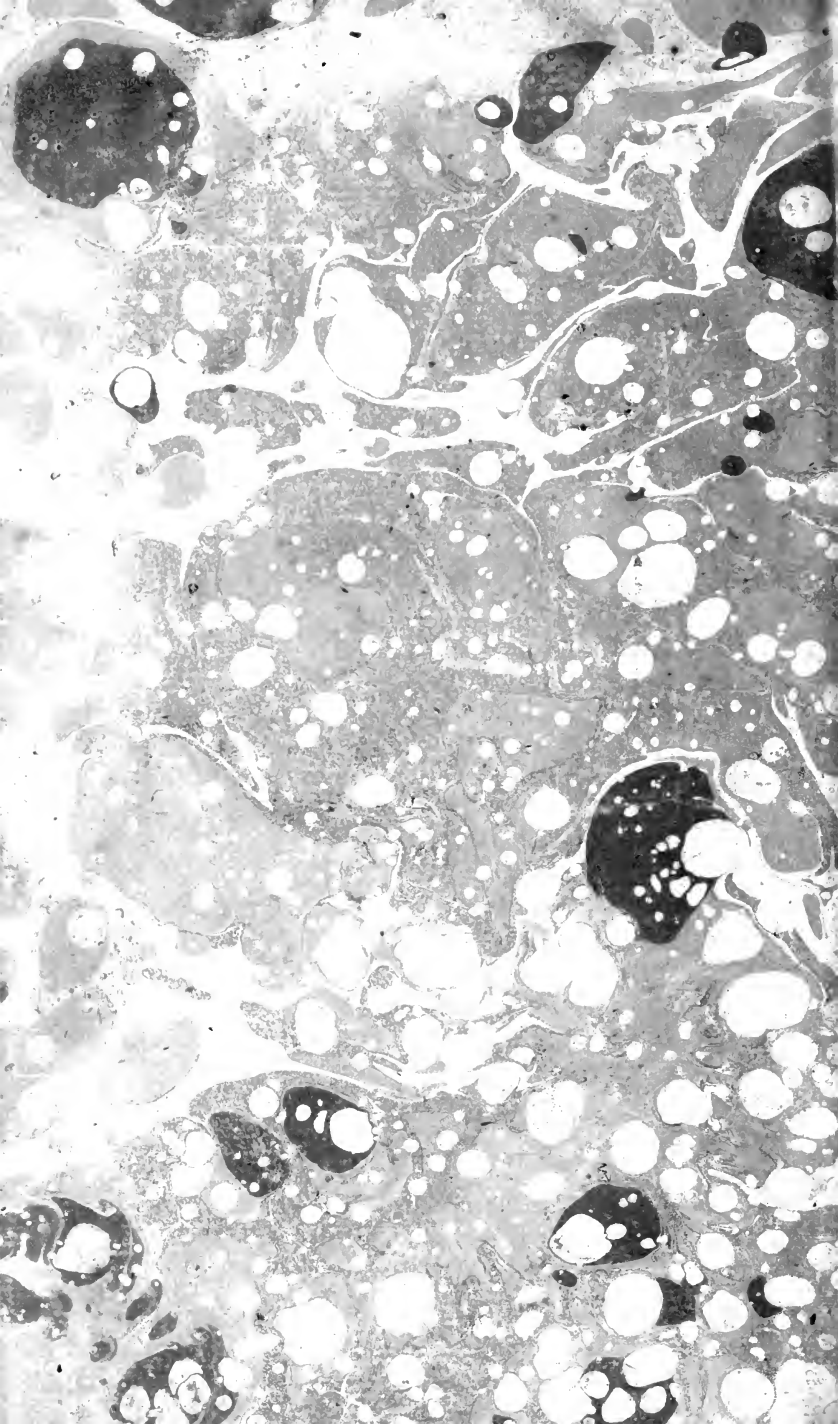
Pag. 325, *vers antépénultième*, se débattre & rougir, *lis.* se débattre & rugir.

Pag. 328, *lign. 24*, Du Ppont, *lis.* Du Pont.

*Catastrophe relative à la représentation  
des Sieges de Calais en plusieurs auteurs  
ayant refusé de jouer, m<sup>lle</sup> Clairon et  
plus d'autres ont été punis. V. la galerie  
historique des acteurs du théâtre français  
par Lemaire ? ou m<sup>lle</sup> ? extrait  
dans le journal du 9 Juin 1812, n<sup>o</sup> 16  
161 - p. 628 et suiv.*







PQ  
1957  
B33  
1779  
t.2

Belloy, Pierre Laurent  
Buyrette de  
Oeuvres complètes

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

